Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by the
Comité France-Canada,
Toronto

91

EN FRANCE
ET
BELGIQUE ENVAHIES

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »

PUBLIÉS :

I. — LES RÉGIONS

Volume publié (Chaque volume 2 fr. 75) :

La Lorraine dévastée, par MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. Un vol. in-16 avec 8 planches et 1 carte hors texte.

II. — LES FAITS

Volumes publiés (Chaque volume 2 fr. 75) :

Rapatriés, 1915-1918, par Mlle CHAPTAL. Un vol. in-16 avec 7 planches hors texte.

En France et Belgique envahies. *Les Soirées de la C. R. B.*, par Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Un vol. in-16 avec 7 planches hors texte.

SOUS PRESSE :

I. — LES RÉGIONS

L'Aisne sous les Armes, par GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française. Un vol. in-16 avec 8 planches hors texte.

II. — LES FAITS

La grande pitié de la terre de France, par GABRIEL LOUIS-JARAY. Un vol. in-16 avec 8 planches hors texte.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

S1514e

COLLECTION « LA FRANCE DÉVASTÉE »
Dirigée par M. Gabriel LOUIS-JARAY

Série II : LES FAITS

Madeleine Marie Louise

Mme SAINT-RENÉ TAILLANDIER

EN FRANCE

ET

BELGIQUE ENVAHIES

LES SOIRÉES DE LA C. R. B.

Avec 7 planches hors texte.

1939 65/3.2.25

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
1919

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Nineteen hundred nineteen copyright by Félix Alcan
and R. Lisbonne
proprietors of Librairie Félix Alcan.

LETTRE-PRÉFACE

A M. Hoover, à MM. les Directeurs et Délégués de la Commission for Relief in Belgium en Belgique et dans le Nord de la France.

Mes Chers Amis,

Ce petit livre vous étonnera peut-être.

C'est un petit livre vrai. Pourtant, en ce qui concerne vos personnes, il a pris quelques libertés. M'en voudrez-vous si, pour dégager vos idées, votre action les présenter aux nôtres avec des lignes nettes, j'ai simplifié les détails ?

Les détails, c'étaient vous-mêmes !... Vous n'aviez qu'un cœur, un esprit, un chef : c'est cela que j'ai retenu. Vous vous êtes offerts, nombreux, à la France, à la Belgique affamées. Puis, à peine libérés de cette tâche, vous vous êtes enrolés dans d'autres œuvres, sous vos drapeaux, sous vos étoiles, sans qu'on vous connût, sans qu'on pût vous tendre les mains.

Ne médisez pas de ce petit livre car c'est vous qui l'avez écrit. Ce sont vos annales de guerre, vos rap-

ports qui se transposent et se relient aussi aux souvenirs personnels que quelques-uns d'entre vous ont écrits. Hunt verra que j'ai parfois suivi son beau livre : War Bread ; Mr. V. Kellogg que j'ai été aux écoutes de ses poignants récits « Headquarter Nights ». Mrs. V. Kellogg reconnaîtra ses « Women in Belgium », Si quid boni tuum. *J'ai donné, sinon la substantielle réalité, du moins la fleur, la triste fleur. Au parfum de bonté et de pitié qu'elle exhale, nos lecteurs français reconnaîtront la tige où elle est éclose.*

Pour parler de vous, ouvriers de la première heure, je vous ai emprunté ce ton modeste que vous avez en parlant de vous-mêmes. Il nous émeut quand vous vous dérobez à nos mercis. Alors vous nous expliquez combien les Français, les Belges en terre envahie vous ont aidés, combien dans l'horrible épreuve ils ont vivifié et magnifié notre vieux proverbe : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ».

A la France, à la Belgique, à nos foyers blessés et dont la mort était écrite à l'avance sur l'atroce livre du Destin que nous préparait l'Allemagne, je vous entends, mes chers amis, répéter le mot du vieux maître français en l'art de guérir. Devant son malade ressuscité, il disait dans sa modestie de chrétien :

« Je le pansay... Dieu le guérit ».

EN FRANCE

ET EN

BELGIQUE ENVAHIES

LES SOIRÉES DE LA C. R. B.

CHAPITRE PREMIER

LA CONFESSION D'UN EX-NEUTRE

C'était l'an dernier, — revenons en arrière, revoyons un instant la parallèle de départ, retournons-nous pour mesurer d'un regard le chemin accompli. Oui, l'an dernier, avril 1917. Et ce printemps de 1917 avait été lourd aux cœurs français. La révolution russe marquait tout de suite son caractère fatal à notre alliance : la décision suprême des Etats-Unis demeurait en suspens.

Pour la troisième fois, le printemps passant sur les sillons de France y sentait ses ailes appesanties de sang.

Mais ce soir-là dans le joli salon bleu et or si grand, si calme, de notre amie américaine Mrs Felder tout était à la détente... Les mains se tendaient cordiales, heureuses, les yeux se répondaient. La décision suprême avait été prise : les Etats-Unis entraient dans la guerre.

Nous étions là une trentaine d'Américains et de

Français : amis hier, alliés d'aujourd'hui. Ce thé du jeudi chez Mrs Felder c'était l'occasion de rencontrer quelques Français qui connaissaient l'Amérique, quelques Américains qui connaissaient et qui aimaient la France. Ecrivains, journalistes, conférenciers, professeurs en mission de l'un à l'autre bord de l'Atlantique, femmes charitables et généreuses, apôtres de la générosité américaine avaient trouvé à s'expliquer, dirons-nous à s'enseigner les uns et les autres.

Pourquoi subissions-nous la guerre? et comment se faisait-elle? Comment la France occupée de questions sociales et ouvrières, travaillée de ferments pacifistes, s'était-elle dressée en un seul instant et pour des années, une, contre son ennemi. Pourquoi les Etats-Unis avaient-ils si longtemps observé, attendu et jugé les coups.

Nous avions beaucoup à apprendre les uns et les autres. Vieux Narcisses, dans le vieux fleuve où se reflètent les jeux mouvants de l'histoire, les peuples ne contemplent que leur image.

Ce soir-là, Mr. William Sharp, l'Ambassadeur des Etats Unis, passa un instant parmi nous. Je le revois encore, appuyé à la cheminée. Dans son grave sourire, il y avait quelque chose de plus grave et le regard, toujours clair, semblait plus transparent. Une satisfaction calme s'y lisait. Et, faisant allusion à ces réunions où nous, les Français, nous nous essayions à répandre une secrète ferveur d'apôtres, l'Ambassadeur dit seulement de sa voie unie et courtoise.

« Well, the time of the propaganda is up. »

Une nuance d'ironie légère et pleine d'ailleurs de sympathie passa dans ses yeux.

Avait-il senti, peut-être, que notre ferveur impatiente avait parfois douté des Etats-Unis ou plutôt méconnu ce travail de pensée réfléchie, intérieure, où la grande nation avait pesé non ses chances mais ses devoirs.

Et pourtant nos hôtes, nos amis nous l'avaient dit, tout cet automne, tout cet hiver de 1916-1917 : « Vous allez le voir, l'Amérique avant six mois, avant quatre mois, avant trois mois entrera dans la guerre », et ils n'avaient cessé de faire devant nous ce calcul exact et pour ainsi dire, astronomique, où ils lisaient la fatalité de leur intervention.

Cela arrivera... disait Thomas Felder. « Good God, s'écriait-il, et, Dieu me pardonne, je crois que son poing frappait violemment la table, avant trois mois vous verrez en France les régiments américains. »

Avouons-le, quelques-uns d'entre nous trouvaient que c'était là une opinion généreuse, mais seulement une opinion. Quoi ? L'Amérique quitterait la pacifique, l'opulente Amérique ! et viendrait, contre l'idée allemande, pour l'idéal français, habiter nos sillons où moissonnait la mort ?

Sur les routes de mer où l'Allemagne lançait ses anathèmes et ses foudres, des armées de navires nous amèneraient des armées vivantes nées d'un jour, nées d'un message !

Nous étions là, parfois, comme des incroyants à qui l'on annonce le miracle prochain : nous espérions et nous doutions à la fois. L'espérance et le doute sont également les enfants du désir. Oui, l'Amérique nous aiderait... de loin, mais ne se mêlerait-elle pas à nos combats, comme la lune cette neutre admirable et bienfaisante, quand elle verse sa clarté sur nos veilles et sur nos douleurs.

Et l'heure avait pourtant sonné. La justice a son cadran aussi bien que sa balance.

Notre ami Thomas Felder, rayonnait silencieusement. (Avec ces Américains, le mot de silence revient souvent.) Sa gracieuse femme, originaire de l'un des Etats du Sud, offrait le thé avec des gestes et des mouvements encore plus légers et rhytmés que d'habitude, des regards plus mystérieusement amis. Ses pieds chaussés d'or sous la robe noire courte, ses petits pieds du Sud semblaient tracer sur le tapis l'esquisse d'une danse sacrée, triomphale.

Par ce soir de printemps l'arome des fleurs de marronniers et d'acacias, montait dans la pièce avec les rumeurs de la vie parisienne, rumeur douce, rumeur d'avril ; roulement des autos qui menaient encore des promeneurs vers les frondaisons nouvelles du Bois, cris heureux des enfants qui jouaient sous les arbres étoilés de fleurs. Nous étions deux ou trois, penchés au balcon, ruminant nos nouvelles pensées et goûtant, malgré la guerre, malgré les deuils, goûtant toujours cette paix du soir, de ces grands nuages dorés qui naviguaient lentement sur le ciel clair, écoutant ces voix d'enfants, ces voix des promesses qui se raréfiaient à mesure que tombait l'ombre, comme le ramage des oiseaux s'apaise dans les feuilles avec le soir...

Nous commentions le fait immense. Nous en prenions possession, ainsi que chaque Français le fit alors, comme d'une conquête : l'Amérique entrait en guerre ; la belle lune descendait sur la terre saignante et venait se mêler à nos combats... Pourquoi ?

Le vieux domestique, Jean, qui avait depuis

plusieurs lustres passé tous les âges de la mobilisation entra, portant ses plateaux de thé fumant. Un sourire parfaitement heureux fendait ses longues lèvres minces. Il avait l'air discrètement glorieux d'un serviteur associé aux fêtes d'un mariage.

Eh bien, dit une voix, vous croyez aujourd'hui. L'Amérique c'est comme au temps de Christophe Colomb. On la pressentait, on la devinait et vous verrez que c'est elle qui va encore une fois démontrer et réaliser l'équilibre du monde.

C'était une voix de femme, une voix claire, bien timbrée, bien sonnante de l'accent d'outre-mer. C'était Daisy Polk, « notre Daisy « comme nous disions. Daisy était depuis deux ans en France une des premières émissaires de l'amitié américaine.

Et si nous avions parfois douté, Daisy, elle, avait cru, toujours.

Retirée dans un petit village incendié de Lorraine, au bord de la forêt de Parroy, elle y était « en mission ». Un cœur généreux lui avait dit : Choisissez pour moi dans la France dévastée un village le plus pauvre, le plus ruiné. Et comme autrefois, peut-être, elle eut, pour la même amie de Californie, choisi chez nous le joyau le plus précieux, le plus beau, elle avait jeté son dévolu sur le village de Vitrimont. Elle le rebâtissait patiemment, maison à maison, vivant au milieu de nos paysans lorrains, passant avec eux ses contrats par devant notaire.

« Mais oui, continua cette philosophe, le vieux monde nous a faits, et maintenant, en force matérielle, comme en énergie morale, en amour, vous le verrez, ce sera le reflux du nouveau monde sur l'ancien. Et puisque vous avez à propos de nous

parlé de lune, ce sera le phénomène des marées.

« Vous vous repentirez, dit-elle, d'avoir douté, et vous le verrez c'est grâce à nous que ce mystère de la guerre, le mystère du sang s'éclaircira. »

Une flamme vive passa dans ses yeux croyants : « Mais c'est grâce à vous, ajouta-t-elle. que nous sentons aujourd'hui que nous sommes une nation. Le temps et l'histoire pourront seuls peser, ce que chacun de nous donne à l'autre. »

Pendant qu'elle parlait, je revoyais le dernier soir que j'ai passé avec cette Daisy dans sa chambre rustique, improvisée dans le petit village calciné. Nous avions dîné dehors, sous le petit abri de planches que lui ont bâti nos paysans et, regardant a ligne de forêt où frémissait le printemps, nous avions causé. Elle portait, ce soir-là, sur sa robe sombre, un léger manteau de gaze incarnate. Avec ses bandeaux noirs lustrés, appuyés sur son front, ses traits fermes et fins, ses yeux noirs et volontaires, elle était, sur cette terre incendiée, au milieu de son petit troupeau lorrain, une pastoure si pittoresque et étrangère. Elle avait pris son violon, et joué un air ancien, un air de Rameau.

Elle semblait si heureuse... « J'aime, m'avait-elle dit, jouer cette musique française, sur cette terre française » et son pied s'appuyait sur le sol comme pour y prendre racine. « J'aime tout de la France, son passé, son présent, et (montrant les pierres calcinées et écroulées), l'espérance qui monte de ces ruines. » Elle m'avait dit encore : « Mes bonnes gens d'ici, je leur bâtis des maisons neuves sur les ruines de leurs vieux foyers; ils disent que je leur apporte quelque chose, mais eux aussi me donnent un trésor. Je vis selon mon cœur ».

Est-ce que l'Amérique allait vivre selon son cœur en entrant dans la guerre ?

On l'eût dit tant on sentait passer sur les nouveaux alliés un souffle d'allégresse et presque de délivrance. Nos hôtes de ce soir-là, qui avaient vu et su la guerre, avaient subi la neutralité comme une oppression.

A ce moment, le vieux Jean fit paraître à la porte son sourire glorieux et timide et nous dit : « Si ces dames veulent bien passer à la galerie. »

On préparait le cinéma, on allumait la lanterne. C'était encore là une de nos institutions de guerre, le cinéma de propagande. Certes nous ne l'avions pas inventé, mais nous nous en servions et, tout l'hiver, les organisateurs du service avaient fait dans la galerie des Felder l'essai des films qui portaient en Amérique les visions vraies de la guerre et de la France. Dans la longue galerie, notre élégant public se pressait. Déjà toutes les dames étaient assises, et contre les murs, debout, patients, résignés à l'attente, les hommes s'alignaient. Public varié, franco-américain : jeunes officiers et professeurs français revenus de leurs missions d'outre-mer; infirmières américaines si diverses; les unes presque trop belles et frappantes « strikking » dans leur tenue militaire. Voici Mrs. H. dans sa longue cape du bleu horizon de nos soldats. Le voile de même teinte tombe très long, à plis droits, du bandeau de lin qui serre le front et, sous le lin blanc, les cheveux d'or s'envolent. Le sourire des lèvres charnues et rouges est plein de jeune orgueil, c'est l'archange des infirmières.

« Belle, mais un peu théâtrale », dit une voix critique.

Oui, mais elle doit apporter dans une salle d'hôpital une force rayonnante...

Auprès d'elle, des mortelles plus modestes. Voilà Miss D. qui se cache là dans le recoin d'ombre. « Vous le reconnaissez », me dit Daisy. Oui, je reconnais ce doux visage ascétique, ce regard à la fois limpide et voilé. « Vous savez, continue Daisy, qu'elle a loué et quitté son délicieux home pour venir en France s'enrôler avec toute ses ressources dans vos œuvres de guerre; ne lui en parlez jamais, vous la désobligeriez ; elle ne veut être qu'une « sister » anonyme.

Voici la dame journaliste en vedette : elle a, nous dit-elle, deux millions de lecteurs; elle les renseigne sur nos œuvres sociales, c'est une féministe convaincue et redoutable. Elle a fait la grande randonnée méditerranéenne : Italie, Roumanie, les îles, la campagne des Dardanelles; elle a presque fait la guerre. Elle a été torpillée, elle a nagé pour sa vie et pour son journal dans le remous que faisaient les débris du navire. Elle a le bicorne napoléonien, la forte canne dans sa main nerveuse, le costume de drap sombre, simple et masculin. C'est autre chose que le bel archange, mais c'est encore l'énergie. Près d'elle, une petite collègue bien pâle, étriquée, aux yeux trop clairs, au profil aigu, nous a parfois fatigués de son désir tenace d'aller au front; certainement elle y pense encore.

C'est ce qui frappe chez nos amies nouvelles ; certes elles sont diverses, et rien ne ressemble moins à une Américaine qu'une autre Américaine, mais le trait commun, c'est la volonté, la direction marquée vers un but. Ces oiseaux de passage ont la force dans leurs ailes ; ils savent où ils vont.

Le silence et l'obscurité se sont faits ; les images défilent dans le cliquetis aigu du cinéma. Nous répétons pour nos amis d'Amérique la naïve leçon des choses : et d'abord l'Alsace. Qu'ils suivent, nos amis, de leurs doigts encore ignorants, le contour de nos images. Que savent-ils de notre deuil d'Alsace, de Lorraine, et de nos revendications ? D'abord le paysage : forêts de jeunes sapins ébouriffés de neige, torrents vivaces qui roulent et bondissent dans les vallées, villages pareils, pieusement pressés autour de l'église, châlets où les poutres se croisent en colombages, et, sur les clochers, sur les points des châlets, ces hôtes chers et fidèles : les cigognes droites sur leurs nids.

Puis, la vieille vie française de l'Alsace ; les morts, le cimetière où, sur les stèles, les vieux noms français s'alignent ; l'entrée à Metz, puis à Strasbourg des rois de France, l'attestation séculaire du fait français. Puis, les vivants : les vieux Alsaciens qui ont vu et subi l'arrachement de 1870. De la cachette scellée derrière les panneaux de la vieille armoire, on les voit sortir le drapeau français qui attend là, depuis quarante-quatre ans l'heure de la délivrance. Ils déplient l'emblème sacré, ils l'embrassent, ils le lèvent sur la vallée délivrée. Puis, c'est une vieille mère toute ridée et courbée qui tire d'un vieux coffret le portrait de son mari, soldat français tué en 1870 à la guerre ; elle le contemple en écoutant le roulement des canons qui se disputent sa vieille vie frêle, ce petit châlet à peine plus grand et plus ferme que le nid des cigognes. Voici le premier groupe de soldats français qui fait irruption dans le village. Cris, larmes et embrassements de joie sous le vieux drapeau frémissant, et puis les

groupes s'écartent, les soldats s'alignent, le général Joffre apparaît, il salue le drapeau, il donne à la petite fille d'Alsace qui s'avance, timide, sous le grand nœud noir, le baiser de la France.

Le cinéma tourne, c'est l'imagerie de la guerre : chasseurs alpins dans les Vosges, glissant avec leurs skis sur les pentes de neige, et conduisant les files de traîneaux où s'attellent les grands chiens allègres. A l'orée du bois, les canons lèvent le nez comme pour sentir, flairer, humer, la présence et l'odeur de l'ennemi. C'est beau de les voir, deux ensemble qui s'élancent en avant, crachent leurs obus, et reviennent en arrière : au loin le mystérieux éclatement; la terre jaillit et retombe, la fumée noire tournoie en volutes épaisses et puis s'élève, se disperse, s'épand dans le ciel bas et floconneux. Ce bondissement en avant du canon, son prompt recul, c'est comme l'élan d'un grand chien de chasse au long museau; c'est aussi souple, aussi rapide, aussi vivant, aussi méchant et aussi docile. Les images défilent, le cliquetis aigu énerve; de temps en temps, de l'écran semblent jaillir des étincelles, Voici le triste cortège des villages en ruines; églises déchiquetées, cités mortes, campagnes vides; ici au carrefour où trois routes se croisaient, un Christ pendu à la croix est seul.

Puis, c'est la mer, l'Atlantique, la large houle; un point noir apparaît qui grandit,... une fumée : un bateau se révèle qui oscille, tangue.

C'est le *Rochester*, le premier bateau parti d'Amérique, depuis la fameuse déclaration allemande qui condamne au torpillage tout ce qui va sur la mer. Tous les requins allemands, avertis, lui donnent la chasse sous la houle. Il ne se laisse pas happer;

il passe, il a passé, le voici qui entre dans la Gironde, qui s'amarre au quai à Bordeaux, au milieu des hourrahs, un cortège officiel lui va souhaiter la bienvenue ; de jubilantes jeunes-filles portent des buissons de roses. Le jeune capitaine montre son visage souriant, amusé, secoue énergiquement les mains tendues, il rit : la traversée sensationnelle a été un bon sport.

Tout cela rapide, saccadé : la saccade automatique du cinéma. Voilà Salonique, la ville blanche couronnée de coupoles, d'apparence heureuse, comme sont, vues du port, les villes au sourire méditerranéen ; sur ses quais, régiments français et anglais défilent avec leurs musiques ; la vallée du Vardar où, comme sous les sapins d'Alsace, mais cette fois sous les maigres oliviers et les chênes-lièges s'avancent, reculent, crachent et aboient les canons. Mêmes éclatements, mêmes volutes noires, mêmes fumées âcres dispersées dans la lumière d'Orient ; la sèche terre grecque porte les minces rainures sinueuses des tranchées. Que la guerre est uniforme ! Toujours les mêmes soldats vêtus de bleu ou de kaki, qui font, comme une humanité nouvelle, vouée tout entière au même travail, les mêmes trous dans la terre. Toujours les mêmes lointains roulements des canons, les mêmes cortèges glorieux autour des généraux qui décorent leurs troupes, baisent les drapeaux.

Il nous semble que nous voyons la boule de la terre soudain tourner sous nos doigts. Voilà les petits Nippons qui fourmillent en foules japonaises dans leurs usines : encore des obus rangés en myriades, des bouches de canon qui s'essayent à hurler au-dessus de ces petits jaunes où notre

enfance voyait la poupée tantôt délicieuse et tantôt grimaçante du monde. Les voilà, nos pareils, qui travaillent et créent, au rythme de la guerre d'Europe. Dans les maisonnettes de bois, derrière les fenêtres en papier, des Madames Chrysantème, accroupies sur les nattes claires, lisent dans les journaux anglais les nouvelles de la guerre.

Maintenant, c'est un paysage blanc, glaces flottantes sur des eaux grises, ciel froid et pâle, et encore des bateaux qui oscillent et tanguent sur des eaux lourdes, transies, ils abordent sur la côte mourmane et déchargent sur la plage russe les obus, toujours les obus. Le petit chemin de fer les attend et crachote ses fumées. Enfin, encore l'Amérique : grandes forêts vénérables où les bucherons nègres, han, han, frappent et abattent au rythme de leurs chants lourds les troncs séculaires, étonnés de craquer, de se pencher et de mourir. C'est la guerre jusqu'au fond de ces sanctuaires de la Nature où l'on adorait la force innocente, la durée, le silence.

Je revois l'Afrique, les grands sables d'or, les champs brûlés, bordés de haies de cactus, les plaines où pointe au printemps un petit blé maigre, les bouquets d'arbres bénis si rares et si beaux, que l'on voit de loin comme des îlots dans l'ondulation des terres nues et qui baignent de leurs ombres violettes le repos du voyageur; grands aloès qui dressent sur le ciel palpitant leurs fleurs fantastiques, des fleurs hautes et régulières qui ressemblent à l'échelle de Jacob : vols de cigognes, pâtres bibliques qui font aux heures du soir sonner leurs pipeaux minces, aigus comme des chants d'oiseaux. La guerre est là aussi et réveille le peuple qui nous

semblait dormir le sommeil éternel où l'on ne rêve que des paradis : l'Orient.

Cette fois, c'est le cinéma intérieur, celui du souvenir, le souvenir embaumé qu'alarme l'idée de la guerre. Est-ce que dans les villages marocains qui ressemblaient à ces ruches d'abeilles, ignorantes des drames de l'histoire, il y a des pleurs, des lamentations funèbres sur les frères, les fils, les jeunes maris partis à la guerre de France et qui ne reviendront pas? Est-ce que la petite Ladifé ne reverra plus Miloud? Est-ce que la terre du cimetière musulman ne s'ouvrira pas pour le soldat marocain, tombé aux champs de l'Ourcq? Il portait pourtant au cou les bons talismans, sa vieille mère avait fait à pied les longs pèlerinages et suspendu les sacs de prières au feuillage de l'olivier marabout. Et le beau Liban que nous vîmes autrefois baigner dans la Méditerranée ses pentes antiques et dresser dans le ciel d'Asie ses cimes triomphales, est-il donc aussi traversé du frisson de la guerre? Hélas! est-ce vrai que le peuple doux et souriant qui attendait si fidèlement la France en fumant ses narghilés a subi le garrot turc, le garrot allemand, et crie la famine et la mort? Et tout autour de cette corbeille méditerranéenne — le jardin du monde — est-ce que les sens défaillent d'autre chose que des rumeurs et des effluves des rapides printemps, des parfums d'orangers, d'agapanthes et des violentes tubéreuses...

Heureux ceux qui ont vu, ou seulement pressenti le visage de la terre, et pour qui les noms des mers, des fleuves et « des pays » sont autre chose que des mots imprimés sur une feuille de papier. Ce que nous avons vu, nos yeux le possèdent... ils l'aime-

ront jusqu'au jour où ils se fermeront et s'éteindront... peut-être au delà...

Le cinéma ne tourne plus, la représentation scolaire de la guerre est terminée; nous savons ce qu'on veut nous apprendre et, à peu près, ce qu'on apprend aux enfants de la vie : les sombres secrets restent clos... nous n'avons pas vu la mort : ni même la souffrance.

Les lampes sont rallumées, il y a de nouveaux venus : femmes, jeunes filles : costume court kaki : le chapeau masculin, de feutre, la jugulaire autour du cou : encore de la force : visages jeunes, lisses, regards droits et volontaires comme ceux de jeunes soldats, le shake-hand bref et robuste.

Miss S... m'explique qu'elle conduit une auto d'ambulance dans un hôpital où tous les services : chirurgien, médecins, tout est femmes.

All women... no men, insiste-t-elle... avec un peu d'orgueil.

Oui, un peu d'orgueil. Et moi n'ai-je pas eu une pensée de derrière la tête, un peu résistante, n'ai-je pas pensé : oui tout est femmes à l'hôpital, mais tout n'est pas femme dans ce visage bien coupé mais qui semble avoir été fait dans un tour, dans ce regard clair, mais court. Miss S... a la précision impeccable d'un instrument bien fait, bien limé, bien ajusté à une grande machine, mais d'un instrument.

Ainsi nous nous regardons les uns, les unes, les autres : nos cœurs s'ouvrent à l'amitié nouvelle, nous tendons nos mains. Et puis nous butons quelquefois : sur un rien, sur un air, un préjugé peut-être que nous-mêmes nous avons : une vieille idée ancestrale, crépusculaire. La femme, nous n'en

avons eu longtemps que deux images : l'amoureuse et la madone... sur leurs autels.

Celles-ci sont descendues des autels où parfois on a sacrifié aux femmes, où parfois aussi on les a sacrifiées. Pas de rayon crépusculaire sur ces jeunes têtes démocratiques, égalitaires. Voilà cette jeunesse féminine, comme l'autre, traînant, poussant, dans le halètement de la vie, de la guerre, l'énorme machine.

Voulez-vous me présenter à Mrs B... dit un jeune prêtre français, l'abbé Flynn.

Il porte au cou la chaîne et la croix des aumôniers militaires et, sur la tête, le bonnet de police, galonné à deux rangs. Il part demain pour les État-Unis. Irlandais d'origine, il s'en va là-bas parler de la France à ses vieux frères d'autrefois, les Irlandais. Il inscrit des noms d'évêques qu'il pourrait atteindre et note, pour une conversion possible, celui de ce dignitaire de l'Église qui, en toute bonne foi sous l'inspiration des agents de Bernstorf dénonçait la France en pleine cathédrale de New-York comme la « sentine du monde ».

« Cette question irlandaise, dit l'abbé Flynn ne gênera pas seulement l'Angleterre. Aux État-Unis le clergé catholique s'est beaucoup recruté dans les éléments irlandais : il est actif et influent. Dans les deux ans et demi où les États-Unis ont gardé la neutralité la propagande allemande a eu le terrain libre pour poser ses mines : elle compte sur des explosions. Il y a quelques draguages à essayer. La question n'est pas simple : contre l'Angleterre on a fomenté la vieille hostilité politique, l'antagonisme séculaire, de race à race : contre la France c'est la réprobation religieuse. Aux catholiques

américains les Allemands se sont bien plu à montrer la France comme une femme légère, qui a jeté même son bonnet phrygien par dessus les moulins : une vicieuse affranchie des principes et des traditions de la famille d'où elle descend. Son châtiment se prépare, expliquent nos bons apôtres : c'est celui de Don Juan. Elle a du courage : on ne le nie pas. C'est le courage de l'athée devant la statue du commandeur : elle provoque... elle ricane. » Là-dessus on distribue en guise de tracts deux ou trois de nos mauvais et libres romans d'exportation et nos puritains se signent.

« Le commandeur, le Kaiser dans son manteau blanc, accule l'athée à la mort. Cela fait aussi une image facile. A 2.000 lieues de distance, les lignes complexes de la vérité se simplifient beaucoup. »

Nous en étions là quand la porte s'ouvrit encore une fois. On vit entrer, en file, une douzaine de jeunes gens, d'aspect si jeune ! On aurait dit une bande d'étudiants. Ils saluèrent la maîtresse de maison et, avec aisance et simplicité, se firent présenter à nous, en bloc. Tous Américains, ils nous semblaient se ressembler par l'expression du visage, allègre et insouciante ; le sourire jeune et prompt. Ils arrivaient le jour même de Belgique et des régions envahies de la France. Ils y avaient séjourné et circulé deux ans et plus.

« Les Délégués de la C. R. B. ». Ils nous furent ainsi anonymement désignés. C. R. B. « Commission for Relief in Belgium », traduisons : Commission de Secours en Belgique et, par extension, dans le Nord envahi de la France.

A ce moment, les tristes cortèges des rapatriés n'avaient pas encore apporté en masse l'air et la

senteur de nos pays envahis. Ces douze Américains étaient parmi les premiers à nous apporter leurs témoignages : non seulement ils avaient résidé des mois, quelques-uns des années, dans nos provinces occupées, mais ils y avaient circulé. Quelques-uns avaient vu l'invasion même, suivi la résistance, et touché de leurs doigts sans pouvoir l'ouvrir autrement que pour faire passer un peu de nourriture, le bâillon que nos ennemis ont enfoncé dans la gorge de neuf millions de Belges et de Français et qui aurait étouffé jusqu'aux cris de la faim, si la C. R. B. ne s'était instituée et, n'avait pris à tâche de nourrir ce peuple affamé : le faire, sinon vivre, du moins durer.

« La C. R. B., disait Harder, il se nomma lui-même, elle ne représente guère que des initiales dans l'alphabet compliqué de la guerre. Car je ne pense pas que vous ayiez lu les statistiques de nos grands rapports bleus.

« Non, dit la belle archange, il y a trop de chiffres. »

« Eh bien, dit Harder, l'histoire de la C. R. B., elle, commence presque avec la guerre. Quelques-uns d'entre nous étaient déjà en Belgique, et quelques autres y étaient venus dès les premiers jours. Nous étions alors les neutres : et la guerre, comme un grand et tragique spectacle, nous attirait. On allait donc la voir la fameuse organisation allemande, et voir aussi la résistance ; d'un camp à l'autre, compter et juger les coups. Nous avons passé par tous les sentiments : la curiosité, l' « excitement » comme nous disons. Vous savez comme aux Etats-Unis nous nous passionnons pour des luttes de boxe : c'est humain. Combats de coqs.

courses de taureaux, la vue du combat c'est un des appétits de la nature. Le goût du danger aussi. Être un bon correspondant de guerre, cela comporte une certaine intimité avec la mitraille. Il y avait aussi la pitié, l'espoir d'être utiles, d'aider au transport et aux soins des blessés. Mais surtout d'abord le désir de savoir, de voir ce qui se passait sur cette planète l'Europe où des peuples se dévoraient.

« Je me suis embarqué à New-York, nous conta Harder, avec huit cents Allemands qui rentraient en Allemagne prendre leurs rangs dans l'Armée. Ils avaient tous le même air, le même costume de sport, la même plume de casoar au chapeau de feutre, et, venus de tous les Etats, ils chantaient tous, à l'unisson ou en parties les mêmes hymnes patriotiques, comme s'ils étaient sortis le même matin de la même école. On a eu là tout de suite la notion de la méthode uniforme, le dressage allemand et, puisque je vous raconte mes premières impressions de neutre, laissez-moi dire que c'était assez beau. Ils arrivaient ainsi des grandes et petites villes de tous nos Etats, de leurs banques, de leurs usines, de leurs comptoirs, comme un régiment qui accourt musique en tête, bannières déployées au premier appel du Vaterland. Allemands et soldats, ils ignorèrent volontairement tout ce qui, sur le bateau, n'était pas allemand et soldat ; avec leurs balafres sur la figure, ils avaient déjà l'air de porter les stigmates de la guerre comme un peuple voué au sang.

« La guerre fut courte pour eux : on les voyait sur le pont se regarder et s'inquiéter quand la télégraphie sans fil crépitait au-dessus de nos têtes; ils savaient bien que les patrouilleurs anglais et

français guettaient les paquebots. Un jour, ils allèrent en délégation sommer le Capitaine hollandais de retourner à New-York. Décidément, les chasseurs anglais et français rôdaient trop près. Loyalement, le Capitaine hollandais les tenait avertis. Ils aimaient mieux retourner à leur comptoirs que de passer le temps de la guerre dans un camp d'internement.

Je vis la délégation sortir de la cabine du Capitaine. Elle n'était pas contente. Le paquebot portait sa cargaison à Rotterdam et ne pouvait pas revenir en arrière. En montant à bord, ils avaient commencé la campagne et couru le risque de la capture.

Le septième jour de la traversée, tous nos guerriers et nous-même fûmes réveillés par ce que nous crûmes être un coup de tonnerre. Je n'étais pas encore familiarisé avec le canon ! Un petit patrouilleur français était devant nous. Il était si près que je pus lire son nom. La *Savoie*. Le signal « arrêtez » flottait au mât. Il braquait sur nous ses huit jolis petits canons. Et un officier français vint, oh ! très poliment, prendre possession de nous. Comme il abordait la coupée, il salua d'un geste grave les dames qui se dressaient, fort émues, du fond de leurs chaises-longues. Ce salut nous amusa ; je le mis dans mes notes. Depuis que les 800 Allemands étaient partis en campagne, pas une plume de casoar ne s'était inclinée devant le sexe féminin.

L'affaire fut prompte et nous n'eûmes qu'à suivre le petit patrouilleur, comme une baleine suit une sardine qu'elle ne peut pas happer. Ce fut pour nous l'entrée instantanée dans la guerre. La *Savoie*

avec ses canons qui nous regardaient toujours dans les yeux, nous mena à Brest ; le long des côtes de France, nous voyions les regards intelligents et mystérieux des feux qui signalaient les uns aux autres notre passage et la capture.

A Brest, nos 800 Allemands, faits prisonniers pour la durée de la guerre, durent quitter le bord. Nous les vîmes s'éloigner, aborder la côte française en chantant toujours. Le chant est une de leurs forces magnétiques. Ils y trouvent à la fois l'unité et le nombre. Nous sûmes qu'ils allaient être internés dans un village sardinier breton. C'était émouvant ; quelques-uns avaient à bord leurs femmes qui pleuraient et que nous menâmes à Rotterdam.

Trois jours après, continua Harder, j'étais à Berlin, car j'ai abordé la guerre par la rive allemande et j'en suis content. Je sais maintenant ce que je sais, dit-il en serrant ses mains lisses. A Berlin, c'était la face épanouie et joyeuse de la guerre : la danse de l'épée, si l'on veut ; des rythmes féroces mais vivaces, et je ne fais pas de difficulté à vous le dire encore, c'était beau. Une joie extraordinaire : chaque Allemand accomplissait sa destinée. Inutile là-bas de lire Treitschke ou Bernhardi ; les formules avaient été incorporées au lait de l'enfance, aux premières viandes de l'écolier, étaient devenues de la chair et du sang. L'orgueil de la guerre se lisait partout : les officiers, le pas scandé, la tête altière surveillaient le départ des troupes dans les gares, en seigneurs qui détiennent non seulement l'autorité du rang et des galons, mais aussi celle de la classe sociale à laquelle ils appartiennent. C'était la plèbe de la guerre menée par ses seigneurs, une plèbe joyeuse d'obéir, dressée à

l'enthousiasme. La rue était gaie, pleine de banderoles, de drapeaux, d'affiches patriotiques, les théâtres bondés glorifiaient le Vaterland et la guerre. Certes, au départ des trains, il y avait des visages de femmes tirés et angoissés...

— Oui, dit Daisy, moi aussi j'ai vu cela. Je suis allée au début de la guerre de Londres à Berlin conduire des jeunes filles allemandes qui séjournaient en Angleterre, et prendre des jeunes filles anglaises qui faisaient leurs études à Berlin. La « Germany » était comme une vieille mère qui voit ses fils la quitter pour des noces superbes. Ils reviendront enrichis, ramèneront des épouses belles et parées, de grande race.

— C'était pour tous comme une sensation de violent printemps, poursuivit Harder : ce n'est pas dans le langage de la politique, ni même de la guerre, c'est dans les termes de la vie, de la nature, que l'on peut exprimer ce qu'était cette frénésie qui passait sur l'Allemagne. Le temps si attendu de l'essaimage était venu, la terre était éblouissante de fleurs ouvertes pour ses butinages.

Et si l'on raisonnait à table d'hôte, ou dans quelques-unes de ces maisons privées où je fus alors reçu cette première impression se précisait, se fortifiait. Elle nous était si curieuse, si nouvelle, à nous, Américains, si indépendants, solitaires souvent, et qui avons encore si peu connu les ivresses collectives.

Officiers, professeurs, marchands, tous la récitaient de la même manière, leur Bible de la guerre ! Les uns l'avaient apprise, les autres l'avaient enseignée, c'était le même texte : le livre sacré de la vie nationale où étaient enregistrées ses rancunes,

ses revendications, ses espoirs était ouvert. Chacun avait de la guerre une vue, comment dirai-je, historique, avec des percées en arrière sur la vie séculaire de ces petites Allemagnes étouffées sous l'obscurité, les jalousies, les guerres malheureuses.

Personne ne me parla de la Serbie, ni de la mobilisation russe, ni même des incursions d'avions allemands sur Nurenberg! Le casus belli, vrai, voulu ou imaginaire n'était pas là. A la taverne, dans les fumées des pipes, tandis que les mousses de bière s'affaissaient avec leur petit crépitement doux dans les hautes chopes, c'est de la guerre de Trente Ans que nous parlaient les vieux professeurs ou les étudiants balafrés. En chacun d'eux, parlait une Allemagne forte et rancunière qui avait, par une injustice du sort, perdu pendant des siècles ses chances au banquet de la civilisation. Voraces, ils avaient trop longtemps eu faim et soif sur leurs terres prussiennes : ils avaient des pages noires à effacer Pendant la guerre de Trente Ans (ils y revenaient toujours) leur population avait été réduite de vingt millions d'âmes à quatre millions. On eût dit, à voir leurs sourcils froncés, et les éclairs subits dans leurs regards un peu lointains, ces regards d'hommes qui ont vécu dans les livres, on eût dit qu'ils l'avaient vu, eux, ce temps de misère et d'humiliation ; ils en avaient le souvenir amer d'un homme qui garde rancune à sa jeunesse et veut sa revanche. Et puis, il y avait Napoléon, Iéna... quand ils en parlaient, ils avaient encore ce frémissement qu'eurent les jeunes étudiants quand en 1806 ils allaient aiguiser leurs sabres sur les marches de la Légation française. En 1870, l'Allemagne avait soudé ensemble les tronçons de son épée brisée, Nothung,

Nécessité, glaive d'origine divine. Maintenant, seulement, l'épée allait se tailler son chemin dans la forêt où les attiraient le printemps et les chants d'oiseaux. Ils avaient toujours présente à l'esprit leur histoire vraie, et leurs mythes : l'or du Rhin et le bassin de Briey. Je les ai vu là, dans leurs tavernes, terriblement réalistes et terriblement poétiques, et justifiant la réalité par la Fable. Et puis, bibliques, la notion du « peuple choisi » venait tournoyer dans leurs têtes avec les fumées rancunières ou symboliques. Le peuple d'Israël choisi et gardé par le Dieu des vengeances et mené par vocation à la conquête de la Terre Promise c'était le peuple allemand. Car ils se trahissaient sans le vouloir et ne prenaient pas garde que c'étaient là discours d'agresseurs. Oh ! il n'était pas question alors de la « guerre qui nous a été imposée » ; la guerre était l'éclosion pour ainsi dire physique de leur poussée intérieure : elle était dans la terre et dans l'engrais, dans la racine et dans la sève. Elle s'expliquait, elle se justifiait dans les vues du passé et dans celles de l'avenir.

Les fumées des pipes s'épaississaient, se mêlaient à celles des annales et des fables ; l'air était lourd. Il y avait de longs silences, les lourdes digestions de bières. Je voyais ces fortes faces allemandes, congestionnées, s'apaiser et presque s'endormir : je pense à deux professeurs en vous décrivant cela ; alors, ils devenaient bons, ils s'attendrissaient.

« Oui, c'était triste, cette affaire de Belgique... Il fallait se résigner, On ne bâtirait pas la belle Allemagne nouvelle sans détruire des vieux nids ; on fusillait, oui ; c'était la guerre ; quelques cris de

femmes, d'enfants, de curés superstitieux et fanatiques ; mais pourquoi ces oiseaux avec leurs vains pépiements se dressaient-ils en colère au bord des nids ? Pauvre petite Belgique, pauvre France ; elles haletaient, elles souffraient... mais elles n'allaient pas mourir. Ce n'était qu'une métempsycose : le génie allemand allait les habiter... L'Allemagne n'avait pas de haine, c'était bien « Nothung », la Nécessité qui la menait. Et la politique allemande devenait une « *Weltanschauung* », comme ils disent, aussi religieuse que politique. Fils des dieux germaniques, ils revendiquaient la terre. Des orchestres accompagnaient ces rêveries guerrières ; les belles musiques allemandes où la passion la plus véhémente s'ordonne dans les rythmes les plus exacts... où l'incompréhensible et l'inexprimable se manifestent tout à coup avec une logique inspirée.

— Avouez, dit Mrs Felder, en battant à cette évocation de la musique le sol de ses petits pieds dorés, avouez que vous les avez admirés.

— Mais, oui, dit Harder, je n'étais pas un juge, j'étais un curieux, venu de l'autre planète... et cet amalgame de réalité, de poésie, d'esprit prophétique et calculateur nous intéressait. Mais aussi quelle envie j'eus, mes notes prises et mes interviews (j'étais alors correspondant de guerre) de voir déferler le raz de marée. C'est ainsi que glissant à travers toutes les mailles des passe-ports, j'étais quelques jours plus tard à Bruxelles, puis en octobre à Anvers. Il n'y a que nous, les neutres, qui ayons pu voir ainsi, en si peu de jours, les deux visages de la guerre : Bruxelles était déjà occupée, mais Anvers ne l'était pas encore, et j'y étais quand

l'attaque commença. Le roulement sourd, et puis grandissant des canons de la marine commençait à marteler les forts. Les Jupiters tonnants nous rendaient sourds. A la confiance, dans la cité qui avait cru ses forts indestructibles, succédait l'angoisse. Je me souvins alors de mes prophètes de la taverne devant les chopes de bière. Ils durent avoir le souvenir des murailles de Jéricho qui s'effondrèrent au son des trompettes, quand parut le « peuple choisi ».

Ces forts d'Anvers, ces murailles de Jéricho, quelle déception ! Ce que fut alors l'exode de la population d'Anvers, vous le savez tous, vous l'avez lu. Mais si je puis encore en parler, c'est que je ne l'ai pas lu, mais vu. Je crois, n'est-ce pas, dit-il en souriant, qu'en bon correspondant du journal, je devrais dire : « je l'ai vécu »...

« Mais non, je l'ai vu, et si je n'avais pas eu mes souvenirs si récents de Berlin... je n'aurais eu que la moitié d'une expérience... Ce bruit... c'était comme le craquement d'un monde qui s'écroule. Je me rappelais ce que m'avait dit le professeur sur les vieux nids... Mais on pensait peu... Les incendies rougeoyaient et, malgré toute l'horreur dont ils se remplissaient d'heure en heure les yeux étaient encore curieux de cette nuit rouge qu'éclairait la combustion des réservoirs de pétrole. Fumées noires, en volutes formidables, chassées toutes ensemble par l'aigre vent d'octobre et flammes violettes, une houle de feu sous un ciel éteint, ouvert à la dévastation, et surtout la fuite... la fuite de la population...

Ici, Harder s'interrompit comme s'il avait craint de trahir une émotion personnelle. Ces Américains

sont si gardés !.. Il tira sa montre comme pour y chercher un prétexte à fuir, il se faisait tard, les fenêtres s'étaient closes, et les rideaux bleus s'étaient tirés sous les mains soigneuses du vieux Jean ; une seule lampe éclairait la grande pièce, jetait ses clartés blanches sur les soies turquines des fauteuils : au mur, sur la tapisserie dorée, les personnages d'une chasse fabuleuse semblaient s'animer ; un cerf impatient emmêlait sa ramure à une branche automnale...

— Vous êtes très bien ici, dit avec autorité Mrs Felder et Jean rapportera le thé et les sandwichs si nous avons faim.

En même temps, gracieuse, ah ! bien femme, un peu énigmatique toujours avec son sourire triste elle prenait congé de ses hôtes. Nous restâmes avec Daisy, John Felder, cinq ou six autour de la cheminée où fleurissaient par ce doux soir, de grandes touffes d'azalées. Now M. Harder, fit Mrs Felder, go on. Elle alla encore de ses pas scandés et légers fermer la porte comme pour marquer que nous étions ses prisonniers. Puis, elle se rassit délibérément, ses mains si minces battaient sur ses genoux une espèce de rythme où il y avait à la fois de l'indolence et de la passion.

Go on, répéta-t-elle.

— J'obéis, dit Harder, répondant par son sourire jeune à cette insistance féminine. Il hésita une seconde encore et reprit :

« C'est que, dit-il, l'écroulement du monde et le bruit qu'il fera, nous y avons quelquefois pensé ; même petits, nos mères nous en ont parlé quand elles nous tenaient sur leurs genoux. Ce qu'on ne peut pas imaginer, ce qu'on ne peut pas raconter non plus,

c'est la souffrance. Pour moi, je n'ai vraiment compris ce qu'était, ce qu'allait être cette guerre, qu'en voyant cette exode d'un petit peuple fuyant, devant la mort qui lui jetait ses infernales pierres. C'est le 28 Septembre que le fort de Waelhem et celui de Wavre étaient tombés ; le 29, le fort Liewre, puis celui de Koningstroyerkt. Le 7 octobre, le roi, le gouvernement belge et les légations sur deux paquebots descendaient l'Escaut pour gagner la côte de France. De tous les villages posés entre les forts autour d'Anvers, les fugitifs s'étaient précipités dans l'enceinte de la ville avec leurs bestiaux et leurs chars. Ils avaient cru à Anvers : leur citadelle ; ils campaient dans les refuges, sur les places. C'est le soir du 7 que les placards du Général Deguise sur les murs de la ville et les journaux invitèrent tous ceux qui voulaient partir à se mettre en route, et ceux qui restaient, à s'abriter dans les caves. Le bruit des canons, l'odeur âcre du pétrole, les flammes... c'était l'enfer. Tous les fugitifs coururent alors à l'Escaut. Les ponts, pour ce peuple chassé de ses vieux foyers, étaient les minces planches de salut. Les radeaux, les chalands, les ferries-boats, les bateaux de pêche, tout ce qui va sur l'eau fut en peu d'heures rempli à sombrer. Le fleuve et tous les bras du fleuve étaient couverts de ces frêles maisons flottantes qui manœuvraient mal. On entendait, comme aux jours de fête pendant les feux d'artifice, les rumeurs soudaines s'élever de la foule quand les bombes incendiaires jetaient dans les lourdes fumées du pétrole, d'aveuglants éclairs. L'armée belge, elle, passait les ponts, se dirigeait à gauche sur Waës : dans ces intermittences de

noirceur et de subites lueurs, de silences sinistres et d'explosions suivies de longs écroulements et des cris qui montaient du fleuve, le danger devenait pressant. Il n'y a que la peinture, les imaginations des artistes, qui aient jamais donné l'idée de ces terreurs. Les barques, s'entre-choquant l'une l'autre, s'acheminèrent lourdement vers les rives hollandaises. Mais elles n'avaient pu emmener tout le monde et vous savez qu'il y eut les grands cortèges désordonnés, de ceux qui fuyaient à pied sur la rive droite. Vous le savez, mais vous ne les avez pas vus, comme ils poussaient devant eux, les charrettes, le bétail et surtout un nombre extraordinaire de petites voitures d'enfants chargées de paquets et, par-dessus les paquets, de ces beaux bébés flamands, épeurés, étonnés mais tranquilles. J'entendis, comme des roucoulements ; des murmures caressants des jeunes mères penchées en des instants d'arrêt sur ces étranges berceaux de l'exode. Ces enfants... je reconnaissais les cheveux filasses et l'air béat de tous ces bébés flamands, qui ont figuré pendus au sein de leur mère dans les tableaux de kermesse. Ils étaient bien pareils, avec leurs chairs un peu lourdes, et leurs grosses têtes sous les bonnets à trois pièces. Je ne comprenais pas alors le flamand. Ces voix mêlées n'étaient pour moi qu'un seul cri d'effroi. Des mères avaient, dans la poussée, perdu les petits accrochés à leur robe ! Mudder, Mudder, *brennen gebrannt* : voilà les seuls mots, tout proches de l'allemand, que je distinguais. Avec leur chevelure jaune dénouée, ces femmes, ces jeunes femmes semblaient garder autour d'elles un reflet des flammes qui les chassaient. Quelle pitié : des bestioles enfumées qui

se précipitent vers l'issue étroite ; le chemin de Hollande bordé de hauts peupliers... des petits moulins sur des champs plats étendaient encore leurs ailes : il y avait ainsi de ce côté des coins de paysage intacts, comme une vieille gravure sauvée d'un incendie...

Le lendemain, c'était le 9. Anvers était entré dans un silence de mort : une coquille percée et vidée. On n'entendait guère que les cris des chiens qui hurlaient la faim, abandonnés dans les maisons vides. Je vis alors la grande parade allemande : celle que j'avais manquée à Bruxelles : la marée qui déferle... Je l'ai bien regardée avec mes yeux de correspondant de guerre, ces yeux curieux de neutre qui se plaît peu à balancer son jugement entre cette poussée pléthorique d'un corps qui déborde et dit dogmatiquement ; « Je suis injuste et cruel comme la divine nature » et la splendeur de résistance d'un petit peuple qui couvrait de son corps désarmé de neutre sa voisine : la France.

J'allai avec un camarade, Américain comme moi, au faubourg d'Anvers d'où nous pouvions voir loin sur la campagne vide, le flot allemand qui s'avançait. C'était une impression confondante de masse et de nombre. Si loin que nous pouvions voir, le même flot gris descendait, ininterrompu, régulier et silencieux comme sont les fleuves. Je pensais à ces mots d'ordre mystique que j'avais entendu prononcer à Berlin : « Vocation du peuple allemand... destinée » Ah oui ! leur jour était venu, c'était comme l'avancée d'un serpent d'airain qui déroulait tous ses replis et venait prendre possession du monde. Ces Allemands, on dirait qu'ils cherchent dans leurs discours et leurs déploiements

d'orgueil à s'appliquer à eux-mêmes les grandes images de la Bible. Ils se composent, ainsi un personnage messianique : le messie de la force. Après les avoir regardés ainsi de loin, nous les vîmes de près, défilant par régiments sur les grandes voies d'Anvers. J'étais posté derrière ma fenêtre. On n'entendait avec le roulement des caissons et des voitures, qu'un bruit formidable de bottes. Ils marchaient au sifflet : des meutes grises identiques qui allaient, s'arrêtaient, tournaient les angles des rues au son strident de ces sifflements aigus qui déchiraient l'air comme des fouets.

Tout passait, tout se montrait, les hommes et les choses; les chariots, les équipements, les canons ; les cuisines roulantes toutes fumantes suivaient leurs régiments. La soupe défilait, faisait partie de la parade : après l'odeur de la poudre et de l'incendie, celle de la soupe allemande. C'était la note débonnaire. Sur les caissons de victuailles, des soldats, les jambes ballantes, riaient et faisaient mine d'offrir aux fenêtres éborgnées la grasse fumée qui montait des viandes. Les officiers, à cheval ou à pied, encadraient leurs hommes avec une raideur d'automates qu'accentuaient leurs buffleteries insolites. Presque tous avaient sur la poitrine une lampe rattachée à leur sacoche par une petite batterie électrique. Ils se plurent, le soir tombant, à faire luire sur leurs torses cet œil fulgurant. Nouveaux cyclopes. Cet œil inédit, ils devaient le trouver à la fois moderne et fabuleux. Ils déferlèrent ainsi pendant deux jours... Vous dites ici : les Huns, les Barbares, mais quand on les a vus comme nous les avons vus, on dit : les Allemands. Ils n'ont pas vraiment cette furie du sang des hordes primitives.

La fureur chez eux est un effet, un calcul, une méthode, elle s'enseigne, elle se codifie, elle s'applique comme autrefois la torture au patient, elle se raisonne, elle se dose, c'est la grande différence. Ces Allemands, comment les définir? Dans la conception de la guerre, une combinaison surprenante d'idéalisme presque candide et de réalisme vorace. Dans l'exécution de la guerre, une méthode exacte, appliquée à des nombres qui touchent à l'infini, et l'injection dans ces masses, devenues des armées, d'un égoïsme national froidement et systématiquement fanatisé... fanatisé et calmé au sifflet.

— Si nous disons le Boche, le Barbare, le Hun, interrompit Daisy, c'est qu'on a besoin d'inventer un nom un peu fantastique pour l'ennemi invisible. Il est là, comme le mal, comme la douleur. En 1870, les soldats et le peuple disaient : les Prussiens.

— Et quand nous disons les Huns, dit Mrs Felder, nous leur donnons le nom du malheur. Nous disons cela comme les Egyptiens disaient les sauterelles, ou la peste; cela veut dire : le fléau.

— Eh bien, prenons-le ainsi, dit Harder : le fléau. C'est bien l'impression qu'ils donnaient avec leurs masses grises : une migration dense de sauterelles féroces. Je dis féroces par le nombre, par la masse, par l'appétit de ces nombres, car il nous est arrivé plus d'une fois d'en prendre deux ou trois dans la main, et de les trouver fort inoffensives. Nos fonctions de la C. R. B. nous ont mis en contact avec des officiers presque débonnaires; nous réglions avec eux le ravitaillement de la population ; il fallait les entendre réclamer, en pères de famille, le respect des accords passés et parler de « ma

population ». C'était leur consigne. ils auraient avec le même zèle — ils le disaient — commandé les fusillades, ou bien d'un coup de sifflet, ils auraient, et sans fermer les yeux, comme on disait autrefois « donné le sac ».

— « Donner le sac » dit Mrs Felder, frappant le tapis bleu de son petit pied impatient, je ne connais pas cette expression française.

— Vous la trouverez dans tous les Mémoires du XVIe siècle, dit Harder, et soyez sûrs que les Allemands ont étiqueté et rangé dans leurs cartons tous les « sacs » qu'ont connus les terribles guerres des siècles passés. Donner le sac, c'est livrer une ville, un village à la cupidité, à la bestialité des soldats. A Malines, à Louvain, à Aerschot, ils ont « donné le sac », et vous savez, un clin d'œil suffit. Celui qui donne le signal ne fait pas lui même l'acte féroce et celui qui fait l'acte féroce se justifie à ses propres yeux en obéissant. Ainsi s'établit l'irresponsabilité collective.

— Mais alors, dit Mrs Felder, s'ils vont chercher dans les livres l'érudition des cruautés passées, c'est comme s'ils brûlaient encore des femmes comme sorcières, ou comme s'ils dressaient des bûchers pour les gens qui ne pensent pas comme eux...

— A peu près, dit Harder. Ils ont toujours un texte à citer, et des justifications de grimoire.

— Et alors, dit Mrs Felder, revenons aux sauterelles, quand elles se sont posées, elles ont mangé ce qu'il y avait en Belgique. Et, nerveuse, elle écartait ses doigts comme si elle eût voulu sauver ses mains du contact de ces sauterelles.

— Justement, dit Harder, en souriant de l'expressive grimace qui retroussait les lèvres de sa passion-

M. Hoover, président de la C. R. B.
(Commission de ravitaillement pour la France et la Belgique envahies).
Aujourd'hui secrétaire d'Etat du Ravitaillement aux Etats Unis.

née interlocutrice, et c'est ici que commence l'histoire de notre C. R. B.

— Oh ! mais nous ne voulons pas l'entendre, cria Mrs. Felder, nous voulons votre confession de neutre, c'est bien plus intéressant ce soir, nous voulons savoir après que vous avez vu « les Allemands » comme vous dites, mais moi je dis « les Huns, les Barbares, les sauterelles, la peste... » nous voudrions savoir ce que vous avez pensé des Belges.

— Ah ! dit Harder, c'est une longue histoire, et vous avez beau dire, il faudra bien en parler de la C. R. B., car, sans elle il n'y aurait plus de Belges. C'était l'extermination par la famine. Puisque vous évoquez les supplices anciens, je vous dirai que la Belgique et le Nord de la France étaient fermés comme une cage de fer, rien ne pouvait entrer dans les territoires envahis, ni une lettre, ni un morceau de pain. Et ils tenaient ferme les cadenas. Tracez une ligne autour du front, prolongez-la sur le pourtour des frontières allemandes, c'est là que sont les geôles de la guerre. Nous sommes seuls ou presque seuls, nous, les délégués de la C. R. B., à les avoir visitées et connues. En 1914, c'est là, sans que le monde, ait pu entendre un cri, c'est là, et pour dix millions d'être vivants, que la question s'est posée. Mourrons-nous de faim ?

Les vivres arrivaient d'Allemagne, suivaient les armées : mais elles sont sacrées, elles nourrissent le peuple choisi, les armées du Dieu des armées. Pas un grain de blé allemand n'est entré dans une bouche belge et française. Tout ce que nous avons pu obtenir, c'est que les produits du sol en pays envahi serait réservé aux Belges et aux Français.

Mais les produits du sol dans une terre envahie, trouée, où se renouvellent sans cesse le flux et le reflux des armées allemandes en campagne, vous pouvez vous imaginer ce qu'ils sont. En Belgique, les armées passent, mais en France elles demeurent, elles s'épandent ; des millions de combattants déferlent sur l'avant et sur l'arrière... Comment les Français se sont ravitaillés jusqu'au jour où nos approvisionnements sont entrés chez eux, cela fait partie de ces mystères de la vitalité française que vous appelez volontiers, trop volontiers des miracles... C'est la Belgique qui souffrit la première ; les premières réquisitions l'avaient vidée. Vous savez sa richesse industrielle, mais à cause de cela même elle produit peu. C'est une usinière, elle achète son pain au dehors. Et la machinerie belge s'arrêta tout d'un coup. Les mineurs ne descendirent plus aux mines dans les corons et le malheur du chômage s'ajouta en quelques jours à tous les autres. Certes l'Allemagne souffrait ou allait souffrir du blocus, mais, avec passion, elle mettait en valeur toutes ses ressources tandis qu'elle épuisait ou ruinait celles des contrées où elle s'installait. Elle invoquait tantôt le droit du plus fort pour réquisitionner les vivres, et tantôt le droit du faible, persécuté par le blocus, pour se désintéresser, dans les pays qu'elle occupait, du problème alimentaire... Leur argument était simple. Puisque l'Angleterre bloquait leurs ports, ils n'avaient, comme dans une forteresse assiégée, de vivres que pour eux-mêmes. Ils ouvraient des magasins de vivres mais où, seuls, les Allemands entraient et achetaient. Les chômeurs belges, par ces soirs d'automne de 1914 pouvaient, en allant prendre la file devant la

cantine populaire, voir les tonneaux de choucroute et les chapelets de saucisses derrière les vitres bien éclairées. Ces « delikatessen » n'étaient pas pour eux. Ils avaient leurs patrons, propriétaires, financiers, industriels, les « riches » belges si vous voulez les appeler d'un nom collectif. Ceux-là furent magnifiques « they were splendid », dit-il en anglais, Ils auront été les Moïse de leur peuple. Vous savez comme ce petit peuple belge a toujours eu l'orgueil et l'esprit de cité, c'est leur tradition historique. A Bruxelles, comme à Anvers, comme à Gand, comme à Malines, à Liége, dans les plus petites villes, il existait déjà avant la guerre des cadres solides d'organisations charitables —. Nobles et bourgeois, catholiques et libéraux les avaient ensemble créés, soutenus. Et, très vite, les soupes populaires, les cantines s'élargissaient pour donner entrée à ces files, tous les jours grandissantes, des chômeurs, Et quand je dis chômeurs, je ne parle plus seulement des usiniers, des mineurs. C'était tout un peuple, une société tout entière, arrêtés dans leur labeur, par l'invasion...

Non, il n'y avait pas que les ouvriers, et, par respect pour des détresses qui fuient le jour, je ne vous en dirai pas davantage... Ne parlons même que des ouvriers préparés à l'accident du chômage... Quel renversement de la vie pour le chômeur belge. le chômeur de guerre. C'était, c'est encore un homme plein d'orgueil et de force, très souvent le chef d'une grande famille... Je revois encore ces petits villages d'aspect si prospères avec leurs toits lisses, les vitres claires. Les roses trémières, les géraniums ou les tulipes embrassent le contour des maisonnettes pareilles, pressées au bord des

larges routes... C'est la propreté flamande, la salubrité, une certaine quiétude aussi. Quelle était là la vie d'une famille ? Le père de bon matin part pour l'usine ou la mine. Le petit tramway économique qui relie partout en Belgique le village au centre industriel, le conduit. Sa femme, la « ménagère », debout aussi à l'aube, cueille au jardinet ses légumes, prépare la soupe. La viande, le lait, les œfus, tout est à bon compte; et les enfants joufflus mordent à belles dents dans les tartines fortement beurrées. Les habits sont chauds, les souliers épais. Il y a en Belgique une longue accoutumance de vie aisée; les longs hivers pluvieux sous les ciels bas appellent ces réconforts. La vie « plantureuse » a été légendaire dans les Flandres comme la vie pauvre dans la chiche Espagne. Si l'art flamand est si somptueux et nous a montré la vie populaire sous un aspect de joyeuse et presque débordante vigueur, c'est autre chose qu'une tradition ou une préférence d'artiste. Ces buveurs de Téniers, à trognes joyeuses, et ces foules de kermesses autour des tables chargées de victuailles, ces larges rires qui semblent éclater sur la toile, ces bonnes ripailles, ont exprimé la joie de vivre d'un peuple sain et bien nourri.

« Je pensais à cela en les voyant, ces Belges, menacés de famine comme de faméliques Hindous. Et surtout à Anvers, quand je voyais ces chômeurs, fumant encore leur pipe, les bras ballants sur le pas de leurs portes, l'œil morne, je pensais : ce sont les mêmes, les fils des mêmes qu'a vus Rubens. Déjà sur les corps lourds on sentait les marques de la souffrance : le vêtement qui flotte, le pas pesant, et ces fronts d'où la lumière s'en va. Les « riches »,

les patrons, les Moïse ne pouvaient plus alimenter les soupes populaires et les cantines. Ce n'était plus une question d'argent. Le cercle était clos autour de la Belgique et les greniers étaient vidés. Le temps était venu où il fallait à tout prix faire une percée pour les blés dans la clôture. Je ne vous dirai pas aujourd'hui comment elle s'est faite; cela nous entraînerait, dit-il en regardant ses compagnons, à trop parler de nous. Nous étions là, en Belgique, bon nombre d'Américains courant aux nouvelles, interviewant les Allemands attachés à nourrir nos correspondances. Les Allemands étaient attentifs pour nous, polis, ils nous expliquaient toujours leur guerre: les Belges nous parlaient peu, mais à vivre ainsi enfermés avec eux, nous sentions davantage la grandeur de leur résistance, de leurs sacrifices. Pour moi, je me rappelais leurs luttes superbes au cours de leur histoire, pour leur liberté. Je voyais à l'hôtel de ville à Anvers, dans les églises, les reliques de leur art. Jamais je n'ai si bien compris quelle grande chose c'est pour un pays que d'avoir eu un grand art.

« Et c'est aussi une expérience singulière et décisive que d'avoir connu un pays d'abord par son art, surtout, ajouta Harder, et il regardait toujours ses compagnons, pour nous autres, les Américains. Quand nous venons en Europe, il y a déjà comme une idée idéale qui s'est faite en nous de ce que vos vieux pays ont donné à l'histoire avant même que nous soyions nés. Et plus que vous, peut-être, me permettez-vous de le dire « will you let me say so », reprit-il en anglais, nous sommes immédiatement sensibles à ce que ces pays si étrangements petits, une Belgique, ont donné

de si grand dans l'histoire et à l'ordre de la beauté.

— N'est-ce pas, dit Daisy, ils sont comme une petite coquille qui a produit une perle prodigieuse.

— Mais oui, dit Harder. J'admirais beaucoup l'armée allemande, l'organisation allemande... mais cette perle comme vous dites où se jouait l'irisation de si beaux siècles et que voulaient écraser les « Barbares » me semblait si belle et précieuse! J'aimais Anvers, j'allais dans ses vieux quartiers, je pensais toujours à Rubens, c'est sa ville. Mon père, dans son cabinet, avait au mur quatre grandes gravures de Rubens, et dans ses cartons, quantités d'estampes. Combien de fois il me les a montrées et commentées quand j'étais écolier, par ces longs dimanche de l'orthodoxie protestante. Et quand il semblait caresser de ses doigts ces amples figures, je l'entendais répéter : « There is nothing greater ». Il n'y a rien de plus grand. C'est un de mes souvenirs d'enfance.

Je ne comprenais pas alors, mais nous comprenons, devenus hommes, ce que nous avons senti dans l'enfance. J'espère que je n'offenserai pas mes compatriotes, dit-il, mais il n'y a pas, non, n'est-ce pas, il n'y a pas, beaucoup de cette beauté-là en Amérique, et nous sommes d'autant plus sensibles au rayonnement d'un art qui nous apporte là-bas si loin la vision de ce qui nous manque.

Et j'aimais particulièrement l'école flamande à cause de ce qu'elle possède à la fois de fougueux et d'intime. Aussi, ces Belges que je trouvais là en peine calamité, n'étaient pas seulement pour moi un petit peuple écrasé par de gros canons comme des fourmis sous des pieds pesants. Oh non! c'était un peuple qui avait eu et qui a encore son génie.

— Qu'appelez-vous son génie, dit Mrs Felder.

— Son génie, dit Harder, le génie d'un peuple, d'un petit peuple, c'est le don de créer ce qui est à lui et rien qu'à lui. S'il a fait cela, il lui est conféré une grandeur d'un ordre purement moral, il est vrai, mais qui en quelque sorte le consacre.

— Et, remarquez, dit Daisy, que l'on dit plus facilement « le génie » en parlant d'un petit peuple, qu'en parlant d'un grand peuple. N'est-ce pas, on dit le génie grec, on ne dit pas le génie romain...

— C'est, dit Harder, qu'un grand pays a le plus souvent absorbé beaucoup d'éléments étrangers qui contrarient son génie. Mais je vous assure que ce génie des Flandres on le sentait partout, et pour nous qui venons des grands pays, qui savons ce que c'est que l'espace et aussi la force, nous respections, je vais dire un grand mot, cela fera un de plus, nous adorions ce génie des Flandres qui a produit tant de travail et de beauté.

Ces chômeurs belges, ces longues files mornes qui attendaient l'aumône de la soupe dehors, dans ces crépuscules frissonnants de l'automne et puis de l'hiver! Je les ai tant vus, tant regardés. J'y reconnaissais ces mêmes pulpes de chairs, ces mêmes teints, ces blondeurs de cheveux, ces prunelles liquides que l'art le plus grandiose et le plus vigoureux a mis là, dans notre esprit, pour toujours...

Encore un souvenir, ce sera le dernier. Je me souviens d'avoir aperçu un soir dans une église d'Anvers un groupe de femmes et d'enfants. Sans doute ils s'abritaient du froid, si serrés les uns contre les autres. Ils récitaient ensemble un rosaire devant une statue de la Vierge. Un buisson de

cierges allumés faisait sur eux dans l'ombre glacée de l'église une zone de lumière dorée, éclairait en même temps une grande scène de *la Nativité* de Van Eyck. La gerbe des cierges jetait en même temps sur la toile et sur le groupe à genoux ses lumières irrégulières. Je ne savais plus bien lesquels de ces Flamands étaient peints sur la toile, et lesquels à genoux sur le marbre, trompant la faim récitaient, en flamand, de leurs voix patientes, le Rosaire.

Ce n'est rien, si vous voulez. Ce n'est que l'impression d'un instant. Mais quand on l'a sentie tous les jours, en un temps où la question est posée pour un peuple : « être ou n'être pas » on comprend avec une telle évidence que la raison, le droit pour un peuple de vivre, ce peuple les porte en lui-même et en son histoire. C'est comme un signe qui brille jusque dans les prunelles du plus petit, du plus humble de ses enfants, ces yeux doux, candides, des enfants belges. Je le savais bien comme libéral, comme neutre, je veux seulement dire que, vivant au milieu de ces Flamands désarmés, silencieux, patients, je l'ai su autrement que spéculativement...

— N'est-ce pas, dit Daisy, il y a une certaine leçon que nous, les Américains, nous n'apprenons bien qu'en Europe. C'est ce que représente un pays que nous appelons petit et qui a derrière lui son passé, sa fidélité à lui-même. Vous avez appris cela en Belgique. Et moi je l'apprends en France et, dit-elle avec un sourire légèrement railleur, je l'ai apprise en un jour dans mon petit village lorrain.

— Ah ! dit Harder, les femmes apprennent tou-

jours plus vite, et il s'inclina avec un salut moqueur. Vous êtes des dames curieuses, ajouta-t-il sérieusement, vous voulez les impressions rétrospectives d'un homme qui a passé deux ans et demi entre les Allemands, les officiers allemands, les fameux « organisateurs » allemands, et les Belges, disons-le entre les victorieux et les vaincus de l'heure. Ces impressions, elles sont complexes, elles ont pu parfois être perplexes.

Cette force allemande que nous voyions passer et qui se renouvelle à mesure qu'elle coule, comme l'eau des fleuves... nous l'avons admirée, c'est vrai, en même temps, dans le même moment, qu'une autre sorte d'admiration nous emplissait le cœur pour les Belges.

Tenez, dit-il, j'ai lu l'autre jour dans un vieux volume de Montaigne qui me vient de mon père, un mot qui m'a fait penser à nos expériences de neutres enfermés avec les Allemands dans les pays envahis. Ce Montaigne dit avec sa coquetterie intellectuelle de libéral :

« J'y serais facilement parmi ceux qui volontiers « mettraient un cierge à la Vierge et un autre au « Dragon. »

Le dragon, le serpent d'airain était splendide dans son orgueil quand il descendait des hauteurs sur Walhaem, Contich, Waerloos en soulevant des nuées de poussière et répandant autour de lui ses infernales senteurs de naphte et de soufre. Les villages brûlés sentaient vraiment l'enfer. Les Belges nous remplissaient l'âme de pitié, mais ils étaient comme des bestioles à côté de la Bête, et cette bête, ah oui, elle avait la splendeur des monstres.

— Et ce jour-là, dit Daisy, le cierge a été pour le Dragon ?

— Mais c'est une véritable confession, dit Harder, eh bien oui, mettons que ce jour-là le cierge a été pour le dragon.

— Et qu'est-ce qui vous a le plus frappé chez les Belges, poursuiviti mpitoyablement Daisy, est-ce le sentiment de leur force, force morale si vous voulez, ou celui de leur faiblesse ?

— Je vous réponds, dit Harder, par la voix du vieux Montaigne. Le cierge a été ensuite pour la Vierge qui lève sa sandale sur le pied du Dragon. A mon tour, je vous demanderai : qu'admirez-vous en cette petite vierge, est-ce sa force ou sa faiblesse ?

— La petite vierge des Flandres, avec ses yeux tranquilles et ses cheveux blonds. dit Mrs Felder, nous lui mettrons le cierge à genoux, voilà ce que Montaigne n'a pas trouvé...

— C'est très juste, dit Harder, mais Montaigne ne pensait pas à la Belgique. Ce que nous pouvons dire, c'est que la résistance d'un peuple, d'un petit peuple menacé dans son être. traîné aux gémonies parce qu'il « *est* » parce qu'il dit : « j'existe et j'ai une âme », a un caractère sacré que n'a pas la force. La Belgique confessait sa foi en elle-même. C'était le roseau, mais c'était le roseau pensant. J'ai si souvent pensé là-bas à ce grand et bruyant état que font les Allemands de leur « supériorité biologique ». C'est un thème connu, c'est le leitmotiv de la guerre. Ils raisonnent en naturalistes comme si, nous, les hommes, nous étions uniquement régis par ces lois de nature qui invitent les espèces animales à se dévorer entre elles hiérarchique-

ment. Que de fois, là-bas, après nos conversations avec les officiers qui nous accompagnaient au cours de nos inspections de délégués de la C. R. B., combien de fois je me suis posé la question qu'ils ont si témérairement résolue. Et je disais un jour à l'un d'eux : « Mais voyons, W..., nous ne sommes pas des insectes. »

L'histoire, l'histoire des peuples est-elle seulement une histoire naturelle ? C'est leur dogme de guerre ; ils l'ont fabriqué, bâti sur les lois cruelles de la nature, et par une contradiction singulière, inadmissible, ils invoquent sans cesse Dieu pour l'accomplissement d'une idée d'où la conception même de Dieu est exclue.

— C'est que, dit Daisy, ils donnent aux chefs, aux têtes, le manuel du matérialiste et au peuple le « gebetbuch » du piétiste. Je les ai vus, ces petits manuels de prière du soldat allemand, on en a tant ramassé maculés de sang dans les tranchées, ces petits livres noirs tous pareils. Ils seraient touchants de piété, d'amour obéissant pour le Kaiser et pour les princes, si on ne pensait que « la caste militaire » comme vous dites, les a composés comme une drogue pour donner au soldat le pieux élixir qui adoucit le sacrifice.

— Vous avez vu les livres de prière, dit Harder, et moi, quand nous roulions en auto le long de ces routes où les villages morts s'alignent comme des voies tombales, j'ai surtout vu sortir des poches des officiers allemands ces brochures toxiques où ces idées de biologie supérieure sont ressassées sous toutes les formes et quelquefois les plus inattendues pour justifier la destruction et...

— Et la cruauté, dit Mrs Felder.

— Ils nous faisaient lire ces nouveaux Évangiles ; nous les discutions avec eux ; c'était intéressant de les comprendre et d'entrer avec eux dans cette exposition froide, calme et presque intime de leur vraie pensée. Un petit hauptmann allemand qui a cette dynamite cérébrale dans son sac vous brûle une ville, et fait un bûcher des vieux bouquins de Louvain comme il a vu chez son père enfumer des abeilles. Le miel du monde, c'est pour l'Allemagne que le monde l'a fait. Vous connaissez la formule, vous l'avez vu exposer cent fois. Sa force fait son droit et le droit des autres est perpétuellement à réviser par sa force à elle.

Mais je vous ennuie, dit Harder, avec ces axiomes, qui sont déjà vieux ici. C'est qu'elles nous ont tant surpris, nous les Américains, avec notre formation libérale.

Et, s'approchant de la grande bibliothèque en palissandre où s'alignaient devant les livres une quantité de petits paniers verts de toutes tailles, faits de lianes indiennes et d'où s'échappait un étrange parfum, il prit un volume.

— J'ai aperçu ce livre, dit-il, que j'ai beaucoup lu là-bas, n'ayez pas peur, je ne vous en lirai qu'une ligne, mais c'est la première, et je me la suis souvent appliqué à moi-même ; la voici. Elle est de Heine : « Autrefois l'ignorance la plus parfaite « régnait en France à l'égard de l'Allemagne intel- « lectuelle, ignorance qui devenait très funeste en « temps de guerre ». Et il ferma rapidement le livre comme s'il eût craint d'être pris en flagrant délit de conférence.

Ce livre a déjà presque quatre-vingts ans et je ne sais pas si nous avons fait de grands progrès

depuis... Non, nous ne savions pas comment l'Allemagne se substitue à Dieu, se divinise, s'adore ; ses appétits ne sont que la manifestation de sa force ; elle est le vieux Dieu, si vous voulez, mais elle est Dieu, le Dieu vivant, épars dans l'armée allemande, dans le « gebet buch », dans les brochures biologiques, dans l'histoire allemande, dans la philosophie allemande, dans la poésie allemande, dans la bière allemande, dans les ventres allemands, dans les petites fleurs bleues qui fleurissent dans les cœurs allemands et... même si vous voulez dans le splendide cheptel des porcs allemands.

Chaque Allemand est dressé religieusement à adorer l'Allemagne en lui-même, et l'Allemagne s'adore elle-même en chacune de ses créatures...

— Mais alors, dit Daisy, c'est une espèce de panthéisme national ?

— Mais oui, dit Harder, à peu près.

— Mais où, reprit Daisy, s'est composée la doctrine. Sont-ce les philosophes qui ont fanatisé la nation, ou est-ce l'ambition politique des maîtres qui a asservi les philosophes ?

— C'est difficile à dire, au moins pour moi, dit Harder. C'est là un vieux mystère de chimie nationale. Tout cela s'élabore dans le secret du temps. Nous n'avons pas connu l'Allemagne, répéta-t-il tristement. Elle s'est protégée contre nous dans sa philosophie nébuleuse, et que nous avions pu croire purement spéculative, comme une bête de proie dans le secret de sa jungle. Songez à ces nombreux centres universitaires allemands... je serais tenté de penser que c'est là, dans ces foyers purement intellectuels, que la doctrine est née.

L'idée, même féroce, a encore une apparence d'innocence quand elle n'est qu'une idée, un jeu violent de l'esprit. Et eux aussi, en s'adorant, ils ont beaucoup ignoré. Avec leur poésie si riche, leur musique incomparable, leur histoire dont l'ancienneté se perd dans la Fable, avec cette langue qui nous déroute, même quand nous croyons la savoir et où nous courons après une pensée, un verbe qui se dérobe, une pensée qui rentre sous terre comme une taupe avant que nous l'ayons saisie... Ah ! fit Harder, en frappant du pied, nous n'avons pas pu les pénétrer. Et ils ont tant vécu sur eux-mêmes ! Ce qu'ils ont ignoré, ils l'ont ignoré par ignorance et aussi par orgueil. Ils se suffisaient, ils s'adoraient. C'était une sorte de perversion métaphysique, et comme ils sont pratiques, ils passent naturellement de la métaphysique féroce à l'action féroce.

— Et c'est ainsi, dit Daisy, que la « Weltanschauung » devient la « Weltzerstörung ».

Harder la regarda surpris : elle avait prononcé ces mots d'un ton pédantesque.

Il y a des idées que l'on ne peut exprimer que dans la langue où elle sont nées, dit-elle. Je n'ai jamais essayé de traduire ce mot familier à tous les Allemands, la « Weltanschauung », et quand on le prononce, il faut prendre un certain air de connaisseur philosophe. Et tout cela me rappelle, ajouta-t-elle, reprenant son ton simple, que j'ai lu l'autre jour une lettre déjà bien ancienne d'un jeune voyageur, du moins jeune alors, c'était en 1841 et il avait vingt ans. Il était allé à Heidelberg faire au bord du Neckar, sous les tilleuls, un pèlerinage poétique et philosophique. Il avait aimé les poètes

allemands, la pensée allemande : il allait boire à leur source. Il écrivait à son ami Quinet et il lui révélait avec une déception amère cet « idéalisme meurtrier » qu'il trouvait en Allemagne : j'ai retenu les termes un « idéalisme meurtrier qui peuple ce pays de fantômes ». Ayant assisté à des cours faits par de pacifiques professeurs en lunetes, il entendait dire que « la vie s'était retirée de la France pour passer dans le corps germanique ».

— Vous voyez, dit Harder, le « corps germanique » est déjà depuis quelque temps la fin dernière des peuples.

— Ce voyageur, c'était un ami de ma famille, porta dans des familles hospitalières ses lettres d'introduction, il fut invité à dîner et, après ces soirées intimes où la vérité de la pensée s'échappait comme chez vos professeurs de Berlin dans la fumée des pipes, il écrivait encore à son ami : « La société allemande est devenue une cohue d'énergumènes ».

— C'est curieux, dit Harder, la société : Vous voyez que le courant empoisonné, venu de loin, ne se ralentissait pas. La société! répéta-t-il, cela voulait dire les salons et les petits salons des petites Allemagnes. Les femmes que l'on célébrait ici, candides et naïves, à la Charlotte, à la Gretchen, avec des yeux couleur de myosotis et des tresses sages : la société... les femmes, les poètes, les musiciens, les jeunes officiers qui dansaient avec les Charlotte au rythme délicieux et languide des valses allemandes : une cohue d'énergumènes ! ! ! Je vois bien cela. Et moi aussi, poursuivit-il, j'ai vu des correspondances dans de vieux cartons de vos familles françaises; je lisais il y a peu de jours des lettres,

datées aussi de Heidelberg, mais cette fois 1870, d'un français. Ses notes, tout intimes sont curieuses. Il va, il interroge, il cause, il ne se méfie pas. Il est surpris lorsque, invité à dîner, ayant écouté son hôtesse chanter les beaux « lieders », il reçoit subitement de son hôte le coup de boutoir. La guerre de 1870 qui a éclaté en France comme un coup de foudre se ruminait tous les jours dans la tête des « intellectuels ». Elle fusait dans les conversations comme la mousse sur les pots de bière. Et, chose curieuse, c'étaient les « intellectuels » du reste de l'Europe qui se refusaient à l'idée de la guerre, qui ne la voyaient pas...

C'est là, dans les idées, qu'il y a une antinomie : la cervelle allemande poursuit depuis plus de cent ans un rêve qui a...

Oui et quand l'Allemagne rêve, c'est un cauchemar pour le monde.

Oui... mais un rêve qui trompait parce que, chez vous, chez nous, les spéculations de l'intelligence sont désintéressées. Vos intellectuels se refusaient à l'idée de la guerre en même temps que les intellectuels allemands la couvaient. La pensée française est universelle : en un certain sens elle est catholique ; la pensée allemande est devenue schismatique ; elle n'est qu'allemande... Je me souviens comme mon père avait « du » goût pour l'Allemagne. Lui aussi, il eût volontiers fait « le pèlerinage ». Il ne connaissait guère de l'Allemagne que sa poésie, et quand il était las, à la fin de jours fiévreux à New-York, il reprenait son Uhland, son Schiller. Et quand il disait « Germany », il avait un sourire bienveillant, reposé : quelquefois il aimait murmurer en français « la Germanie ». Il me semble qu'elle

lui apparaissait comme une vieille déesse intimement unie à la nature, pleine de légendes et de chansons... Mais ceux qui firent le pèlerinage et portèrent des fleurs à la vieille déesse ne trouvèrent que son hiérophante : il expliquait le droit de la déesse à dévorer les mortels...

Je vous raconterai encore le mot d'un français, reprit Daisy ; celui-là n'est pas tout à fait un « intellectuel » c'est un homme d'action, c'est un diplomate qui avait qui a encore en mains une rude tâche. Je l'ai rencontré il y a juste dix ans dans un salon. Je le vois encore debout, prenant congé ; je fus étonné de l'entendre d'un ton autoritaire scander cette phrase : « Croyez-moi, l'Allemagne s'avance sur la France avec la pesanteur et la régularité d'un glacier ». Je fus frappée de l'impression de stupeur et pour ainsi dire de fatalité que laissèrent ces mots ainsi prononcés par un homme dont toute la mission dans la vie était de savoir.

— Vous voyez, en repérant cela à grands intervalles, nous constatons que la maladie a couvé tout un siècle et davantage ; elle serait curieuse à suivre de plus près pour un médecin politique. Il y démêlerait les puissances combinées de l'humiliation et de l'orgueil. Si nous revenons sur ces lointains prodromes, ajouta-t-il, c'est que nous n'avions pas beaucoup de temps pour faire les psychologues pendant deux années et demie, passées en Belgique et en France comme hôtes des Allemands. A l'heure où l'Amérique entre en guerre, cela nous fait quelque bien à notre tour de raisonner et de regarder froidement en face nos ennemis : je dis froidement car plus nous entrerons de sang-froid dans la guerre, sachant bien et jusqu'au fond de notre pensée

contre quelle poussée profonde nous venons à notre tour exercer notre pesée, plus nous serons forts et plus notre aide sera féconde... Si nous pouvions voir l'Allemagne aussi... jusqu'au fond de sa pensée.

— Dites-nous, M. Harder, dit vivement Mrs Felder, vous dites que vous étiez « dans l'action tragique ». Vous avez vu des atrocités ? — Elle regardait Harder de ses yeux gris pointillés d'or, largement ouverts, et qui faisaient penser au mystère et au silence des grands yeux des oiseaux de nuit.

— J'ai vu, répondit Harder, nous avons vu l'atrocité du système. Mais vous rappelez-vous ce mot de Macbeth : « I have supped full with horrors ». Aujourd'hui que notre pays entre en guerre, je ne voudrais pas que nous aveuglions de sang. J'ai été un neutre, dit-il, un neutre qui a dû, pour remplir sa fonction, être dans plus d'un cas aveugle, sourd et muet. Nous n'avons été que des mains qui devaient rester calmes pour distribuer intelligemment et équitablement des vivres à des pays menacés tous les jours de mourir de faim. Si nous avions vu ce que nous ne devions pas voir, dit ce que nous ne devions pas dire, entendu ce que nous ne devions pas entendre, notre mission sur-le-champ eût été suspendue.

— Mais, dit Mrs Felder, les mains parlent quelquefois, et elle regardait Harder fixement, de ses yeux mystérieux.

— Voilà Nettie Bell (c'était le nom de baptême de Mrs Felder) qui va nous poser une de ces énigmes, dit Daisy.

— Du tout, dit Mrs Felder, d'un ton véhément. Monsieur Harder, répéta-t-elle d'une voix posée, et avec un sourire calme, ne vous rappelez-vous pas

ces mains, je crois qu'elles étaient invisibles, qui sont venues tracer sur un mur, des mots... Et, en les voyant, le vieux Balthazar a chancelé... Ah, ah, dit-elle; des mots tracés en caractères de feu! Je me souviens que lorsque nous faisions ce devoir à la Bible Class nous devions souligner ces mots « en caractères de feu ». Et, de son doigt levé, où son ongle brillait, elle fit le geste de les écrire en l'air. Nous, les Américains, nous allons les écrire, ces mots-là ! dit-elle. Et, prenant à l'un de nous sa cigarette, du bout enflammé, elle refit le geste sur le mur de soie bleue. « En caractères de feu », répéta-t-elle avec un geste passionné.

Avec ses mouvements précis et légers, dans sa courte robe noire où des tulles aériens dessinaient des ombres, elle avait, elle-même, l'air d'un esprit.

— Eh bien ! M. Harder, dit-elle, maintenant que vous avez « *supped full with horrors* », vous allez retourner aux Etats-Unis.

— Mais non, dit Harder, mon voyage est tout fait. Et il dit en anglais, presque à voix basse : « *I am going to join the colours* », et il rougit légèrement. Nous ne sommes pas libres de parler : il y a là-bas tout un peuple otage de nos imprudentes paroles, heureusement nous pouvons nous battre.

Vous allez vous engager ? Alors moi je vais chanter, fit-elle de son ton capricieux et, d'une voix un peu serrée, comme si elle refoulait des larmes. « *I am going to sing.* » Elle ouvrit le piano et ses mains cherchèrent des modulations confuses. Puis, elle murmura un chant qui était comme balbutié : un rêve, un chant qui, tout à coup, grandit,

emplit la chambre, se développa en un cri monotone, un cri perçant, un cri d'enfant éveillé subitement de ses songes en une nuit d'épouvante.

. . . . . .

. . . . . .

C'était le « Noël des Enfants Belges » de Debussy. Elle l'acheva sans accompagnement, debout. Et tout à coup, dans un de ces mouvements rapides et rythmés qui faisaient toujours penser à une danse, comme énervée d'être regardée, elle arracha de la muraille les boutons d'électricité, et acheva de chanter dans la nuit. On ne voyait d'elle que la lueur de ses yeux, et brillant à terre, ses petits pieds d'or. Dans ce cri d'effroi elle mettait toute l'horreur et toute la pitié qui se refusaient aux spéculations calmes, et dont tremblait son être.

Puis comme elle refaisait la lumière, sous le paisible abat-jour blanc, elle dit de son sourire triste : « Je ne sais pas raisonner, je ne sais pas travailler, voilà tout ce que je saurai faire pour la guerre : chanter. Je serai la cigale de la guerre... »

A ce moment, la porte s'ouvrit et le vieux Jean fit encore une fois paraître son visage perplexe. Automatiquement, Harder tira sa montre, se leva rapidement, et s'inclina devant Mrs Felder pour prendre congé.

— Au revoir, soldat du Droit, lui dit-elle, d'un ton où l'émotion se voilait d'un sourire.

— Oh ! dit Daisy avec sa ferveur un peu sévère, soldat du Droit... mais aussi de la Justice.

Il y eut un silence... Daisy insista. C'est que, voyez-vous, le Droit satisfait suppose bien la notion abstraite de la victoire : mais... la Justice suppose, appelle le châtiment.

Puis elle ajouta presque à voix basse, contenue.

— Ce sont les hommes qui ont institué le Droit et c'est Dieu qui fait la Justice.

Bravo, dit Mrs Felder, cette Daisy devient lapidaire. Daisy, vous commencez à énoncer des formules; vous épouserez un Français !

Eh bien! dit Daisy, ce serait encore une manière de faire la guerre! Et elle rit de son rire limpide où ses dents si serrées et si blanches mettaient une clarté : « I am in love with France » !...

. . . . . .

Que la nuit, après la belle chute de lumière, fut belle ce soir-là! Nous remontions l'avenue du Bois de Boulogne avec Daisy et avec ce Harder que j'avais vu une heure avant pour la première fois. Les acacias dégageaient ce parfum vif de la première éclosion et les hautes fleurs des marronniers se distinguaient sur les masses obscures des feuillages comme les cierges blancs dans l'ombre d'une église. La grande avenue des Champs-Elysées était presque vide et entrait dans ce silence qui donne à la nuit sa grandeur. L'Arc de Triomphe posait dans la grisaille fluide ses lignes exactes, sa masse pesante où se creusait l'arche remplie de noirceur plus dense. Nous la passâmes; en pente douce, comme un fleuve tranquille entre ses rives, l'avenue s'allongeait pointillée de ses lumières.

— Quand on vient d'où je viens et quand on va où je vais, dit Harder, cette beauté de Paris est presque invraisemblable.

— Vous nous quitterez bientôt? lui dis-je.!

— Sans doute, répondit-il. Moi, je ne suis pas comme l'opinion américaine; je n'ai pas besoin d'être préparé. Quand on a passé deux ans et demi

en Belgique et dans vos terres envahies, on ne sait pas faire la guerre, mais on sait pourquoi on la fait. Pour la conscience, et, chez nous chacun aime à raisonner tout seul avec sa conscience... c'est encore l'essentiel.

Je voudrais, ajouta-t-il, tandis qu'il nous menait de son pas allègre, que tous mes compatriotes là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, voient ce que nous avons vu. Ce serait comme d'avoir la permission d'aller dans l'au-delà avant de prendre parti dans la vie. Ils auraient tous la foi qui transporte les montagnes... et ils auront besoin de cette foi...

Je pense à mon pays, et si beau que je trouve votre Paris... oui... si beau ! j'aimerais beaucoup ce soir être transporté dans une de nos grandes fermes de l'Ouest...

Pour les hommes de là-bas dans ces espaces immenses où ils ont plus à lutter contre la nature que contre l'homme, la guerre sera une notion si nouvelle ! Ici, vous avez toujours eu la menace, et, dans le sang français, il y a les globules de défense. Mais nous, dit-il... Vous nous avez trouvés lents à nous éveiller, à venir, mais vous ne savez pas à quel point les ondes de la guerre arrivaient là-bas affaiblies, déjà dispersées. Le Nouveau-Monde, il prospérait là-bas entre ces deux océans sur un idéal de travail et de paix. Et les guerres d'Europe, ces vieilles querelles déterrées du fond de ces siècles qu'à peine nous avons connus, ne gênaient pas son travail... au contraire... ni sa paix. J'ai des parents qui ignoraient presque l'Europe, il y a quelques années. Ils avaient, ils ont à eux une parcelle du monde très suffisante pour occuper

toute leur énergie... et ce n'est pas l'énergie qui leur manque. Ils peuvent marcher bien des jours sur leurs terres sans rencontrer un « ennemi », ni même un voisin... Je voudrais qu'ils puissent déjà être ici. Mais je voudrais que vous aussi vous puissiez les voir chez eux « in their homes ». Vous sentiriez quelle aventure inouïe c'est pour eux que de venir se battre ici, sur ce petit damier de départements français.

— Et ils viendront, dit Daisy, vous verrez qu'ils viendront tous. Un sentiment véritablement né, comme vous dites, de la conscience s'est éveillé en eux et croîtra, vous le verrez, deviendra aussi violent que chez d'autres la colère.

— C'est vrai, dit Harder : l'Allemagne a établi une éthique politique qui révolte la conscience et parfois aussi la raison. Il y a quelque chose d'insensé dans son rêve. Vous rappelez-vous, Miss Polk, vous qui avez, je crois, résidé en Allemagne, le mot du vieil homme de Kœnigsberg : « Où cesse la politique morale commence la morale politique ». Il m'est souvent revenu en mémoire quand nous discutions là-bas avec les officiers allemands. Car nous avons, très tranquillement, en buvant les vins de Moselle, envisagé ensemble l'entrée en guerre des États-Unis.

Eh bien ! c'est la politique morale contre la morale politique que nos jeunes hommes des États-Unis vont défendre.

— Il n'y a qu'une morale, dit Daisy, car il n'y a qu'un Dieu.

— C'est bien ce que chaque homme pensera là-bas chez nous en entrant dans la guerre. Ils ont d'abord ignoré, puis hésité... douté... ils ont été

lents, je le sais, mais le sommeil de la paix est pesant aux paupières d'un peuple prospère. Et maintenant ils viennent.

— C'est le voyage de retour de la May flower, dit Daisy.

— Oui, dit Harder, et c'est dans vos pays, que nous avons trouvés si petits, que ses nouveaux passagers trouveront et feront le Nouveau Monde.

Il tendit la main : Good Bye, fit-il en allumant une cigarette. Et il nous donna un vigoureux shake-hand. En une seconde, sa silhouette mince s'effaça dans la nuit.

CHAPITRE II

LES AMÉRICAINS DE LA PREMIÈRE HEURE

Et, s'ils étaient injustes ou insensés, la flamme s'allumerait sur nos tombes et le sang de nos ennemis coulerait en expiation vaine.

(Gœthe, *Egmont*, acte II.)

Ce soir, chez Louis Chevrillon, nous étions cinq.

Il y avait Morton, délégué de la C. R. B. pour le Nord de la France; il venait, comme Harder, après la déclaration de guerre des États-Unis, de repasser les lignes allemandes, et pour venir de Lille à Paris, ce trajet de quatre heures, il avait fait, comme ses compatriotes, à travers la Belgique, l'Allemagne et la Suisse, un voyage à longues étapes.

Les Allemands avaient désiré faire boire un peu d'eau du Léthé aux délégués de la C. R. B.... ils avaient vu les lignes... et l'arrière.

Il y avait là aussi une exquise Américaine, Mrs Vernon. Elle aussi arrivait des pays envahis, Elle a vécu en Belgique, mêlée à toutes les œuvres soutenues par la Commission et qui ont entretenu dans la pire détresse l'ordre et la vie.

Je la voyais pour la première fois : elle nous parlait des « gens de chez nous » si près et si loin de l'autre côté du front. Elle nous nommait les grands Français demeurés en terre envahie et devenus, avec l'assistance de la C. R. B., les organisateurs et les pourvoyeurs de cette vie de fortune ou d'infortune qui s'est improvisée sous le joug allemand. Comme elle nous étonna et nous charma, nous parlant ainsi des nôtres avec tant d'amour. Sur son visage souriant, si calme, l'émotion se trahissait pourtant : une femme d'action... mais une femme en qui tout semble sympathie, ferveur et bonté, capable d'aimer tout une multitude et de travailler pour elle, comme une mère aime des enfants, passionnément, en poursuivant pour eux ses travaux modestes, diligents. Quand Mrs Vernon dit : « J'ai eu le privilège — c'est son terme favori « privilège » — d'assister les Frauçais dans leur horrible épreuve », elle fait penser à une Véronique qui dirait à ses compagnes avec un léger accent d'outre-mer : « J'ai eu le privilège d'essuyer la face saignante de Jésus-Christ ».

Elle passait avec nous un dernier soir car elle s'en allait aux Etats-Unis montrer à ses compatriotes, avec une pitié et un respect infini, le suaire.

On accepte d'être plaint ainsi.

Le troisième Américain s'appelait Rivards. Et j'ai eu l'impression qu'il ressemblait beaucoup à Morton. On croit aisément que des étrangers se ressemblent. Ces jeunes gens ont du moins ce trait commun, c'est qu'ils ne parlent pas du tout d'eux-mêmes.

Ils disent la C. R. B. — Commission for Relief in

Belgium — comme on parlerait en initiés d'une société secrète. Ils semblent avoir perdu le souvenir d'une vie antérieure à la C. R. B. — « Il faudra un jour que j'aille voir si les Etats-Unis sont toujours là », a pourtant dit l'un d'eux. Est-ce éducation ? un goût de la « privacy » qui touche à l'anonymat : y a t-il en eux une heureuse faculté d'altruisme ; ou bien ce qu'ils ont vu pendant la guerre a t-il vraiment fait d'eux des « hommes nouveaux. » Ils ne disent jamais : « Telle chose m'advint. » Ils sont imperturbablement gais, dispos, courtois sans effusion et sans cérémonie. En réalité, on ne sait pas très bien s'ils viennent de vivre au milieu des visions les plus tragiques de la guerre, où s'ils viennent de se livrer à une étude approfondie du bridge ou du jeu d'échecs. Ce qui est clair, c'est qu'ils ont apporté tout ce qu'il y a en eux de force, d'intelligence, d'exactitude et de discipline, à la tâche qu'ils avaient acceptée.

Et ils ne se départent de ce léger puritanisme qui se refuse à l'émotion extérieure (il y a du puritanisme dans cette possession de soi) que lorsqu'ils parlent de leur chef, le Président de la C. R. B., M. Hoover.

Alors, ils ne sont plus puritains du tout ; ils rient, ils éclatent.

Hurrah pour Hoover!

Et sur la table, au milieu des revues et des rapports d'un poids et d'un aspect redoutables où sont consignées les opérations de la C. R. B., le portrait de Hoover demeure insensible à cette subite échappée d'enthousiasme. Le portrait de Hoover est le portrait du « man of few words », front bas et lisse sous les cheveux drus, les yeux enfoncés

dans les orbites et brillants ; ce regard doit être prompt ; les lèvres minces et closes. Pas l'ombre d'un sourire. Et toute la tête un peu ramassée sur les épaules, comme si, même devant le photographe, Hoover pensait à quelque obstacle sur lequel, silencieusement, foncer.

Tel est, au moins d'apparence, dans son cadre, le chef de cette nouvelle petite puissance neutre : la C. R. B. — Le nom de Hoover revient sans cesse sur les lèvres de Mrs Vernon et de nos jeunes imperturbables. Ils nous intéressent, ces ouvriers de la première heure. Avec ce qu'ils ont de calme et d'exact, ils nous promettent autant qu'une hirondelle annonce le printemps, une intervention américaine lucide, prompte et bien pesée.

Bien assénée, semble penser Hoover dans son cadre.

Ainsi nous étions cinq, deux femmes et trois hommes ; trois Américains et deux Français. Nous finissions un petit dîner de guerre dans une salle à manger qui serait charmante sur un yacht : toute petite, bien éventée, avec ses deux fenêtres d'angles. Dans l'escalier, nous avions été tumultueusement dépassés par le maître de la maison. Il sortait de ses bureaux de la C. R. B. Il grimpait quatre à quatre les cinq étages. Il portait dans les plis augustes du *Temps* le fonds du dîner : deux superbes soles pêchées en passant chez le grand Prunier.

Nous avions mangé les soles précédées et suivies de plusieurs petites choses drôles qui font la joie des bourgeoises maîtresses de maison quand elles vont dîner chez leurs amis, frères ou cousins : célibataires impénitents et fantasques.

Et ce fut Mrs Vernon qui mit un nuage sur l'innocente gaîté de ce modeste festin, en prenant dans sa petite main un morceau de pain. Le pain était encore bon alors à Paris, et la croûte faisait un fin étui doré à la mousseline du froment.

Et elle le maniait en le caressant tendrement entre ses doigts comme un objet bénit.

— Dites, Rivards, qu'aurions-nous donné pour porter il y a un mois, à la table d'une famille française, un morceau de pain comme celui-ci ?

— Ne me reprochez pas mon pain, fit Chevrillon.

— Ce n'est pas du tout un reproche, fit Mrs Vernon : je pense seulement que c'est ici la terre promise et que nous avons laissé derrière nous tout ce peuple... dans le désert.

Et ce mot ordinaire ; la nourriture, est devenu pour moi presque saint. Elle tenait toujours d'un geste délicat ce petit morceau de pain qui brillait dans ses doigts.

Un jour, dit Rivards, dans notre district de Péronne, j'ai vu sur le bureau d'un de nos Américains cinq petits flacons remplis de grains et de poudres. Je reconnaissais les grains de riz. Je me suis demandé si notre ami nourrissait secrètement un couple de tourtereaux. Il a vu mon regard fixé sur ces fioles et il m'a dit : « Voyez-vous, dans chacune d'elles, j'ai mis la ration que reçoit un Français en blé, en riz, en sucre, en café. C'est ma leçon quotidienne. Et, quand je trouve, en pays envahi, notre table un peu frugale, la vue de ces petites fioles corse mon repas. Non, fit-il, devinant ma coupable pensée, ce ne sont pas des rations d'oiseaux, ce sont des rations de Français ».

— Cela s'appelle la ration de vie, fit Morton, et

c'est vrai que des millions de créatures peinent pour l'avoir et remercient Dieu de l'obtenir. Il est neuf heures, dit-il en tirant sa montre ; dans quelques heures, à l'aube, avant l'aube, les files commenceront à se former et de grossir en terre envahie, devant nos cantines.

Chevrillon donna le signal, nous quittâmes la table. La soirée fut douce. Nous nous pressions, un peu serrés, sur le balcon. De ce cinquième étage, nous voisinions avec les têtes bruissantes des platanes balancées dans le soir léger. Très bas au-dessous de nous, nous regardions luire et couler la Seine. C'est justement là, le long du quai Debilly, qu'elle trace entre ses berges exactes sa belle courbe indolente. Et tous les platanes, les peupliers blancs plantés sur ses bords, tous de taille et .de floraison égales, la suivent dans sa course, tous un peu penchés en avant, comme une file d'amoureux au passage d'une belle.

Pour les dames, on apporta des sièges: deux étroits fauteuils de bord sur lesquels s'étalaient d'amples tapis mexicains, un peu rugueux, barrés de grandes rayures noires et blanches.

Nous étions là comme sur des trônes un peu sauvages. Le paysage de nuit était bien beau. Le fleuve calme luisait entre les arbres, et, dans le ciel, si loin que nos yeux pouvaient percer le soir, des clochers et des tours s'élançaient dans la nuit transparente. Devant nous la Tour Eiffel filigranée d'ombre avait l'air d'une échelle légère pour des esprits monter dans la lune. Tout en haut, dans sa lanterne couronnée d'étoiles, les projecteurs lançaient dans le large espace ces rayons furtifs et rapides, perçants comme l'éclair d'une prunelle inquiète. A

droite, les larges masses d'ombre indécise : les bois.

— Je suis venue plusieurs fois à Paris, disait Mrs Vernon, la guerre l'a changé. Je ne l'avais jamais vu se dessiner si grandement sous les étoiles, comme une estampe noire.

— J'aime beaucoup ce Paris de guerre, fit Morton. Il jouait avec un petit chat agrippé à ses genoux. C'était un petit fantôme de chat, gris comme une ombre, comme une vapeur, comme une fumée. L'hiver, quand il se roulait en boule, inerte près des tisons éteints, il ressemblait à un petit tas de cendres écroulées. Nous l'avions appelé Cendret.

J'aime beaucoup ce Paris de guerre, répéta Morton.

— Il y a autour de Paris et au-dessus de lui de l'espace et du ciel, fit Mrs Vernon, penchée au balcon, et il y a du silence. On entend le fleuve qui glisse et les arbres qui respirent. Et elle étendait la main d'un joli geste fervent, disant : « Puisse la guerre ne jamais toucher, ne jamais menacer une seule de ces belles pierres ».

Et elle ajouta : « On est plus sensible à cette ordonnance quand on a vu périr tant d'admirables et vieilles choses. » J'ai vu, dit-elle, de grandes, d'horribles destructions, mais je crois que je n'ai jamais regardé une pierre tomber d'une chaumière sur votre terre ravagée sans avoir conscience de la pensée d'ordre ou d'amour qui l'avait érigée là et retenue. Je me suis trouvée une fois dans une église à Saint-Omer. Les obus l'avaient percée à jour ; des pans de ciel apparaissaient à travers les déchirures de la voûte ; des corneilles ont bâti leurs nids sur le haut des piliers ; elles volent sous

la nef et poussent leurs cris de jacasses dans ce lieu qui n'a entendu que le murmure des prières. L'herbe croît entre les dalles. Ce jour là, une grande pierre s'est détachée de la voûte. Elle est venue tomber dans le chœur... et puis une autre... et puis une autre... elles tombaient, et le bruit de leur chute se répercutait si sonore sous la voûte. Comme j'ai pensé ce jour-là aux mains qui avaient posé là ces pierres ; j'aime tant la France, fit-elle, j'aime jusqu'à ces mains laborieuses des vieux morts qui ont tenu la truelle et gâché le ciment...

Ah ! reprit-elle, cette arrivée ici dans cette beauté intacte nous fait trop sentir par contraste la tristesse de ce que nous avons quitté.

Un vif courant d'air nous fit tourner la tête, la porte s'ouvrait et nous vîmes entrer nos amies Daisy et Nettie Bell.

Nous quittâmes alors le balcon, il devenait un peu étroit.

— Je suis sûre que vous parliez de la C. R. B., fit Daisy, en échangeant des poignées de main avec ses compatriotes.

— Pas du tout, fit Morton, nous disions combien Paris sous la lune, dans ses voiles austères de guerre, nous semble nouveau.

— Tout est nouveau, dit Daisy. Nous mêmes, et elle regarda sa compatriote, nous sommes nouvelles.

— Pour moi, dit Mrs Felder, il me semble que je suis née le jour où mon pays est entré dans la guerre.., Je suis toute jeune, fit-elle, et allant devant la glace, avec coquetterie, elle roula dans ses doigts, sous sa toque, les fous cheveux où brillaient des fils d'argent...

Dans une ville de la France dévastée : la ration distribuée à la population civile.

Nous avons été avec les Français, dit-elle, comme des gens qui se seraient rencontrés souvent, mais qui ne se seraient encore vus que masqués derrière des loups des barbes de dentelle et sous les dominos. Et, les uns devant les autres, nous avons dansé la danse savante et compliquée de la vie internationale.

— Et c'est justement, dit Daisy, ce qui nous a empêchés de voir les uns chez les autres la vie nationale.

Et c'est nous, continua-t-elle, qui demandions à Paris d'étaler pour nous ses pompes frivoles...

— Le Paris des étrangers, fit Mrs Felder, n'était pas celui des Français.

— En effet, dit Daisy, ces Parisiens sont la plupart du temps d'une ignorance qui nous amuse sur ce que nous avons appelé Paris.

— Nous aimions, dit Daisy, cette phosphorescence. Après des milliers d'années, nous adorons encore celle de Rome et d'Athènes.

— Ce qu'un être puissant a de plus délicieux, dit Nettie Bell, c'est sa faiblesse.

— Nous ne voyions pas le feu, reprit Daisy, nous regardions le reflet.

— Ce n'était pas le torrent, reprit aussitôt Nettie Bell, c'était la mousse sur l'eau, et elle nous fusait dans les doigts.

— Ce n'était pas la forêt, répliqua aussi vivement Daisy (elles s'amusaient toutes deux de ce duo) c'étaient les lianes qui dansent et fleurissent autour des vieux troncs. Tous les vents se chassent et se croisent ici. Ils apportent leurs semences folles. Vous rappelez-vous, Nettie Bell, ces grandes orchidées de nos forêts du Sud ; elles se balancent,

éblouissantes et sans racines, sous les ramures de nos chênes.

— Oui, fit Nettie Bell, je m'en souviens. Je les ai si souvent cueillis là-bas dans un bois que je connais bien. J'aimais les longs soirs où nous allions couper leurs grappes gourmandes.

— Les souffles froids les font mourir, fit Daisy, et alors, en jonchées, elles gisent au pied des arbres comme des mortes somptueuses.

— Et alors, reprit Nettie Bell, la forêt sans parure manifeste sa force. Sous les souffles qui ont chassé les vagues du Pacifique, elle ploie et gronde.

— C'est un apologue, interrogea le grave Morfon?

— Mais oui, firent ensemble les deux amies qui se regardaient d'intelligence.

— Nos amies sont très poétiques ce soir, dit Mrs Vernon.

— Mais non, dit Daisy, ce n'est pas nous, c'est la France elle-même qui est un tragique poème. Remarquez-vous que tout le monde dit : « Je ne peux rien lire. » Tout ce que l'imagination a jamais conçu de plus grand est dépassé ».

— Pour moi, dit Mrs Vernon, je n'ai pas revu Paris depuis 1914. Je ne l'ai traversé qu'un jour alors. C'était en septembre, j'arrivais de Bretagne et je cherchais à gagner Londres. C'était un dimanche. La menace allemande couvait sur Paris comme un sinistre orage. Le Gouvernement, les Administrations étaient partis pour Bordeaux. Je regardais ces Parisiens anxieusement, curieusement comme on observe des enfants qu'on a laissés seuls. Une grande angoisse pesait sur tout. Je me souviens qu'une femme m'a dit, cette après-midi

là : « Je ne sais pas, par instant, si j'entends les coups lointains des canons... ou si c'est seulement le battement de mon cœur.... ». J'étais seule ici, essayant de tromper la lenteur d'un dimanche d'attente; un fiacre me menait un peu au hasard le long des quais. Je voulais voir le beau Paris intact... j'éprouvais la consternation que l'on a devant le malheur incroyable, à me dire : peut-être que demain, le ravage fondra ici. Presque sans le savoir, j'arrivai ainsi jusqu'à l'île de la Cité, et j'entendis là une puissante et calme rumeur rythmée. Je descendis de la voiture et arrivai jusqu'à Notre-Dame. Une foule immense était massée sur la grande place devant la cathédrale. Les trois baies de l'église étaient grandes ouvertes, et au fond de ces longues avenues d'ombre on voyait un flamboiement de cierges. Les fidèles dans les nefs, sous les voûtes chantaient : leurs voix arrivaient assourdies et lointaines comme d'un autre monde, noyées dans le roulement des orgues invisibles. Sur la grande place la foule immense, d'une seule voix, chantait les répons...

« Les enfants laissés seuls » chantaient... ils priaient. C'était un sentiment singulier pour une étrangère que d'être ainsi mêlée presque par surprise à la vie intime d'une grande foule, un jour de détresse. Jamais je n'avais vu ainsi la cathédrale de Paris, littéralement débordante de vie et des échos des prières. C'est pour cela et non pour être un précieux vaisseau désert qu'elle est née. Dans son île, bordée par les eaux, elle était comme un grand navire mystique descendu au courant du fleuve vers la plaine, un navire rempli de pèlerins. Sur les crêtes, je croyais voir pour la pre-

mière fois ces grandes statues de cuivre, dégagées de toute l'exacte ordonnance liturgique, les Saints qui marchent librement comme des nautonniers inquiets qui sondent le ciel et la mer. Quelques-uns, vous les avez vus, descendent, s'appelant l'un l'autre, sur des escaliers étroits comme des échelles de cordage le long des tourelles : ils descendent rapides et calmes. Je les regardais avec étonnement quand je vis une chose étrange : sur le parvis, autour du vieux vaisseau ceinturé d'eaux, d'autres statues marchaient, celles-là d'un pas hésitant, portées autour du parvis sur des épaules invisibles : les patrons, les sauveurs de la France; j'entendais le peuple autour de moi prononcer leur nom : Saint Denis... Sainte Geneviève grande et droite dans ses plis d'argent... Saint Louis... Jeanne d'Arc derrière sa bannière. On les sortait des vieux reliquaires, ils priaient avec le peuple et le peuple priait avec eux...

— Notre amie est encore plus poétique que nous, fit Daisy.

— C'est que je n'ai jamais oublié cette vision, reprit Mrs Vernon. C'est peut-être de ce jour-là que date le commencement de l'amour que m'inspire la France. Cette foule qui refluait par toutes les avenues communiait avec son passé; elle cherchait l'issue du terrible lendemain en sondant les profondeurs de son histoire; elle creusait vers ses sources; elle vérifiait la solidité des anneaux qui la lient à ses pères... Sur la petite île où sainte Geneviève a, contre la même invasion, gardé les remparts, c'était une vision du v^e^ siècle.

Voilà, dit-elle, pour votre Paris babylonien, et elle reprit avec émotion :

C'est beau, un vieux peuple. Nous aurons chacun, comme de jeunes croisés, le souvenir d'une date particulière : celle du jour où nous avons compris ce que signifiait cette guerre. Vous souvenez-vous, Daisy, au moment de l'élection présidentielle des États-Unis il y a six mois, ces grandes affiches posées dans toutes les rues de toutes les villes, de tous nos États ; on voyait ce long visage mince et froid de M. Wilson avec son binocle sur ses yeux clairs et attentifs : et sous ce portrait il y avait ces mots :

« Il nous a évité la guerre ».

— Oui, dit Daisy, je me souviens, je les ai vues, ces affiches ; elles répondaient au sentiment de l'heure. Nous n'avions pas encore pénétré le sens de cette guerre. Notre continent jeune et raisonnable, rationnel peut-être, se refusait à cette convulsion : la guerre. Nous nous croyions indemnes de ces phénomènes qui secouent périodiquement ce vieux volcan de l'Europe.

— Aussi, la guerre pour les Etats-Unis, observa Morton, n'est pas un phénomène volcanique. Nous y sommes venus sans secousse, sans surprise et par un travail intérieur de la conscience et de l'intelligence. Le même portrait du même président Wilson pourrait figurer sur tous les murs de toutes les villes de tous les Etats, aussi calme, aussi réfléchi, avec les mêmes yeux aussi clairs et aussi attentifs. Et nous ôterions notre chapeau en inscrivant maintenant sous le portrait :

« Il a déclaré la guerre ».

Il nous a évité le temps des oppositions, des discussions, des divisions et toute la nation, virant de la notion de la paix à celle de la guerre, a marché

du même pas que lui... Et après un si méthodique et lucide travail intérieur, la conclusion : la guerre s'est imposée comme la démonstration d'un théorème.

— Oui, fit Daisy, et le jeune continent rationnel fera sans à-coups une guerre forte et logique ; c'est ainsi que je vois mon pays voulant jusqu'à la fin ce qu'il a une fois voulu, et voulant les moyens de ce qu'il veut. Ah ! nous paraissons bien variés, avec nos origines différentes. Nous sommes une flore diverse, mais tous et toutes, avec nos racines plantées en terre américaine, nous tendons avec la même énergie vers le soleil... vers... ce... que... nous... voulons.

— Vous verrez, fit-elle, la guerre sera en quelque sorte pour les peuples un « fiat lux ». Nous disions l'autre jour que nous ne connaissions pas l'Allemagne et qu'elle-même nous a ignorés. Nous avons été stupéfiés de l'Angleterre. Nous pouvons avouer que nous ignorions ce qu'il y a en France de force vraiment mystérieuse... et magnétique. Vous avouerez un jour que vous aviez sur nous des idées courtes... ou fragmentaires...

— Ce qui surprendra le plus les Français, dit alors Mrs Vernon, c'est ce qu'ils trouveront chez nos hommes de simplicité et... presque de candeur. Qu'ont-ils vu de nous pour la plupart? Nos fameuses Américaines de leurs romans ou de leurs pièces de théâtre, cette petite troupe dorée que l'on voit à Paris entre le quartier de l'Etoile, celui de l'Opéra et dans les palaces...

Enfin, dit-elle, et ce visage sensitif exprimait comme un soulagement véritable, nous allons voir les uns chez les autres la vérité : celle que d'un mot

si juste exprime votre langue religieuse : la vie intérieure. La vie intérieure d'un peuple, c'est par définition même sa vie cachée, celle qu'il ne montre véritablement qu'aux jours d'épreuve. Je l'ai si bien senti, en France! Aujourd'hui, chez nous, ce sont encore les discours, les notes diplomatiques, l'enthousiasme verbal d'un peuple qui s'ébranle pour une cause généreuse. Vous verrez ce que ce sera quand nos hommes seront ici et qu'il arrivera ce qu'on n'a point vu chez nous depuis si longtemps, ce que mes contemporains, à moi, n'ont jamais connu, vous verrez ce que ce sera quand le sang, notre sang américain, aura commencé de se répandre. Alors seulement vous nous connaîtrez. Jusque-là, ne parlons plus de nous!

Pour moi, ajouta-t-elle, je croyais aimer la France, mais je ne l'ai connue que lorsque je l'ai vue saigner et souffrir, pendant mon long séjour en pays envahi. J'ai eu le bonheur — oui, le bonheur, répéta-t-elle — de passer là bien des mois enfermée avec les Français, en présence des Allemands. Tout ce que j'avais lu sur la France, tout ce que j'avais vu n'a plus compté pour rien. Ce sera toujours, ajouta-t-elle, notre privilège, et je tiens à ce mot « our privilege », que d'avoir pu entrer et vivre là. C'est une expérience sans nom que d'entrer ainsi, dans la vie d'un peuple, au cours de son épreuve, que d'entrer en contact avec lui intimement et de le voir devant nous découvrir sa plaie.

La plaie, c'était la disette... la faim. La guerre, l'idée du combat que les hommes livrent aux hommes, cela s'accepte encore. Mais quand nous sûmes cela (j'étais encore en Amérique) la population belge, la population française dans les pays

envahis sont menacées de famine, ce fut une grande émotion. Mais vous, Morton, vous étiez à Londres, c'est vous qui l'avez entendu, le premier cri.

— Oui, dit Morton, il vint de Bruxelles. Notre compatriote Millard Shaler, envoyé par les comités belges, apportait le premier message, et c'est notre ambassadeur à Londres, M. Page, qui le reçut. Cette première démarche, pour nous, elle est historique, dit-il en regardant ses compagnons : la C. R. B. fut instituée à cette minute-là. C'était le 25 septembre 1914. On peut dire qu'alors en Belgique, l'invasion s'apaisait. La trouée était faite et les armées allemandes coulaient sur la France. En Belgique, les Allemands s'installaient, vous savez comment ! faisaient de l'administration, nommaient un gouverneur général, des gouverneurs de provinces. Mais l'administration s'occupait surtout de nourrir les armées allemandes, c'est-à-dire d'engranger les blés, de réquisitionner le bétail. Nous comptions alors que 215.000 belges avaient reflué en France en août et septembre 1914, 80.000 avaient passé en Hollande après la prise d'Anvers ; on en comptait 100.000 réfugiés en Angleterre. Quand on avait vu partir ou arriver ces multitudes, on avait eu l'illusion qu'on assistait à l'exode d'un peuple. Le nombre a toujours quelque chose de saisissant. Mais la réalité était bien différente. Une minorité seulement avait fui ; ceux qui s'étaient trouvés sur le passage des armées, le long de la voie sanglante. Il restait encore un peuple de 7 millions d'âmes ou plutôt de bouches à nourrir sur un sol dont les richesses industrielles ou nourricières étaient ravagées ou confisquées, et sur

lequel roulaient toujours le flux et le reflux des armées allemandes, des blessés allemands, des troupes fatiguées qui, après un repos, allaient rouler au front russe. Tout cela mangeait, mangeait.

Je crois que parmi tant d'hommes éminents qu'il nous a été donné de connaître là-bas, ce fut le grand Max, le bourgmestre aujourd'hui révéré du monde entier qui reçut du Comité Central mission d'engager avec les Allemands une première négociation : faire entrer en Belgique quelques mille tonnes de denrées alimentaires.

Dans ce comité central siégeaient, sans distinction de parti, des hommes influents ou riches habitués aux affaires, indépendants. Ils ne seraient pas des « officiels », ils ne représenteraient pas le Gouvernement auquel l'Allemagne faisait la guerre ; ils représenteraient seulement le peuple affamé. Ils lui chercheraient de la nourriture. M. Solvay prêtait à ce Comité national son grand nom : M. Janssen y entrait. M. Francqui en devenait le directeur efficace. Vous voyez, c'est justice de nommer d'abord les Belges avant les nôtres. Il n'y avait plus d'argent, pas de blé ; il n'y avait rien, mais il y eut des hommes.

Le second pas fut de s'adresser aux diplomates neutres demeurés à Bruxelles : le ministre américain, Whitlock, et le représentant du roi d'Espagne, le marquis de Villalobar.

Ainsi se formaient, en tout petit nombre, les premiers anneaux d'une double chaîne. Il fallait, d'une part, aller des greniers vides aux réservoirs d'Europe et d'Amérique ; il fallait, d'autre part, atteindre les autorités allemandes, les gouverneurs de provinces ou bien le gouvernement général. Sans

leur assentiment les bateaux pleins de blé qu'enverraient les Etats-Unis se presseraient en vain dans les ports de Rotterdam. La manne ne tomberait pas du ciel. Elle ne pouvait venir que par une porte qu'ouvriraient les Allemands dans la muraille de fer et de feu qui clôturait la Belgique. Si cette porte-là n'était pas ouverte par des mains allemandes, la famine s'installerait.

— Villalobar, dit Daisy, est-ce celui qui était ministre d'Espagne à Lisbonne?

— Mais oui, fit Mrs Vernon. Et si vous l'avez connu, vous penserez comme moi qu'il ne saurait y avoir deux Villalobar.

— Ah ! oui, dit Daisy, c'est tout un caractère, et quand on l'a connu, on ne peut plus penser à l'Espagne et aux Espagnols sans voir devant soi cette singulière figure d'Espagnol. Il aimait sa vieille Espagne, il la portait dans son âme et puis il rêvait aussi d'une jeune Espagne, déraidie et mêlée au monde. Si je le voyais, comme j'aimerais lui rappeler le temps où nous puisions ensemble dans les campagnes portugaises aux profonds pots où le riz se mêle en un romanesque amalgame au piment espagnol, aux crabes, aux coquillages, et aux maigres poulets lusitaniens. C'est alors dans ces hôtelleries à la Don Quichotte que Villalobar, en faisant siffler les S avec énergie, nous parlait de « son Souverain » et rêvait de « son Espagne ».

C'est bien lui, dit Morton, il n'a pas changé, et il a noblement et passionnément revendiqué pour son souverain un grand rôle dans cette question de nourriture d'un peuple.

— Ainsi, poursuivit Morton, vous suivez bien la filière : l'appel vint des pauvres, le premier Comité

belge se forma. Quand la guerre éclata, il y avait déjà en Belgique de sérieux cadres d'assistance. Dans un petit pays où l'industrie prospère, le riche est plus près du pauvre, le patron plus près de l'ouvrier, et le châtelain plus près du cultivateur. De plus, les deux grands partis, les catholiques et les libéraux, étaient, par des inspirations différentes, également préoccupés des problèmes d'Assistance. Enfin, le pays n'était pas centralisé dans sa capitale. Nous avons vu là-bas, Harder vous le disait l'autre jour, combien les Belges, avec le sentiment national, ont l'esprit de cité. Ils tiennent cela de leur histoire ; chaque ville : Liège, Malines, Anvers, Gand, avait déjà son personnel d'œuvres, ses patrons. Une architecture d'assistance était là toute dressée pour recueillir en temps de guerre et ordonner les réfugiés des campagnes, les chômeurs, les indigents. Le vieil esprit de cité, et même l'esprit de village, se ranima, car vous le savez, chaque ville fut isolée des autres villes, chaque village demeura seul. N'oubliez jamais que pour les pays et les provinces occupées, c'est pour ainsi dire le régime cellulaire. Jamais on ne saura assez ce qu'ont été pour ces régions cette séquestration. On l'ignorait à Londres quand Millard Schaler, ce 25 septembre, vint avec son sauf-conduit allemand hisser à Londres le signal de détresse. Ce fut une grosse émotion ; on n'avait pas pensé à cela ! Un peuple qui ne mange pas... vous savez comment nombre d'Anglais ont exercé envers les réfugiés belges le devoir d'hospitalité ; ils faisaient mieux que d'aller leur servir la soupe dans les refuges ; ils les recevaient chez eux, les invitaient à la table de famille. J'ai connu quantité de homes anglais où la chambre

d'amis fut occupée par un ménage belge qui partageait entièrement la vie de ses hôtes. Ainsi la familiarité, l'amitié naissaient. Et quand le mot sinistre fut dit à Londres : La Belgique souffre de la faim ! les Anglais avaient déjà un sentiment fraternel pour leurs réfugiés belges. Le soir, en regardant les petits étrangers mêlés aux leurs dans la nursery, ils se représentaient bien le supplice qui se préparait là-bas. Mais l'Ambassadeur américain, le Neutre seul pouvait agir. M. Page, le 1er octobre, reçut M. Hugh Gibson, conseiller de notre légation à Bruxelles. Il venait, officiellement, corroborer le message Schaler. M. Page prit tout de suite la bonne méthode, celle qui s'impose devant un problème grave ; trouver un homme — non pas un potentat, ni un philanthrope, ni un sociologue, ni un milliardaire généreux — non, tout simplement : un homme.

— Un homme qui suscite l'enthousiasme, dis-je.

— Pas tout à fait l'enthousiasme, dit Mrs Vernon, ou du moins pas seulement l'enthousiasme ; un homme qui communique aux autres hommes l'énergie, la passion d'accomplir un devoir.

— Hurrah ! firent ensemble les trois délégués de la C. R. B.

— Cet homme-là, poursuivit Morton, fut Hoover. Ce Hoover, à présent, vous l'avez tous connu ; mais, alors, c'est à peine si l'on avait entendu, hors des milieux d'affaires, prononcer son nom. Hoover, c'est un nom d'origine flamande. Nous sommes tous, aux Etats-Unis, à chercher dans vos pays nos ancêtres. Hoover, c'était un ingénieur assez en vue alors à Londres. Sa famille a été de la secte des Quakers ; il en a encore les traits serrés, les lèvres closes, la

parole rare. C'était un ingénieur ; il a beaucoup travaillé en Amérique, en Australie, en Chine. Une partie de sa vie s'est passée en voyages rapides. Il allait de Londres à Hanoï, comme un business man de Londres va de chez lui à ses bureaux de la Cité, et il a toujours tenu bien ouverts sur le monde ses yeux gris, ses yeux sagaces, ses yeux d'ingénieur. C'est un homme qui voit et qui agit.

Les Allemands, il les avait déjà vus en Chine ; il s'en est toujours souvenu. C'était à l'époque des Boxers. Dans un petit village chinois où des troupes allemandes étaient casernées, les soldats ivres, un soir, étaient entrés dans les maisonnettes et avaient violé les femmes. Ils étaient, dit le rapport, « un peu ivres ». Or, vous savez que lorsqu'une femme chinoise a perdu l'honneur, elle a le devoir de mourir. Et le lendemain matin, après la fête que s'étaient offerte les soldats allemands, Hoover avait vu la petite rivière charrier par centaines les corps des femmes chinoises. Elles s'étaient jetées à l'eau toutes ensemble.

Hoover nous a conté qu'on voyait les robes bleues et roses, les coques des ceintures noires toutes gonflées d'eau, descendre les rives entre les roseaux ; tout le cortège des noyées, comme si une bande d'oiseaux s'était posée au fil de la rivière.

Hoover nous disait quelquefois qu'il lui suffisait de ce souvenir pour s'imaginer un peu ce que cela voulait dire : l'occupation allemande, même en pays civilisé ; les mots : force allemande, réquisition, disette, famine, évoquaient des visions terribles.

Alors Page ayant appelé Hoover lui dit ceci : Les Comités d'assistance belge (et six mois plus tard ce fut la même chose pour les comités français en pays

envahis) sont en détresse. Ils n'ont ni vivres ni argent. Si un comité neutre peut et veut se former pour devenir importateur et contrôleur, il trouvera dans les comités belges et français des organismes de distribution.

Hoover connaissait sa planète. Il savait où, en ce monde, il y a de l'or, du cuivre, de l'étain et des diamants. Il a bien retrouvé dans un vieux trou du Sinaï la mine d'où les Egyptiens tiraient ces turquoises verdies que nous avions cru altérées par le temps dans les hypogées. Il saurait bien trouver dans d'autres mines le blé, le lard, les haricots, les chaussures, les laines et les cotonnades, et puis les navires pour apporter les denrées en Hollande, et surtout l'argent pour commencer l'œuvre. Il serait en même temps à Londres, à New-York, à San Francisco, à Bruxelles et à Berlin. Comme ubiquiste il n'avait pas son pareil.

Hoover écouta son ambassadeur très silencieusement, et puis il vint faire un tour dans ses bureaux d'ingénieur, ferma boutique, comme vous dites, et je ne sais pas s'il est jamais retourné à son « office » depuis ce jour. Les Sociétés de mines ne revirent plus leur ingénieur-conseil. Hoover forma un premier comité et il le forma d'ingénieurs comme lui. Il avait foi en la corporation. Ces hommes là ont tous couru et connu le monde, l'endroit et l'envers des choses. Ils sont familiers avec ces grandes difficultés matérielles qui touchent à l'impossible. Ils ont prévu et vu souvent les accidents, les catastrophes; ils y ont paré.

Les Belges et les Français étaient comme une formidable équipe de mineurs ensevelis dans un éboulement. Le cas s'était vu. On entendait leurs

appels ; on savait qu'ils respiraient, qu'ils attendaient, qu'ils étaient calmes, forts dans leur patience. Il s'agissait, sans fausse manœuvre qui les eût ensevelis plus profondément, de leur faire passer la nourriture jusqu'à l'heure où ils reverraient le jour. Ainsi posé, le problème intéressa beaucoup les ingénieurs.

Le Comité s'est réuni à Londres le 22 octobre 1914. Voici les questions dans l'ordre où elles se posaient :

Trouver de l'argent pour l'achat des vivres.

S'entendre d'abord avec le Gouvernement anglais pour que, sur un point donné, il levât le blocus institué sur les côtes allemandes, et sur les territoires occupés par l'Allemagne.

Obtenir ensuite du Gouvernement allemand l'assurance que les vivres ainsi importés en Belgique seraient consommés uniquement par la population civile en Belgique, et plus tard en France.

Enfin, comme garantie de ces assurances, obtenir que des délégués américains résidant en Belgique et dans le Nord de la France seraient les contrôleurs des vivres ainsi importés, les recenseraient à leur arrivée à Rotterdam, car tout le trafic se fit et se poursuit encore par Rotterdam, les répartiraient entre les régions, les mettraient pour ainsi dire sous scellés, les compteraient encore dans les centres de distribution, les suivraient pas à pas dans leur diffusion jusqu'au magasin de chaque village où ils seraient vendus ou donnés, jusqu'à la cantine où les femmes françaises et belges les distribuent aux pauvres, jusqu'à l'école, jusqu'à l'hôpital et jusqu'au foyer même où en petites rations, bien avarement

comptées, Elles apparaîtraient à la table de famille.

C'était un programme, vous voyez; il s'accomplit rapidement; la première réunion comme je vous le disais ayant été tenue à Londres le 22 octobre, quelques jours plus tard, un vieux capitaine au long cours, américain, qui en Atlantique fumait sa pipe sur son bateau chargé de blé pour Liverpool reçut par T.S.F. ce message : « Rendez-vous à Rotterdam ». Le message lui venait de sa compagnie. le vieux capitaine fut bien étonné. Il mit le cap sur Rotterdam, et le 5 novembre, le premier bateau chargé de blé, de la C. R. B., faisait son entrée au port. Notre capitaine Lucey guettait, anxieux son arrivée, en prenait possession, dirigeait le chargement sur Bruxelles où Whitlock notre ministre et nos délégués installés commençaient les distributions.

— Mais enfin, dis-je, suivons cela de près : d'où venait l'argent, et qui payait le blé?

— L'argent, dit alors Mrs Vernon, il sortit de partout, et dès les premiers jours de novembre, il remplit les caisses de la C. R. B. Hoover et son Comité avaient fait appel à la presse, et, dans le monde entier, des comités et des filiales de comités s'instituèrent pour fournir les fonds. Il y en a en Angleterre, en Amérique, en Australie, au Japon, en Chine. Le dépouillement du courrier dans les bureaux de la C. R. B. à Londres, c'était une magie. Je l'ai vu tant de fois! Les chèques venus de toutes les parties du monde s'étalaient en monceaux. La Belgique saura un jour (si elle ne le sait pas encore) quel courant brûlant de sympathie, de compassion, souleva alors le monde. Pour nous, les Américains, il y avait une profonde satisfaction

Un paquebot de la Commission Belgian Relief apporta
coulé

(Steamship South Point Canying cargo of Miller's

s vivres destinés à la Belgique et à la France dévastées.
retour.

vement, crossing the North Sea. February 27, 1915).

de conscience à faire un petit acte de générosité envers ces pays violés. Chaque famille voulait être autre chose que le neutre curieux qui se donne le frisson de la petite-mort en lisant dans les journaux des contes terrifiants. A Londres, un seul journal s'engagea à fournir tous les mois, par souscription nationale, 100.000 livres.

Ah ! poursuivit-elle, ce fut notre beau temps à nous, les femmes; nous laissions les hommes régler les questions difficiles : la question du Blocus anglais, celle des garanties allemandes; trouver de l'argent, c'était notre affaire. Des Comités, créer des Comités, on en revenait toujours là, des grands comités dans les grandes villes, et des petits dans les petites villes, et encore des comités, dans les régions de grands fermages.

Je me rappelle ce soir (elle regarda Daisy), Daisy vous en étiez, notre marché de fleurs et de légumes, celui qu'organisa notre Comité de San Francisco, nous avions dressé nos boutiques sur la grand' place, devant la mer; nous étions toutes là, femmes du Comité, en costumes des provinces belges et françaises. Nous avons tous, dans nos vieux cartons, des images de chez vous apportées par vos ancêtres, et ils nous sont familiers, ces costumes, ces coiffures, ces rubans, ces jupes rondes et courtes; ils ont un charme particulier, pour nous, les Américaines, qui ne savons pas ce que c'est qu'un paysan. Chez nous, le fermier est un gentleman marchand de blé, un « business man » comme un autre, et ces termes : paysan, paysanne, ces costumes ont pour nous un arôme de poésie que peut être nous ne pourrions pas vous faire comprendre. Nous avons vendu là, sur cette grande

place, toute la journée, nos goyaves de Californie, nos cantalous, nos cerises, nos sequoyas, nos jaunes escholtzia... et nos roses.

Tous nos banquiers, nos millionnaires, nos milliardaires vinrent eux-mêmes dès sept heures du matin faire leurs emplettes à nos boutiques, et nous riions de les voir retourner à leurs autos, portant eux-mêmes les gigantesques choux-fleurs, les paniers de poires, de pommes, les brassées de chrysanthèmes et de roses. Et moi, dit-elle, je vendis très cher, oh! très cher, à un banquier qui ne passait pas pour sentimental, un petit sac de toile bleue sur lequel était brodé un lys de la vallée. Dans le sac, il y avait un peu de terre de France.

Je le tenais d'une femme réfugiée du Nord: elle le portait sur elle comme un talisman d'Orient. Et toute la journée nous avons vendu à ces hommes qui passent pour si durs, des petites choses sentimentales et incroyables, que vous vendriez ici à des enfants. Un bouton de l'uniforme d'un général français fit fureur. Nos hommes de là-bas, ils sont à la fois sentimentaux et réalistes. Ils ne liront pas un article pathétique, ils n'ont pas le temps, mais leur cœur s'émeut devant ce qu'ils voient de leurs yeux. Ils sont de la famille des Saint-Thomas. Vous verrez cela à mesure que vous les connaîtrez mieux. Il faut leur donner quelque chose à voir et à toucher.

Ce que je vous conte là, de San-Francisco, s'est répété partout. Tenez, à Denvers, dans les Montagnes rocheuses, un comité s'était formé pour fonder un club. Hoover faisait alors campagne en Amérique; il monta à Denvers, réunit le Comité, parla un quart d'heure de la Belgique. Quand il

partit, tout l'argent qui avait été réuni pour la fondation du Club était dans la poche de Hoover. Un simple virement, deux mots, deux signatures, et dans la ville des Montagnes Rocheuses il n'y eut pas de club. Ce n'est pas, dit-elle, que nous nous vantions d'avoir donné quelque argent; non, je veux seulement vous dire quelle action magnétique et immédiate a ce Hoover. L'argent, nous trouvons nous-mêmes que c'est peu de chose, mais le don, si spontané, immédiat, voulait dire aussi que devant la vision de la détresse belge, un sursaut d'admiration et de pitié faisait le don. Dans les plus lointaines des petites villes des Etats-Unis, les plus étrangères, à la guerre le même frémissement d'admiration, de compassion pour la France, pour la Belgique passait... on donnait. Cela nous donnait du cœur, car nous aussi, n'est-ce pas Daisy, nous avons fait la campagne. En français, nous serions obligées de dire que nous avons fait des discours ou des conférences. Heureusement, en anglais nous pouvons dire cela plus simplement : « we spoke » : nous parlions. Nous allions dans notre Californie de ville en ville; la réunion avait lieu dans un théâtre ou, par les beaux jours, sur la place. Nous disions : Voici ce que j'ai vu, et huit jours plus tard les chèques affluaient à Londres. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous avons commencé. La guerre c'était si loin... et puis de notre paysage de Californie, de nos splendides jardins, de nos parcs, de nos vergers couverts au printemps de dômes de fleurs sous lesquels les voitures passent, il se dégage comme un effluve de paix inviolable... Leur travail fini, nos hommes, dans leurs maisons qu'ils veulent belles et spacieuses, les yeux sur les

pelouses où les érables versent leurs jonchées rouges, où les grands cèdres font comme des temples de silence et d'ombre boivent, pour ainsi dire, la paix. Quelques-uns chez nous ont l'orgueil de la paix, comme en Allemagne ils ont l'orgueil de la guerre; la paix, c'est la liberté acquise par un effort moral vers la justice, la tolérance mutuelle. C'est un état supérieur de civilisation, d'éducation. On ne combat que la terre, le désert pour l'irriguer et lui faire donner sept moissons. Nous avions chez nous « the haters of war », les haïsseurs de la guerre. Ils s'appelaient eux-mêmes ainsi. Quelques-uns avaient comme un parti pris de ne pas vouloir entendre parler de cette « crise de folie d'Europe » : la guerre.

— Oui, dit Daisy, mais ils nous écoutaient. Quand nous leur parlions des détresses en Belgique et en France envahies, ils ouvraient leurs bourses. Donner de l'argent, ils ne demandaient pas mieux, et, tout de même, ils se posaient ainsi au bord des grands problèmes de la guerre. Ils avaient pitié, ils se demandaient pourquoi cette horrible injustice, et déjà leur cœur prenait parti.

Et vous ne vous doutez pas, vous, les raisonneurs, de ce qu'est chez nous la force du sentiment. Ils sont singuliers, nos hommes : âpres en affaires et parfois difficiles. La « business » chez eux, c'est comme un sport où leur énergie se tend. Plus cette affaire rapporte de dollars, plus elle a pour eux de saveur, plus elle leur donne la notion de leur ascendant sur d'autres, de leur pouvoir. Et puis, les bureaux fermés, on les trouve extraordinairement humains, presque sensitifs : je dirai tendres, bien que dans votre pays, votre moqueuse France, cela ait l'air ridicule.

Non, donner ne leur coûtait rien, absolument rien ; ce qui les rendait défiants, c'est qu'ils ne voulaient pas entrer dans la danse d'enfer. Ah ! l'Océan qui bat leurs rivages, nos rivages, est bien l'Océan Pacifique, et eux aussi étaient des pacifiques.

— Ce qui n'est pas tout à fait la même chose, dit Daisy, que d'être un pacifiste.

— En effet, dit Mrs Vernon, et les pacifiques « haïsseurs de la guerre » vous enverront peut-être un jour les légions les plus obstinées à se battre et à vaincre.

Et déjà l'histoire des souffrances sans nom subies par un peuple qui défendait le sol, la patrie, les préparait... Ils donnaient tantôt l'argent, tantôt le blé, la farine. A Philadelphie, nous avons vu le départ d'un bateau entièrement chargé de sacs de farine. C'était le don des minotiers de Minneapolis aux Belges. Sur le quai de Philadelphie, devant le bateau amarré, la foule se pressait, criait ses hurrahs au capitaine. Le bateau était comme embué de vapeur blanche ; la farine volait partout ; le capitaine, tout blanchi, riait et les matelots aussi. C'était une fête, on fit un triomphe au bateau qui arbora son pavois quand il leva l'ancre. La Nova Scotia envoyait aussi à ses frais des cargaisons de vivres. On appelait cela les « gift ships ». Sur les listes de souscriptions, on pouvait lire les noms des plus modestes et des signatures d'enfants. Plus tard, je vis partir un autre bateau. C'était à la Noël de 1915 ; celui-là, c'était le bateau du Père Noël ; vous voyez comme chez nous on est sentimental. Celui-là ne portait que des jouets pour les enfants belges, des jouets, de petits vêtements, et les aiguilles de

cristal, les guirlandes de papier d'or et d'argent pour les arbres. Il y avait chez nous des présidents de compagnie, des actionnaires, un capitaine de navire, des matelots, qui étaient contents de risquer un navire et les vies d'un équipage pour que les petits belges puissent célébrer la fête traditionnelle.

Tous les accords du monde n'empêchèrent pas le *Gift Ship* de Minneapolis d'être coulé par un sous-marin à son voyage de retour. Mais cela, c'était l'accident, les bateaux passaient, arrivaient à Rotterdam. Ils étaient vraiment comme le riche de l'Evangile qui passe par le trou d'une aiguille, ils n'entraient pas tout à fait dans le royaume des Cieux, mais ils entraient par ce petit trou, Rotterdam, dans celui des pauvres. Hoover était content. Certes, l'Amérique n'était pas seule à donner, et Hoover nous a dit souvent que la contribution américaine avait même été modeste, comparée, par exemple, à celle de l'Australie. On eût dit que, plus les pays étaient éloignés de la guerre, plus ils se sentaient ou se croyaient eux-mêmes protégés, plus ils avaient pitié.

— Nous avons beaucoup voyagé au cours de ces missions, dit Mrs Vernon en regardant son amie Daisy. Combien de fois nous avons vu les bateaux de la Commission poindre avec leurs fumées, entrer dans le port à Rotterdam. La C. R. R. avait ses bureaux sur le port ; dans l'estuaire de la Meuse, les petites chaloupes à vapeur circulaient ; elle avait, elle a toujours — on est toujours tenté de parler au passé de ce dont on n'est plus — son pavillon, ses couleurs.

Oui, combien de fois, avec le capitaine Lucey, directeur du Bureau, nous avons regardé l'amar-

rage. Tandis qu'il donnait ses ordres, je regardais la Meuse; ses flots gris, rapides, qui avaient passé à Verdun, à Dinant, à Namur, à Liège; et je me représentais les heureux ports du Pacifique d'où ces bateaux étaient venus. Je me souvenais des mots que, dans un hôpital, j'avais entendu dire à un petit soldat français : « A Dinant, le soir où nous avons passé, la Meuse était rouge, à cause de tous les corps percés à la baïonnette qui saignaient dedans... » La Meuse n'était plus rouge, c'étaient des flots gris ternes sous un ciel très bas. Depuis les semaines où elle avait roulé des cadavres et charrié le sang vers le grand oubli de la mer, elle-même avait oublié...

Sur des bancs, leurs grandes pipes à la bouche et les sabots blancs aux pieds, il y avait les patrons des chalands hollandais. Avec eux, le capitaine Lucey traitait. C'est sur leurs grands bateaux plats, par les canaux, que les vivres entrent en Belgique et en France. Peu à peu, la C. R. B. a d'ailleurs loué à bail trois cents de ces chalands, comme elle a dû, après le temps des *gift ships* se constituer sa flotte. Elle est devenue comme une petite puissance neutre qui a sa marine marchande garantie par des accords internationaux. Dans le port de Rotterdam, il y avait toujours foule pour voir entrer les bateaux de la Commission, troupes de gamins et de fillettes curieux de la guerre et pour qui ces convois de vivres prêts à entrer là-bas, derrière les fils de fer, avaient une attirance un peu tragique. Sur leurs barques, les pêcheurs hollandais se tenaient aussi, curieux, debout, suspendant leur travail, graves comme si le grand bateau chamarré de banderoles eût été un convoi de deuil.

La Belgique, la France envahie, qui sont là, si près, c'est comme si dans la chambre à côté il y avait une morte.

Le jour de notre arrivée à Rotterdam, on venait, en soixante-douze heures, de décharger un navire. Nous vîmes emplir des chalands. Les patrons hollandais, avec nos délégués, comptaient, vérifiaient les sacs, puis les bateaux furent recouverts de grandes bâches, qui portaient en lettres énormes les initiales de la Commission, le fameux C. R. B. — Les bâches étaient scellées, et les scellés ne pouvaient être rompus qu'aux points d'arrivée, devant les jeunes délégués de la Commission, les trente Américains, répartis en Belgique et en France, dans les centres de distribution.

Ainsi, nous vîmes, le lendemain de notre arrivée à Rotterdam, quarante chalands remonter en file tranquille la Meuse. Les Allemands permettaient l'entrée des vivres, mais ils gardaient les chemins de fer pour leurs transferts de troupes et de munitions, pour la formidable circulation de guerre. Ils avaient consenti à nous laisser les canaux, et nous aimions penser à ce réseau béni de canaux hollandais, flamands et français : ce lacis d'eaux calmes, qui ont reflété pendant des siècles la vie ancienne, qui sont bordées d'ormeaux, de peupliers et de trembles. Dans les tristes pays envahis où nous séjournâmes plus tard, c'était presque une impression de paix que de voir descendre les chalands. Ici, Mrs Vernon s'arrêta et regarda Morton d'un air presque timide, comme font parfois les femmes lorsqu'elles ont parlé avec quelque émotion d'un sujet que les hommes ont dû traiter avec sang-froid, en hommes d'affaires.

— Vous ne dites rien, Simpson, do you think I am too sentimental about our C. R. B., dit-elle en anglais.

— Du tout, fit Morton, au contraire. Est-ce que toute la guerre n'est pas une affaire de sentiment? Est-ce que nous, les témoins, nous pourrons jamais assez redire ici ce qu'est la menace toujours suspendue sur les pays envahis. Il n'y a plus là-bas de délégués américains pour contrôler l'arrivée et la distribution des vivres. Il y a des délégués hollandais et espagnols qui ont pris notre place depuis que l'Amérique est entrée dans la guerre. C'est un très négligeable changement. Ce qui ne change pas, c'est ceci, dit-il : Si les bateaux de la C. R. B. n'arrivaient pas à Rotterdam, si l'argent manquait pour acheter les vivres, si en hiver les canaux étaient gelés, si, par exception, les Allemands ne permettaient pas alors le transport sur rails, ce serait immédiatement la famine, oui, la famine; la mort planait sur toute la Belgique et surtout sur la France envahie. La vie de ces populations est suspendue à un fil. Il est permis de parler de sentiment, ajouta-t-il avec vivacité, quand on a vu cela comme nous l'avons vu. Ces pays envahis, ajouta-t-il, sont encore des muets; vous ne saurez que plus tard ce qu'ils ont souffert. Pour les aider à entretenir la miette de vie qu'ils ont encore, nous avons dû être très froids, très calmes, introduire dans les problèmes de « sentiment » la clarté, la méthode. Hoover nous le disait toujours : vous n'avez, vous, les délégués américains, qu'une manière d'accomplir votre devoir, c'est d'ignorer la guerre. Vous n'êtes que les intendants des grains, du lard et des pois secs. Vous devez veiller à ce qu'ils arrivent et vous

devez les compter, les peser au carat et vous assurer si vraiment ils entrent dans les bouches qu'ils doivent nourrir.

Et ce qui a l'air si grand, quand Mrs Vernon nous rappelle les files de bateaux sortis de nos ports d'Amérique et de la flotte des chalands éparpillés dans les canaux, devenait si petit quand les bâches étaient descellées et levées, les sacs ouverts, et que toute cette manne devait être distribuée entre neuf millions de bouches à nourrir. Nous étions tenus d'être des intendants avares. Si nous avions apporté en territoire envahi plus que ce que l'on appelle « la ration d'entretien de vie » notre œuvre devenait suspecte, ou du moins... elle portait ombrage.

— A qui cela, dit Daisy ?

— Mais à tout le monde. Il nous arrivait, ce qui arrive fatalement à ceux qui jouent un rôle dans un grand conflit, sans prendre parti. Les Allemands, dans les rapports constants que nous avions avec eux, nous reprochaient avec acrimonie nos envois de munitions aux Alliés; en voyant les magasins de vivres pleins, les soupes populaires, les cantines, les hôpitaux approvisionnés pour les indigents et les malades, ils nous parlaient de l'Allemagne affamée par le blocus. Ils nous disaient : « Vous n'êtes plus des neutres ; vous venez nourrir ces vaincus, entretenir la vie chez ces otages dont les souffrances pourraient peser sur le cœur et sur les armes de nos ennemis : en réalité, vous nous empêchez de faire la guerre dure, qui est la guerre brève. Vous prolongez la guerre. »

Et quand nous venions en Angleterre, en France, demander des bateaux et des finances, car, avec le temps, il fallut bien appeler les gouvernements à

se mêler de cette grande affaire, eh bien, nous trouvions que les Alliés aussi nous surveillaient sans bienveillance ; et là aussi on raisonnait : « C'est aux Allemands, nous a-t-on dit souvent ici... oui... en France... c'est aux Allemands qu'incombe de par les lois de la guerre le devoir de nourrir les peuples envahis. Ils s'installent chez nous en administrateurs. Et tout ce que nous faisons entrer en pays envahi est un pur cadeau que nous leur faisons. En apportant la nourriture pour neuf millions de Belges et de Français, c'est en réalité autant de gagné pour neuf millions d'Allemands. Vous empêchez le blocus de jouer. Vous prenez les bateaux qui pourraient nous apporter des munitions ; vous êtes de délicieux philanthropes. » Ils répétaient, avec beaucoup plus de grâce et d'urbanité que les Allemands, en nous tendant des mains très sincèrement amies : « Vous êtes de délicieux philanthropes, mais vous prolongez la guerre. »

Vous prolongez la guerre ! Des deux côtés la même âpre et troublante critique ; conclusion identique dans les deux camps. Cela nous mettait parfois un doute dans l'âme. Était-il vrai que nous prolongions la guerre ? Était-il vrai que les Allemands auraient nourri, sans notre intervention, les peuples qu'ils tiennent sous le joug ? Était-ce vrai que nos chalands descendant vos canaux apportaient aux Allemands et non aux civils français un secours ? Nous avons entendu là-dessus des discussions si passionnées, des théories de guerre qui semblaient si persuasives...

Mais, rentrés en nous-mêmes, revenus, non pas à la réalité, mais devant la réalité, notre conclusion à nous était toujours la même.

Non, les Allemands ne nourriraient pas le peuple belge ni le peuple français. Peut-être auraient-ils observé les « lois de la guerre » si vous ne leur aviez pas imposé le blocus. Comment ? disaient-ils, nous subissons nous-mêmes une disette sans nom : la famine est une arme dont on use contre nous et sur laquelle nos ennemis fondent encore plus d'espoir que sur leurs forces militaires, et nous nous priverions de ce qui est à nous, de ce qui pousse dans notre sol allemand pour des populations ennemies, est-ce là la guerre, notre guerre ? Est-ce que les civils ne peuvent pas mourir ; est-ce que les soldats allemands ne meurent pas ?

Nous avons répété ces raisonnements à Londres, et parfois à Paris, dans les cabinets des ministres et aussi dans le monde ; vous aviez ici d'exquises jeunes femmes et point du tout inhumaines ; mais, par patriotisme, elles nous donnaient toujours tort, et l'on répétait toujours « en dernier lieu c'est aux Allemands que votre œuvre profite ».

— Eh bien ! dit Morton avec force, je le sais, nous le savons tous, dit-il, en regardant ses compagnons. Les Allemands n'auraient pas nourri sur leur maigre stock les civils de la Belgique et de la France, ou plutôt, faisons une distinction : ils auraient nourri, je le veux bien, ceux qui aurait consenti à travailler pour eux, pour leur guerre — ceux-là ils les auraient assimilés aux civils allemands. Mais nourrir ces obstinés chômeurs ? Non. Vous ne savez pas ici... il y a beaucoup de choses que l'on ne sait pas parce qu'on ne les voit pas : simplement, elles ne sont pas « présentes ». Vous ne savez pas quelle irritation presque sauvage saisit l'officier allemand devant cette résistance muette : le chô-

mage. Nous avons vu, ou plutôt nous avons su, car on ne nous le montrait pas, que les hommes amenés à la Commandantur pour avoir refusé le travail étaient placés dans des fosses à demi-pleines d'eau, et qu'ils devaient y rester jusqu'à ce qu'ils aient accepté le travail. Interrogez vos rapatriés! Vous aurez vous-mêmes des témoignages. Des femmes auxquelles on commandait du travail pour l'intendance allemande et qui refusaient leur main-d'œuvre, étaient astreintes à rester debout dans des chambres vides et non chauffées, jusqu'à ce qu'elles aussi aient cédé. Par les vitres claires, elles pouvaient voir dans les chambres à côté les machines à coudre toutes prêtes, des sièges devant la machine. Ne multiplions pas les exemples. Vous en aurez les oreilles remplies à mesure que vos rapatriés reviendront et vous les croirez peut-être mieux que vous ne me croyez ; car vous verrez sur les visages les traces de la souffrance. Notre conviction, à nous qui avons vécu avec ces Allemands, en qui nous ne voyons pas tout à fait, il est vrai, la Bête de l'Apocalypse, mais tout simplement des Allemands sur leurs jambes, c'est que le pain quotidien que nous apportions et qui s'apporte encore tous les jours en Belgique et en France, est en quelque sorte le pain d'une dernière liberté. Croyait-on vraiment qu'un homme est réellement libre de donner ou de refuser son travail à ses maîtres, quand le pain, l'humble pain lui manque quand il voit la faim tirailler les visages de sa femme et de ses enfants ? Il y a une certaine faim qu'on ne voit pas longtemps, parce qu'au bout de cette faim-là, bien vite il y a la mort. Tout cela est très tragique : c'est une réalité, elle éclipsait pour nous

les théories sur les habitudes, les conventions ou même les lois de la guerre. Le Français, le Belge, nourri par nous, était libre de donner ou de refuser son travail. Il pouvait descendre dans la fosse à moitié remplie d'eau ; il savait que pour sa femme et ses enfants il y aurait un peu de pain, un peu de riz, un peu de lard. Ici même, quand vous avez donné des allocations, quand, sans reproche, vous avez tant tardé à établir les restrictions et donné une sorte de quiétude à la famille, est-ce que ce n'était pas pour que votre soldat fut libre ? Oui, libre, dans son âme, de se battre et de sacrifier sa vie sans regarder en arrière. Vous avez donné des allocations aux femmes, aux mères de vos soldats. Vous n'en donniez pas aux femmes demeurées seules dans la vie. Pourquoi ? Le mobilisé, et c'était justice, est sacré pour vous ; vous avez raison. Sa femme, ses enfants, sont restés dans les logements qu'ils ne payent plus. Vous leur avez donné du feu, des aliments...

— Vous souvenez-vous, dit Mrs Vernon que dans l'Evangile, Notre-Seigneur ne voulait pas que le jeune homme regardât en arrière ? J'ai souvent pensé, en Belgique et en France, que le Christ a mis dans la Prière essentielle ces mots « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Lui-même il a nourri ses disciples. Tantôt c'était la multiplication des outres de vin ; tantôt celle des pains, ou bien les filets miraculeux que Pierre et Jean relevaient au lac de Galilée. C'est au vrai maître à nourrir son peuple — et celui qui veut le cœur doit aussi avoir les entrailles. Il y a un lien, un lien moral entre celui qui donne le pain et celui qui le reçoit. Nous ne disions pas cela à nos contradicteurs; ils

nous auraient traités de « délicieux évangélistes », après nous avoir traités de « délicieux philanthropes ». Mais ce sont des points de vue que nous pouvons embrasser ici ensemble au coin de ce feu, entre amis qui se reposent après une longue tâche, et qui veulent rétrospectivement voir les choses froidement et jusqu'au fond.

Excusez, dit-elle, avec une grâce un peu timide, la digression évangélique.

— Elle est la bien venue, dit Morton. Prenons nos points d'appui partout. Mais je reviens à ce que je disais : les Allemands, une fois leur armée nourrie, n'auraient pas ôté le pain de la bouche des femmes allemandes et des enfants allemands pour le donner aux chômeurs français et aux enfants français. Ils auraient accompli tranquillement et pharisaïquement cette dernière « atrocité », et ils l'auraient justifiée à leurs propres yeux comme toutes les autres, en disant : « C'est la faute de ce peuple !... Nous lui offrions le travail et le pain d'abondance ; il l'a refusé. » Et ce chômage, c'était la manifestation d'une résistance qui donnait tous les jours au maître un sentiment d'impuissance. Même vaincue par les souffrances infligées dans des cas particuliers à des obstinés « rebelles », elle est restée une protestation.

Nous les avons vues, les femmes qui ne voulaient pas coudre les sacs de terre pour protéger les tranchées allemandes : pauvres « rebelles » avec leurs mines hâves, leur air tranquille, obstiné, leurs lèvres pâles ; c'était là leur rébellion, leur conspiration politique : croiser ces petites mains maigres, affaiblies que le travail avait vues si diligentes. Je vous assure qu'elles se sentaient plus fortes de la

pensée, que ni elles ni leurs enfants n'attendaient le pain allemand.

Au reste, ajouta Morton, en craignant soudain de s'être un peu emporté : ce sont là de vieilles querelles presque scolastiques : on a discuté le principe, et, en réalité, le secours n'a jamais manqué. Peu importe comment, à chaque tournant difficile, la C. R. B. retrouve des millions, des navires, des denrées. Dans les pires difficultés, au moment, n'est-ce pas, Chevrillon, où se prononce ce mot « la famine », tout cède et là-bas le blé arrive.

— Alors, dit Daisy, votre C. R. B., c'est le phénix de la guerre.

— Justement, dit Morton, elle est née dix fois de ses cendres; et comme nous disait Hoover, nous avons vu là-bas le blé ou plutôt le pain entrer dans les bouches auxquelles il était destiné. Et encore une fois, les Allemands renversaient le raisonnement et nous disaient : « En apportant la nourriture à ce peuple qui nous refuse son travail, vous prenez parti pour lui ». En disant ces mots, Morton se leva et faisant retomber ses bras en un geste de soulagement infini, il dit :

— Thank God, nous ne sommes plus des neutres... ce n'est pas un métier...

Il se rassit, sortit de sa poche un petit papier imprimé qu'il déplia soigneusement et posa sur la table.

— Tenez, dit-il, vous avez tous eu entre les mains les fac-similé de ces affiches terroristes que les Allemands faisaient placarder aux murs des mairies partout où ils entraient; les mots : Mort, Fusiller, y brillent et sont devenus presque fami-

liers !... Mais vous n'avez pas vu peut-être cette affiche-ci ; elle est toute petite, vous voyez, discrète, blanche, douce : la voix insinueuse de Méphisto ; elle souffle la tentation à l'oreille.

C'est l'invitation adressée aux travailleurs belges des corons à aller en Allemagne travailler aux usines. On promet à chaque ouvrier : Vingt francs avant son départ, et tous ses frais d'équipement.

Un salaire identique à celui des ouvriers allemands de la même catégorie que lui.

Et, selon le nombre de ses enfants, des secours qui vont de 80 à 120 francs par mois sont promis à la famille de l'absent, protégée et choyée par la Commandantur, Le premier don à la famille doit avoir lieu trois jours après le départ du chef de famille.

Nous nous passions le petit papier, tout froissé. Il était aussi funeste à nos yeux que les autres ; les grandes affiches vertes et rouges qui sont pour les yeux des Belges et des Français, au seuil de la Commandantur, comme les phares de la terreur, Sur la table, éparpillées au milieu des grands rapports bleus pleins de statistiques, se mêlaient, à titre de documents, les affiches apportées en contrebande par d'anonymes voyageurs. La première, datée de Bruxelles, octobre 1915, annonçait une sentence de mort prononcée en conseil de guerre pour « trahison en bande organisée. »

Nous lûmes en silence, après l'énumération des condamnés ces mots :

« En ce qui concerne Bank et Edith Cavell, le jugement a déjà reçu pleine exécution ».

— Le mot de trahison est inouï, dit Daisy ; on ne trahit que son ami ou sa patrie. Êtes-vous sûr

que ce mot « trahison » ait été correctement traduit ?

— Vous oubliez, dit Morton, que les proclamations ont été affichées en français.

C'est juste fit Daisy... je me demande si je rêve, si je n'ai vécu qu'une vie, si ce sont bien les mêmes Allemands que j'ai vus à Berlin, au théâtre, s'enthousiasmer pour l'indépendance des Flandres. Je me rappelle les applaudissements, quand Egmont, dans sa cellule, à Bruxelles, éveillé au petit jour, assis sur son séant, ayant écouté la sentence qui le condamnait à mort « pour trahison » disait à Silva : « Va dire à ton père qu'il ne me trompe pas, moi, ni le monde, «*das er weder mich noch die Welt belugt.* »

Et les derniers mots continua-t-elle : nous avons appris cela dans nos classes, quand Egmont va mourir, et dit à ses amis : « Je donne ma vie pour la liberté. L'ennemi vous entoure de toutes parts. Amis, haut les courages ; derrière vous vous avez vos pères, vos mères, vos femmes, vos enfants. Un mot creux des maîtres les opprime, mais n'opprime pas leurs âmes. Et, pour ce qu'ils ont de plus cher, tombez joyeusement ainsi que j'en donne l'exemple. »

Elle avait cité très bas ces mots que Gœthe a mis dans la bouche d'un prisonnier à Bruxelles... elle les cherchait dans sa mémoire d'écolière... elle ajouta : « Schiller et Gœthe, les vrais héros de la pensée allemande ont consacré à l'avance pour l'Allemagne et pour les Allemands, la grandeur de ceux qui se réveillent aujourd'hui dans les cellules pour entendre cette sentence de mort prononcée : « pour trahison ».

PROCLAMATION

Le Tribunal du Conseil de Guerre Impérial Allemand siègeant à Bruxelles a prononcé les condamnations suivantes :

Sont condamnés à mort pour trahison en bande organisée :

Edith CAVELL, Institutrice à Bruxelles.
Philippe BANCQ, Architecte à Bruxelles.
Jeanne de BELLEVILLE, de Montignies.
Louise THUILIEZ, Professeur à Lille.
Louis SEVERIN, Pharmacien à Bruxelles.
Albert LIBIEZ, Avocat à Mons.

Pour le même motif, ont été condamnés à quinze ans de travaux forcés :

Hermann CAPIAU, Ingénieur à Wasmes. — Ada BODART, à Bruxelles. — Georges DERVEAU, Pharmacien à Pâturages. — Mary de CROY, à Bellignies.

Dans sa même séance, le Conseil de Guerre a prononcé contre dix-sept autres accusés de trahison envers les Armées Impériales, des condamnations de travaux forcés et de prison variant entre deux ans et huit ans.

En ce qui concerne BANCQ et Edith CAVELL, le jugement a déjà reçu pleine exécution.

Le Général Gouverneur de Bruxelles porte ces faits à la connaissance du public pour qu'ils servent d'avertissement.

Bruxelles, le 12 Octobre 1915.

Le Gouverneur de la Ville,
Général VON BISSING

AVIS

(Texte français)

Tous les habitants de la maison, à l'exception des enfants au-dessous de 14 ans et de leurs mères ainsi qu'à l'exception des vieillards, doivent se préparer pour être transportés dans une heure et demie.

Un officier décidera définitivement quelles personnes seront conduites dans les camps de réunion. Dans ce but, tous les habitants de la maison doivent se réunir devant leur habitation : en cas de mauvais temps, il est permis de rester dans le couloir. La porte de la maison devra rester ouverte. Toute réclamation sera inutile. Aucun habitant de la maison, même ceux qui ne seront pas transportés, ne pourra quitter la maison avant 8 heures du matin (heure allemande).

Chaque personne aura droit à 30 kilogrammes de bagages ; s'il y aura un excédent de poids, tous les bagages de cette personne seront refusés sans égards. Les colis devront être faits séparément pour chaque personne et munis d'une adresse lisiblement écrite et solidement fixée. L'adresse devra porter le nom, le prénom et le numéro de la carte d'identité.

Il est tout à fait nécessaire de se munir dans son propre intérêt d'ustensiles pour boire et manger, ainsi que d'une couverture de laine, de bonnes chaussures et de linge. Chaque personne devra porter sur elle sa carte d'identité. Quiconque essaiera de se soustraire au transport sera impitoyablement puni.

ETAPPEN-KOMMANDANTUR

Lille, Avril 1916.

PROCLAMATION

du Commandant militaire Allemand

DE LILLE

L'attitude de l'Angleterre rend de plus en plus difficile le ravitaillement de la population.

Pour atténuer la misère, l'autorité allemande a demandé récemment des volontaires pour aller travailler à la campagne. Cette offre n'a pas eu le succès attendu.

En conséquence, les habitants seront évacués par ordre et transportés à la campage. Les évacués seront envoyés à l'intérieur du territoire occupé de la France, loin derrière le front, où ils seront occupés dans l'agriculture et nullement à des travaux militaires.

Par cette mesure, l'occasion leur sera donnée de mieux pourvoir à leur subsistance.

En cas de nécessité, le ravitaillement pourra se faire par les dépôts allemands.

Chaque évacué pourra emporter avec lui 30 kilogrammes de bagages (ustensiles de ménage, vêtements, etc...) qu'on fera bien de préparer dès maintenant.

J'ordonne donc : Personne ne pourra, jusqu'à nouvel ordre, changer de domicile. Personne non plus s'absenter de son domicile légal déclaré, de 9 heures du soir à 6 heures du matin (heure allemande) pour tant qu'il ne soit pas en possession d'un permis en règle.

Comme il s'agit d'une mesure irrévocable, il est de l'intérêt de la population même de rester calme et obéissante.

LE COMMANDANT.

Lille, avril 1916.

Gœthe et Schiller dit Morton, appartenait encore aux petites Allemagnes. C'est par leur pensée, et non par l'étreinte des armes qu'il ont voulu embrasser le monde. Mais, laissons-là les poètes, il ne s'agit plus de poésie, et d'un héroïque passé. Tout est « présent, » tout est « réalité ».

Voici autre chose, dit-il, prenant parmi les papiers épars une grande affiche intacte, toute neuve, comme sortie le matin de l'imprimerie : une affiche verte. Voici un « avis » dont vous avez beaucoup entendu parler, un « avis » cela n'a l'air de rien. C'est celui qui fut affiché à Lille : Voici la date, et il la souligna du doigt. Avril 1916. C'était le jour de Pâques. Ce papier fut placardé sur les portes désignées à l'avance. Au faubourg de Roubaix, on voyait les soldats allemands placarder, en hâte, presqu'à chaque porte. Nous lûmes :

AVIS

« Toutes les personnes de la maison, excepté celles « au-dessous de quatorze ans et leurs mères devront « se préparer pour être transportées dans une heure « et demie.

« Un officier décidera quelles personnes seront « conduites dans les camps de réunion. Dans ce but « tous les habitants de la maison doivent se réunir « devant leur habitation. Toute réclamation serait « inutile. »

Puis, quelques ordres au sujet des 30 kilogrammes de bagages autorisés pour chaque personne, et voici la fin :

« Il est tout à fait nécessaire de se munir dans

« son propre intérêt d'ustensiles pour boire et « manger, ainsi que d'une couverture de laine, de « bonnes chaussures et de linge... Quiconque « essaiera de se soustraire au transport sera impi- « toyablement puni.

Lille, avril 1916.

« *Signé :* ETAPPEN KOMMANDANTUR. »

Morton mit les deux affiches l'une près de l'autre et nous pûmes les lire en même temps : celle qui promet les hauts salaires et la sollicitude du pouvoir au foyer de l'absent, et celle qui ordonnait en masse les déportations.

— Vous voyez les deux méthodes, dit-il ; elles s'exercent à la fois. Et, par la rigueur de l'une, vous pouvez juger de la tentation qu'apporte l'autre.

— Mais ce sont des démons, dit alors Mrs Felder. Elle prononça ce mot comme si quelque chose s'exhalait du plus profond de son âme. C'étaient les premiers qu'elle prononçait de la soirée : elle suivait de ses yeux doux et prophétiques les paroles de Morton sur ses lèvres...

Voilà donc, dit-elle encore, ce que vous avez vu en France, dans ce pays que nous appelons le frère du nôtre ; le pays de la liberté... Vous les avez vues, ces déportations...

— Mais oui, dit Mrs Vernon. Pour moi, j'avais vu une fois, il y a très longtemps, à Marrakech, dans un coin écarté des souks, un marchand emmener un jour un troupeau d'esclaves, hommes, femmes et jeunes filles, sa nouvelle richesse. Je croyais ne jamais voir dans ma vie rien de plus inhumain ; ce

n'est plus qu'une vision biblique de la vie d'Orient, de la vie primitive, depuis que nous avons vu dans une grande ville industrielle de France des officiers allemands, la moustache cirée, les bottes vernies, la badine à la main, traîner vers les gares des Françaises... des Françaises répéta-t-elle, arrachés à leurs familles, à leurs foyers, dans cette nuit de Pâques.

Nous en avons parfois rencontré dans vos campagnes, de ces petites processions de déportés... Les pauvres gens étaient si simples, si calmes. C'est d'eux que nous avons appris à parler froidement de ce qui brûle le cœur. Pliés sous le poids de leurs paquets, ils allaient les pieds pesants, soulevant la poussière, ruminant leur malheur. Des femmes pleuraient... Nous arrêtions nos autos; ils passaient, nous regardaient anxieusement comme s'ils avaient espéré de nous du secours... Ils ne se doutaient pas en nous voyant, curieux et très tranquilles au fond de nos voitures, que nous allions, nous, les témoins, pousser le cri de réprobation qui a le premier intimidé ce recommencement d'esclavage.

Car c'est un Américain, un des chefs de notre C. R. B., c'est Poland qui a, le premier, fait honte aux Allemands, aux chefs militaires, de ces déportations. Le chef auquel il porta sa protestation, un grand chef, au grand quartier général, prétendit ne pas croire à ces contes. « C'était notre imagination de neutres, notre philanthropie alarmiste; nous voyions partout la persécution. » Le général fit une enquête. Et Poland vit des officiers qui avaient participé aux déportations, signé les « AVIS », nier imperturbablement ou douter. Quand, poussés par Poland, ils avouèrent, le général se mit ou feignit

de se mettre en colère. Et peu de temps après l'ordre fut rapporté, dans la zone d'occupation comme dans la zone d'étapes. La liberté intime, ce dernier trésor du malheureux, fut rendue à vos compatriotes. La mère put garder sa fille, la fille sa mère : ne parlons pas des fils : ceux-là, quand l'adolescence vient, l'âge dont les mères en tout pays, en tous temps, sont fières, l'âge de porter les armes... c'est le temps pour eux de la déportation !

— Les péripéties des combats nous absorbent, dit Daisy, et l'on pense moins à ce qu'on ne voit pas, à ce qui se passe derrière un mur : nous ne savons pas assez ce qu'on souffre là-bas.

— Et le mur est sinistre, reprit Morton, sinistre et bien gardé, et puis dans l'enceinte murée il y a d'autres enceintes. Quand on passe de Hollande en Belgique, en traversant cette zone laissée vide entre deux treillis de fil de fer, on sent déjà la raréfaction de la liberté. Pour les nouveaux venus d'entre nous qui, débarqués le matin à Rotterdam, arrivaient à cette frontière de la guerre, c'était une impression immédiate ; les sentinelles allemandes, le fusil sur l'épaule, le pistolet à la ceinture, arpentent cette zone de prairies plates, humides, gardent ces fils de fer où passe le courant électrique qui foudroie. C'est une chasse gardée et bien gardée ; quand les sentinelles, la main à la visière du casque, viennent examiner nos passeports et ouvrir la barrière, on passe, mais déjà ce n'est plus la vie...

— Et pourtant, dit Mrs Vernon, ce n'est encore que l'occupation.

— Mais oui, dit Morton, c'est encore un peu la Belgique ; elle a gardé sa division en provinces, et pour « tenir » le pays il y suffit de 50.000 Allemands.

Ils « occupent », ils surveillent, ils arrêtent les patriotes, ils les condamnent à mort, ils tuent de leurs courants électriques les jeunes belges, ce gibier de guerre qui veut passer la clôture et courir aux armes. Nous en avons connu de ces adolescents, pris, comme des oiseaux, dans un filet. Il y en a tous les jours. Tout cela est terrible, et ce n'est encore que l'occupation. Si on va de Belgique en France, cela nous arrivait chaque semaine puisque nos séances hebdomadaires avaient lieu tous les jeudis à Bruxelles, c'est encore une autre impression. Près de la frontière, il y a une autre zone à passer, d'autres sentinelles arpentent les prairies. Nous entrions là dans la zone d'étapes où 2 millions et demi de soldats allemands préparent et font la guerre sur un territoire habité par 2 millions et demi de Français. Un contre un. En Belgique, la trouée s'est faite et les ruines jalonnent le passage de l'invasion. Mais c'est sur la terre française, divisée en autant de compartiments qu'elle porte d'armées allemandes, que le torrent déferle. *Etappen-Gebiet*, le mot résonne comme un coup de pistolet. C'est là qu'on la sent, la raréfaction de la liberté, de l'air respirable; songez donc, toutes les armées allemandes en ligne, en bataille, avec leurs services d'avant et d'arrière sur cette écornure de la France. En France, il n'y a pas un hameau aussi petit, et aussi loin des lignes que vous voudrez, qui n'ait son cantonnement allemand. Les soldats cantonnent chez l'habitant... souvent chez l'habitante... mais oui; ce n'est pas ici et là... c'est partout. Pour un Français, il y a un Allemand en armes; le compte est facile... et cela en un temps, dans une guerre où les méthodes de pression ont été sans scrupule, sans pitié étudiées

et mises en action. La Belgique a eu quelquefois devant ses « occupants » le rire courageux du faible qui fait sentir à la force ses côtés de grotesque. Mais en France, dans la zone d'étapes... on n'a jamais ri. Refaisons le compte : sur chaque Français, homme, femme, enfant, il y a deux yeux allemands pleins de soupçon. Le rire, le sourire, un haussement d'épaules devant une affiche, l'Allemand voit tout — encore une fois il se dit qu'il est comme Dieu — il voit tout, et punit tout...

Nous-mêmes, dans la zone d'étapes, nous n'étions plus libres. Chez les Belges, nous avons trouvé des amis ; l'étroite connexité de nos travaux nous a permis de bien les connaître. Ils nous ont reçus chez eux, à dîner, quelquefois en « week-end ». Nos travaux finis, nous avons joué au tennis avec leurs filles, sur leurs pelouses. Toutes les heures ne sont pas tragiques au cours d'une tragique épreuve. Mais en France, dans la zone d'étapes, nous n'avons pas eu d'amis. A partir du moment où nous y entrions, quelques poteaux annonçaient cet empire de la destruction... un officier allemand, très poli, montait dans notre voiture et prenait possession de nous. Il était toujours convenu que nous étions les surveillants dans tous les centres de distribution, mais nous étions des surveillants surveillés, suspects ! Chacun de nous était lié à un officier allemand qui ne nous quittait jamais. Nous l'appelions notre « nurse » ; nous l'appelions aussi notre « Vendredi » car dans ce désert, nous nous sentions des Robinsons. Jamais nous n'avons parlé à un Français librement, seul à seul ; les grandes oreilles de l'officier allemand étaient toujours ouvertes et tendues. Au cours de nos tournées, nous passions la nuit

dans la même hôtellerie, quelquefois dans la même chambre. Nous prenions nos repas à la même table. Aux séances que tenaient les Comités français, nous assistions ensemble, nous étions assis côte à côte : l'Allemand et nous. Chacun de nous était l'ombre de l'autre. Nous sommes jeunes, nous n'étions pas là pour faire la grimace. Tant que les Allemands gardaient leur parole de ne rien prendre du blé importé, nous n'avions qu'à nous taire. C'était d'ailleurs toujours l'instruction que nous donnait notre Hoover : « Vous n'avez rien à faire là, qu'à voir si le blé arrive, s'il fait du pain, et si le pain est mangé par ceux qui doivent le recevoir. » Votre mutisme. s'il vous coûte, c'est le prix du pain pour ce peuple.

Je me rappelle notre arrivée une fois dans le petit village de..... que j'avais vu un mois auparavant, encore intact au bord de la rivière. Ce matin-là, c'était à l'automne de 1917, quand notre auto s'arrêta sur la place, devant l'église, je vis que trois maisons venaient d'être incendiées. Les murs démantelés s'étaient écroulés dans l'intérieur. En voyant l'officier allemand, des femmes qui battaient le linge au lavoir détournèrent les yeux. Avec mon « Vendredi », nous fîmes nos visites au Président du Comité, au magasin communal. Nous comptâmes nos sacs de farine arrivés la veille et nous vérifiâmes au hasard dans quelques maisons si nos distributions se faisaient régulièrement. Tout se passa comme si le village ne portait pas la trace toute fraîche d'action violente. J'essayais de surprendre quelque chose sur les visages des Français : ils étaient sombres, tendus. Ils parlèrent des menues affaires du ravitaillement. Pour moi, je n'avais pas de droit

d'interroger. J'étais tenu au vocabulaire qui tiendrait en deux pages chez Berlitz :

« — Avez-vous reçu les denrées ? »

« — Combien y avait-il de sacs ? »

« — Avez-vous rendu les sacs ? »

« — Avez-vous détruit les boîtes en fer blanc ? »

Il y avait des instants de silence suffoquants. Par la fenêtre, je regardais ces trois brèches dans ce qui était encore un mois auparavant le gracieux quadrilatère autour de l'Église. Ce jour-là, « mon officier » ne nous quitta pas d'une semelle, et quand nous sortîmes, croisant quelques femmes, je vis les yeux bleus de mon officier fixés sur elles. Ce regard ressemblait à l'éclair d'une baïonnette. Les femmes passèrent muettes et je sentais en elles comme la détresse d'une bête blessée qui ne peut dire pourquoi elle souffre.

Une fois remontés dans l'auto, entre nos deux soldats qui portaient aux deux coins de la voiture leurs fusils chargés, mon officier alluma son cigare. Il avait repris un air affable, tout à fait humain. L'air vif, le roulement de la voiture, l'achèvement de la corvée, le mettaient de belle humeur. Il me dit : « Demain, nous n'avons pas de tournée. Si vous voulez, nous irons chasser. Grâce à notre excellente organisation, le gibier est respecté ; il y a beaucoup de perdrix dans ces plaines. »

— Peut-être, dis-je, mais dites-moi, W..., que s'est-il passé à ... ?

— Oh ! répondit-il, une « action punitive ». Et il reprit cette expression fixe qu'il avait eue au cours de notre visite. Il tira de son cigare une longue bouffée.

Je n'ai jamais su, poursuivit Morton, pourquoi ces

trois maisons ont été incendiées. Je devins familier plus tard avec ces « accidents ». Tantôt c'était une maison ou un petit bosquet de maisons, qui manquait dans un village ; tantôt c'étaient des hommes, des femmes, des prêtres... Dans la petite ville de N..., nous trouvâmes, un jour, vide, la salle où le Président du Comité, maire de la localité, nous recevait d'habitude. La séance eut lieu dans une salle voisine sans qu'aucune allusion soit faite à l'absence du président. Là, du moins, nous sûmes par des affiches posées au mur de la mairie qu'il avait été condamné à mort pour « trahison ». Le temps n'est pas venu de préciser, dit Morton... Souvenons-nous que là-bas, hommes, femmes, enfants, tout est otage : par grâce la peine de mort avait été commuée en travaux forcés.

M. X... était déjà, je l'ai su depuis, en Allemagne, avec des condamnés de droit commun, la tête rasée, portant la vareuse, le calot, le numéro du bagne. Il tressait pour les Allemands des corbeilles à obus. Le soir, on l'enfermait à clef dans une cage treillisée de barres de fer. Nous sûmes tout cela plus tard. Sur l'heure, on ne sait rien : « action punitive ». Une autre fois, c'était un curé qui avait « disparu », car les envahis ont aussi leurs disparus ; celui-là aussi condamné à mort en conseil de guerre pour « trahison », et puis, par grâce, emporté aussi, forçat en Allemagne. Celui-là en chaire avait réglé pour son troupeau un anxieux cas de conscience : Devait-on oui ou non porter ses cuivres à la Kommandantur? Le vieux prêtre était monté en chaire à la grand'messe, il avait dit : « La résistance est impossible ; quand on viendra chez nous, laissons prendre ; mais, avait dit le vieil homme très tran-

quillement, laissons prendre le moins que nous pouvons. »

Il avait été compris, et dans la nuit casseroles et vieilles bassinoires, tout avait été terré dans les caches ou jeté à la Meuse. Le vieux prêtre avait été surpris roulant lui-même sur une charrette des cuivres et allant à la Meuse par les bois. J'ai su cela par mon Vendredi. Il était si indigné contre ce « traître » qu'il parla. Rivés l'un à l'autre, parfois jour et nuit, nous causions. Nous n'échappions à cette vie de Siamois que le jeudi quand nous allions à nos séances de Comité de Bruxelles faire notre rapport. Il y avait six jours de la semaine pour discuter, entendre les théories allemandes sur la race allemande. Les « Vendredi » pouvaient changer, mais les théories ne changeaient pas. Ils aiment, à s'en intoxiquer. C'est comme un fanatique qui se répète à lui-même sa formule. Et c'est ainsi, en trouvant dans leurs journaux, dans leurs brochures, dans leurs livres et dans leurs conversations l'inlassable répétition des mêmes idées que l'on voit quelle enclume est une cervelle teutonne pour une idée teutonne.

Vous dites, vos journaux disent : ce sont des Barbares. Mais non, et notre ami Harder le disait l'autre jour ; dans la guerre on se répète : ce sont des Allemands. C'est tout autre chose. Le Barbare était un grand enfant des ténèbres ; mais ceux-là, fit Morton, ah ! ils voient clair, ils savent très bien ce qu'ils détruisent et pourquoi ils le détruisent : la richesse d'un pays d'abord, puis la source de sa richesse : les hommes, la terre, les machines. Nous les avons vus calmes, assis, reposés, raisonnant leur guerre, leur *zukunft*, leurs duretés et leurs

actions punitives en buvant avec goût et sans intempérance les vins de France. Je les ai vus, suivant leurs rêves et frappant du poing sur la table ; les verres sautaient sur les plateaux. Ils nous disaient en anglais : « And if it is not this time, it will be next time, and if not next time, then the time after ». Ils auront beaucoup de patience... préparez-vous. Ah ! fit Morton, si l'homme est un être ondoyant et divers, l'Allemand n'est pas un homme. Dans nos propos de table, nous en étions venus, nous, les Robinsons, à la satiété sur leurs théories de la sélection, la supériorité de la race germano-saxonne. Rien de pauvre comme ces hardis paradoxes ressassés dans des cervelles médiocres : ils étaient suivis des récriminations contre les États-Unis. « Nous fournissions des munitions à la France » ; « nous n'étions plus des neutres » « nous prolongions la guerre ». Il y eut des conversations bien vives à nos tables. Nous avons vu venir ensemble, l'entrée en guerre des Etats-Unis ; nous l'avons aussi raisonnée. Ils n'y voulaient pas croire ; jusqu'au dernier jour, ils ont cru à notre bluff américain. « Ce serait un crime, disaient-ils... ce serait une prolongation indéfinie de la guerre ». Ces joueurs, ils croyaient leur partie gagnée ; ils étaient tout prêts à faire la paix ; à embrasser la Belgique et puis la France. Ils les aiment, à leur manière. Ils aiment surtout la France mais d'un désir mauvais, convoiteux, comme un homme brutal aime une femme ravissante et qui fuit son approche. Mélange d'amour et de fureur. Je les ai vus souvent, à la fin de nos courses d'été, aux heures de détente, prenant leurs « bitters » à la terrasse de vos cafés, Ils respiraient

Les arbres coupés par les Allemands au carrefour d'une route à Champien (Oise).

avec une espèce de volupté l'air de la France. Ils disaient : « Pauvre France !... quand finira la guerre ? » Nous voyions ainsi, ensemble, passer de longs convois de charrettes ; menés au pas las et pesant des prisonniers russes encadrés eux-mêmes de soldats allemands. C'est une vision familière sur vos routes de l'Est. Les charrettes étaient chargées de troncs d'arbres, lisses, brillants, encore verdis ou dorés de leurs mousses.....

Vos forêts de France s'en vont ainsi en Allemagne en convois, sous escorte, comme des prisonnières. Alors nos officiers allemands répétaient : « Pauvre France ». Ils le disaient sincèrement comme des bourreaux, dont rien ne fera trembler la main, le diraient d'une femme dont ils ont vu tondre la belle chevelure... et qui leur est livrée pour le supplice. Pauvre France... Quelquefois, quand ces convois de bois récemment coupés passaient, il se répandait dans l'air une odeur de sève fraîche. Et l'on voyait les vieux bûcherons français rentrer hâtivement dans leurs maisons, fermer brusquement leurs portes... Alors, comme pour dissiper un malaise, nos officiers appelaient les enfants qui musardent toujours sur le pas des portes, ils leur disaient en français des drôleries, leur offraient de beaux pfennigs neufs, leur tiraient bonnement les oreilles, ou leur tapotaient la tête sur leurs petits cheveux drus. Et puis, comme pour nous dire : « Ce serait si facile ! » ils nous montraient d'un signe des soldats allemands au repos, ah oui ! au repos, riant bonacement aux femmes, aux jeunes femmes qui passaient, ou même... nous disons tout, n'est-ce pas ? berçant paternellement dans leurs bras de gros marmots étonnés... les enfants, les tristes enfants de la guerre...

Ici, Morton s'arrêta soudain comme s'il avait craint d'avoir froissé chez les Français qui l'écoutaient un sentiment de pudeur trop intime. Personne ne releva l'allusion ; des larmes roulaient dans les yeux de Mrs Felder ; Daisy, la raisonneuse Daisy, gardait le silence. Chevrillon se leva pour allumer le réchaud d'alcool et préparer le thé.

... Et ce fut Mrs Vernon qui la première, après un instant de malaise, reprit la parole : « Chers amis, dit-elle, nous ne nous sentirions pas le droit de toucher ainsi à vos plaies si nous n'étions pas depuis notre entrée dans la guerre voués à les guérir. Nous avons fait partie, dit-elle, je vais employer un terme de votre église, mais quand on parle de la France les pensées sont d'ordre religieux, nous avons fait partie de la France souffrante, et maintenant nous allons nous agréger à la France militante... Daisy, n'est-ce pas, c'est le jour que nous avons désiré : et je vous dirai encore une chose religieuse. Il faut participer à la Passion du Rédempteur pour en recueillir les mérites... Beaucoup, beaucoup de nos « boys » entreront dans la guerre en chrétiens avec le sentiment véritable qu'une œuvre de rédemption, je le répète, s'accomplit... que le monde, le monde tout entier, doit être affranchi du mal. Vous avez beaucoup parlé de notre civilisation matérielle... chez ces souples garçons bien étirés qui vont venir, vous serez surpris de ce que vous trouverez d'idéalisme. C'est curieux, fit-elle comme pour elle-même, et comme si elle cherchait à voir dans des idées obscures, c'est le renversement de la situation allemande où un idéalisme transcendant aboutit à un matérialisme féroce.

Mais, fit-elle, comme rejetant loin d'elle l'énigmatique problème, nous aussi nous sommes une contradiction. Nous sommes venus ici en « haïsseurs de la guerre », haters of war, reprit-elle, avec énergie en anglais... Nous arrivions comme des médecins immunisés contre un mal terrible et qui apportent leurs remèdes aux victimes du fléau. Et maintenant, nous l'avons dans notre sang, la guerre... Pour moi, une femme ! je l'ai sentie entrer dans mon sang, et elle releva instinctivement le bord de sa manche sur son mince poignet comme pour nous montrer la trace d'une inoculation, là-bas, en France. D'autres l'ont « prise » ici au bord du feu, et d'autres l'ont prise, là-bas... chez nous... Les « haters of war », ils disent aujourd'hui : « s'il n'y a que par la guerre que nous puissions détruire la guerre, précipitons-nous dans la guerre ».

Il se faisait tard... nous avions de la peine à nous séparer. Mrs Vernon partait le lendemain pour les Etats-Unis, où elle continue, inlassable, la campagne en faveur de la France envahie et de la Belgique enseignant à ses compatriotes le nouvel évangile du malheur...

Daisy retournait à son nid de Lorraine... A ce moment, et tandis que Chevrillon faisait le thé, Mrs Felder s'approcha du piano. Il y avait entre elle et l'instrument un attrait magnétique... elle ne s'assit pas... mais elle ne put s'empêcher, en passant, debout, penchée sur les touches, d'effleurer un thème : un adagio de César Franck.

Mrs Vernon se retourna vivement.

— Ah ! Nettie Bell, fit-elle, jouez les premières lignes... et docile et toujours rythmique, Nettie Bell les joua...

J'ai entendu cela pour la première fois à Lille, dit Mrs Vernon. Nous étions arrivés le matin ayant traversé la veille ces villages morts, ces villages sans fumée de la campagne française. Le vent avait sifflé sur la plaine rase et sur les routes où les peupliers blancs ne bruissent plus... ils ont été aussi emmenés en Allemagne. J'étais triste... il y a là-bas des jours où l'on sent davantage la tragique absence de toute liberté. Nous étions arrêtés devant l'entrepôt de vivres de la C. R. B.; mon mari discutait encore avec un officier allemand quelque détail au sujet des denrées. J'attendais, et de l'autre côté de la rue, au rez-de-chaussée d'une maison qui semblait spacieuse, je voyais à travers la vitre par les rideaux entr'ouverts, une toute jeune femme assise à son piano.

Elle lisait dans le cahier ouvert devant elle, elle jouait; j'aurais pu dessiner son profil presque trop net, extraordinairement pur. Elle était en deuil; un mince corsage de crêpe se croisait sur sa poitrine. Un enfant, une fillette d'environ trois ans jouait auprès d'elle et venait, de ses petits doigts volontaires embarrasser le jeu de sa mère en tapotant elle-même sur le piano. C'était une scène d'intérieur, assez banale, n'est-ce pas ? Et pourtant, je compris : je voyais l'alliance frotter sur le doigt amaigri et ce beau visage que le ciseau de la douleur pouvait seul avoir ainsi affiné... Celle-là, en jouant ce qu'elle jouait, comme elle le jouait, récitait une prière de deuil et d'amour, j'en suis sûre; elle jouait cette phrase tantôt avec force, tantôt avec lassitude comme un être qui tombe et se relève... elle était comme un grand ange qui trébuche dans la douleur.

Tout à coup, comme l'enfant persistait à mettre sa main sur les touches, la mère s'interrompit une seconde et d'un geste doux éloigna l'enfant.

Et, dans ce mouvement, elle me vit, et elle vit que je la regardais. Elle fut comme effrayée. Alors, et je crois que c'est le seul acte que je puisse au cours de mon séjour là-bas me reprocher comme neutre : j'appuyai mon doigt sur ma bouche et je lui envoyai gravement l'ombre, le fantôme d'un baiser.

Elle sursauta et je vis de face son beau visage étonné. Ses grands yeux gris largement dessinés étaient comme deux coupes grandes ouvertes et pleines de larmes. Je regardais sa main, où glissait l'alliance sur le doigt maigre, et c'était exactement comme si elle m'avait dit : « la guerre m'a faite veuve. »

Elle aperçut l'officier allemand, un très brave homme et qui se donnait beaucoup de mal pour assurer avec mon mari le ravitaillement de ce qu'il appelait « sa population »... Elle se retira un peu de côté et je vis les rideaux de mousseline retomber sur la vitre.

Et le soir, comme nous revenions en auto par la route obscure... nous passâmes au croisement de deux routes. On s'était battu là en 1914 : huit tombes de soldats français s'alignaient en bordure le long des fossés, en forme de croix, sur les deux chemins. Je pensai alors avec émotion aux larmes que j'avais vues un instant rouler le matin dans ces yeux silencieux.

Et je disais à mon compagnon : « Pauvre France envahie, nous n'aurons vu de ses soldats que des tombes... »

Il me disait : Oui, des combats se livrent, une autre France, et il étendait la main, est là, tout près de nous, de l'autre côté de cet Etappen Zone ; si près, c'est presque incroyable. La voiture courait, nous arrivions tout près de ces tranchées qui passent dans des jardins, ressemblent étrangement à vos chemins creux de Bretagne. Je pensais à cette jeune femme apparue un instant le matin. Je me haussais dans la voiture pour mieux voir la ligne d'horizon, la forêt d'Argonne, comme si j'avais pu à cette distance y apercevoir ce que nous, les Américains de la France envahie, nous n'avions encore jamais vu, ce que les Français de là-bas ne voient jamais, jamais... une troupe française.

— J'ai souvent eu ce sentiment, dit Morton. Parfois, nous avions comme l'illusion funeste qu'il n'y avait plus de France, rien que des hommes âgés ou malades, au milieu d'une multitude de femmes et d'enfants. Ces pays, vidés de leur jeunesse virile, sont dévitalisés. Et quand je dis jeunesse, cela commence à seize ans et finit à quarante-cinq. Ah ! si tandis que nous comptions et pesions éternellement les sacs de blé et de farine pour des indigents, des malades, des femmes, des enfants, des vieillards, des infirmes... des fous — si nous avions vu tout à coup un jeune soldat vêtu de bleu horizon, la bourguignotte sur la tête, le fusil sur l'épaule, le regard clair : c'eût été...

— ...Une vision extraordinaire, dit Daisy.

— Oh ! mieux que cela, dit Mrs Vernon, c'eût été... pour ces Français qui attendent là-bas, dans ces limbes, sous l'oppression du vieux dieu... ce serait le jeune dieu qui passe...

— Certainement, dit Morton, pour ce peuple muré

dans la geôle allemande, la plus grande privation, c'est cela : ne jamais voir ses soldats. Ils ont vu la mobilisation, la montée des armées vers l'Est et vers le Nord... la retraite... et alors la nuit a commencé... c'est bien le mot... la nuit... et ils sont demeurés à garder des tombes.

J'étais à Lille, un soir, quand des avions français sont venus bombarder un faubourg. Les bombes jetées, les aviateurs s'étaient mis à survoler le centre de la ville, sans souci des adversaires qui leur donnaient la chasse. Pour les Allemands ils jetaient leurs bombes, et pour les leurs, les Français, une volée de petits papiers tricolores. Sur la place, je pouvais voir, toutes les fenêtres malgré les interdictions menaçantes, s'ouvrir à la fois. Les mitrailleuses crépitaient, des femmes penchées au rebord des fenêtres cherchaient à reconnaître dans le ciel leur messie : l'avion qui battait de ses ailes françaises dans le froid clair de la lune. Je vis une vieille femme, que je connaissais bien, je l'avais remarquée dans l'un de nos ouvroirs toujours penchée sur son ouvrage, le visage las et patient, je la vis ce soir-là, au quatrième étage de sa maison, qui portait dans ses bras un petit enfant endormi, le montrait à l'oiseau de France : l'oiseau de feu : un point brillant dans le noir, comme si une bénédiction mystique avait pu se mêler au fracas des mitrailleuses et au ronflement des moteurs. Les obus tombaient, les éclats sautaient, claquaient sur la place. On sentait, dans la nuit, jaillissant de toutes ces fenêtres, comme une allégresse à peine assourdie.

— J'ai bien dit, interrompit Mrs Vernon, c'était le jeune dieu qui passait.

Le lendemain, il y eut des affiches allemandes, des punitions : les femmes avaient ouvert les fenêtres, les volets, des rais de lumière avaient filtré. Mais les Français de Lille avaient eu leur heure, et sans regrets, ils payèrent les amendes. Et puis, la longue nuit, coupée un instant, une seconde, continua.

C'est un de mes derniers souvenirs de là-bas, poursuivit Morton... et l'un des plus beaux ; encore maintenant, il m'arrive de revoir le geste de cette vieille femme qui montrait à l'avion l'enfant endormi ; l'avion, ce petit point de feu à peine reconnaissable au milieu des autres. Quelques jours après, nous-mêmes nous partions. Les premiers prodromes de notre entrée dans la guerre se faisaient sentir, et ces trente Américains qui couraient d'un bout à l'autre du territoire occupé par six armées allemandes devinrent vite « indésirables ».

Ce fut une situation singulière, poursuivit Morton, des négociations s'ouvraient avec des Hollandais et des Espagnols. Ils devaient, après nous, assurer l'importation et le contrôle des denrées... en attendant, et à la veille de devenir nous-mêmes des belligérants, nous continuions nos inspections toujours accompagnées de nos officiers allemands. Nous étions même plus étroitement que jamais liés les uns aux autres. Autrefois, au Maroc, je m'amusais à voir dans les sillons des oiseaux blancs qui suivaient d'un pas délibéré, patient, le pas des bœufs au labour. Le bœuf et l'oiseau, c'est un étrange mariage qui se revoit dans toute la plaine. L'oiseau se nourrit, des mouches que le bœuf attire en nuées autour de lui et qu'il disperse en faisant un fouet de sa queue. Nul oiseau blanc n'est plus

fidèle à son bœuf que n'était l'officier allemand à son délégué ! Les derniers jours que nous passâmes dans cette intimité furent pesants. Notre entrée dans la guerre, c'était un dénouement saisissant à nos discussions sur la guerre, sur les théories allemandes, aux plaintes sans cesse formulées au sujet des munitions. Les Allemands n'avaient pas cru à notre intervention. Ils savaient à quelle profondeur la vie américaine baignait et fleurissait dans la paix. Ils avaient tant compté sur leur prestige aux Etats-Unis, sur leur propagande, et sur cette inoculation de germanisme qui devait « biologiquement » produire les dix millions d'Allemands infiltrés aux Etats-Unis. Même quand notre intervention devint certaine, même aujourd'hui, à peine s'ils voulaient, s'ils veulent admettre que nous viendrons vraiment nous battre avec des canons et des fusils. Le geste du président Wilson leur déclarant la guerre leur apparaît comme le froncement de sourcils d'un lointain Père Eternel qui pèse le droit dans d'abstraites balances, mais ne viendra pas sur la terre châtier celui qu'il a condamné. Cela se règlera dans un autre monde. Et pourtant, s'ils ne croyaient pas après leur préparation de quarante ans à une improvisation d'armées américaines, ils sentaient sur eux le jugement des Etats-Unis... et cette condamnation morale leur était sensible. Ils furent calmes, et nous aussi, jusqu'à la dernière heure : c'était de part et d'autre le devoir : nous discutâmes et raisonnâmes jusqu'au bout, et, le dernier soir venu, nous portâmes dans le plus grand calme la santé du premier d'entre nous qui serait prisonnier de guerre...

Et puis, nos services furent remis aux délégués Hollandais chargés de nous remplacer. La dernière fois que j'assistai à la réunion d'un comité français, c'était dans un village au bord de la Meuse, tout se passa exactement comme d'habitude ; je ne sus même pas si les Français avaient pu connaître notre intervention dans la guerre ; les journaux allemands reculaient l'aveu. Le président du Comité leva la séance sur les formules devenues rituelles. En rentrant à ... je vis encore une fois nos chalands descendre le canal, en files silencieuses... C'est un des traits de son caractère à notre œuvre ; elle ne faisait pas de bruit... ces bâches, scellées sur les chalands, le glissement sur les canaux, c'était secret, calme et régulier ; le vrai travail de nutrition intérieure d'un corps souffrant en lequel on entretient la vie.

Et c'est ainsi qu'un jour, très tranquillement, nous aussi, et sans adieux nous passâmes pour la dernière fois cette ligne gardée comme les portes d'une geôle où finit où commence la France envahie. Nous laissions derrière nous les emmurés mais pour revenir leur ouvrir la brèche par le front du combat. De la sinistre zone d'étapes, tout entière couverte d'armées allemandes, nous passions dans celle d'occupation et arrivions pour la dernière fois devant le barrage des fils de fer, chargés de leurs foudres. Les sentinelles allemandes, c'était le soir, vinrent pour la dernière fois à la lueur de leurs lanternes rouges examiner nos papiers.

Nous étions en Hollande : nous respirions un air libre.

J'ai regardé encore une fois la longue prairie plate, luisante, diaprée de fleurs de trèfle et sain-

foin, coupée de boqueteaux. Dans cette petite zone, ménagée entre deux barrages, elle ressemble encore à toutes les prairies de la terre libre. Mais les guérites des sentinelles, peintes aux couleurs allemandes, s'échelonnent le long de la clôture.

Les deux sentinelles, la main à la visière du casque, avec leurs pas saccadés d'automates, leur politesse de muets, l'indifférence presque candide de leurs yeux de faïence m'apparurent comme la machine allemande faite hommes.

Vous dites « machine » fit Daisy et eux disent « nature » nature incompressible, poussée d'une vitalité intérieure qui dévore par nécessité.

Fables... dit Morton... mythes... raisonnements de l'hydre de Lerne, paradoxes païens et cyniques dans ces bouches qui se réclament du nom de Dieu... je maintiens le mot, c'est une formidable machine, mais une machine... et un jour, fit-il avec son sourire grave et juvénile, leur machine leur éclatera dans les mains...

Enfin, reprit-il nous passâmes les derniers poteaux... nous étions deux au fond de la voiture... Thank God, fit-il, se levant soudain il sembla respirer en une bouffée tout l'air de la pièce où beaucoup de cigarettes s'étaient allumées et éteintes, la C. R. B. continue là-bas son œuvre....

Mais nous ne sommes plus des neutres !...

. . . . . .

CHAPITRE III

NOS AMIS SUR LA TERRE LIBÉRÉE

Le repli allemand s'est fait. Cette fois, nous pouvons les voir de nos yeux, les pays envahis. La trace de la bête est encore fraîche. Nous verrons ses repaires, nous sentirons son odeur. Nous verrons les traces de sang qu'ont laissées ses carnages; et, avec une satisfaction intérieure, nous la haïrons, nous la maudirons un peu plus. Car, maintenant, nous avons de la joie à pouvoir haïr, comme nous en avions autrefois lorsque nous pouvions aimer.

Encore une fois, nous étions avec nos amis américains. Ils veulent voir, ou plutôt revoir après la libération, ces régions où ils ont tant circulé et qui leur sont familières. Morton et Rivards sont avec moi dans l'auto. Nous allons d'abord à Noyon. Comme nous nous arrêtions, à 5 heures, à Senlis, un autre auto venu de la route de Paris rejoignit le nôtre et s'arrêta; deux hommes en descendirent. Je vis Chevrillon qui menait vers moi un homme grand, mince, l'air à la fois très jeune et très sérieux. Pas de sourire, le front presque dur sous les cheveux drus, les yeux clairs; et — j'y reviens — terriblement sérieux.

Oh, je l'ai reconnu tout de suite. Je ne l'avais jamais vu ; je l'ai reconnu d'après ses photographies, à son air, ses lèvres minces, serrées, volontaires, et tout l'aspect silencieux et puritain de sa personne. C'est bien Hoover, le petit-fils des Quakers.

Les poignées de mains furent brèves, les effusions courtes, je n'ai même pas dit à M. Hoover notre phrase de politesse française : « Monsieur Hoover, nous avons beaucoup entendu parler de vous en France ». Cela même eût été trop long ; la sensibilité française prend tout de suite le ton. Mais la courtoisie de ce silencieux est parfaite. Le regard parle, cela suffit. En une seconde, nous avons senti ce qui le lie à nous, lui et les siens, dans le passé, dans le présent, dans ce qui vient.

Hoover, de passage en France pour trois jours, en route pour les États-Unis où, autoritaire et pratique, il administrera les vivres, va visiter, lui aussi, les petites villes et les villages français que le repli allemand a libérés.

Nous sommes sur le seuil, à Senlis. La trace est ancienne, septembre 1914, mais elle est là. L'Allemand a passé ici huit jours, et c'est ici que commence le paysage de ruines. Je regarde M. Hoover tandis qu'arpentant rapidement ce qui fut la rue de la République, nous comptons, au nombre de cent dix-sept, les maisons incendiées en « actions punitives », le 2 et le 3 septembre 1914. Hoover est toujours silencieux. Il connaît les ruines de la guerre, il a vu Louvain, Malines, Aerschot et, dans la France envahie, toutes les traces des « actions punitives ». Pour lui, comme pour ses compagnons américains, ce n'est ici que l'autre extrémité de la voie tragique qui commence à Visé.

Les cent dix-sept maisons, nous pouvons les compter, car leurs murs sont encore debout. Les pans du ciel s'encadrent à travers les ouvertures béantes : c'est une rue dans Senlis, une rue qui semble avoir été mise au jour après des fouilles, et qui aurait dormi, morte, pendant l'écoulement tranquille des siècles.

Sur le visage de Hoover passe l'expression aiguë et triste qu'aurait un médecin qui, devant un cadavre, reconnaîtrait les signes d'une peste dont il aurait étudié ailleurs les ravages. C'est par l'extrémité nord de cette rue de la République que les soldats allemands, enivrés d'orgueil, chantant des hymnes religieux, rendant grâces au vieux dieu qui guidait leurs pas, se précipitaient le 3 septembre 1914, roulant les uns sur les autres comme des derviches fous. « Nach Paris » criaient-ils. Les gens de Senlis se souviennent de ces cris « Nach Paris ». Les hordes allemandes voyaient Paris dans une sorte d'extase, comme les derviches voient les paradis. Le but était atteint ; quelques heures encore, ils étreignaient le cœur de la France.

C'est alors, étudions « l'action punitive », que M. Odent, le maire de Senlis, à l'officier allemand qui l'interrogeait, répondit en toute bonne foi et sachant que sur sa réponse il engageait sa vie : « Les troupes françaises se sont retirées ». Alors, le torrent s'écoula. De l'extrémité Sud de la rue, celle qui regardait Paris, une fusillade éclata. Une arrière-garde d'infanterie française et de Sénégalais, se retirant, avait aperçu les premiers soldats allemands. Ils avaient tiré... Toute la journée, les obus étaient tombés sur la ville. M. Odent, demeuré dans la partie Nord pour recevoir les Alle-

mands avait ignoré le retard de cette arrière-garde.

Aussitôt, pour le commandement allemand, ce ne fut pas une arrière-garde, ce furent les civils, « les cifils » qui avaient tiré.

Et un commandant que les témoins se rappellent bien, violet de fureur, énorme, debout sur son cheval, se mit à hurler des imprécations.

« Les cifils » tiraient; alors, d'un geste presque réflexe, le commandant brûla d'un coup de pistolet la cervelle d'un vieux civil, un Senlisois qui se tenait calme, patient, devant la porte de l'hôpital. En voyant tomber l'homme, l'Allemand poussa un cri rauque comme un cri de bête, et aussitôt ses soldats tirèrent une salve contre les fenêtres, derrière lesquelles des blessés, aux mains de nos Sœurs, gisaient. C'étaient là les soudaines prémices de l'action punitive. Des cyclistes, portant des bidons de pétrole et des pastilles de naphte, roulèrent alors en ordre le long de la rue de la République, jetant dans chaque maison l'incendie. Les fumées, puis les flammes s'élevèrent les unes après les autres, puis ensemble tourmentèrent toute la nuit ce beau ciel de septembre, voilèrent de leurs nappes rouges la pleine lune qui brillait ce jour-là, et les étoiles.

Voilà comment la vieille rue, dans la vieille ville française, n'a plus que son ossuaire de pierraille. Oui, étudions bien « l'action punitive »; soyons calmes et froids; prenons des notes et voyons « comment cela s'est fait ». La même histoire se répètera si souvent ! Elle est simple comme l'abécédaire d'une méthode. Nous apprenons à aimer Dieu qui a créé le monde. Apprenons à haïr l'Allemand qui le détruit.

Sapins coupés par les Allemands dans le parc du château de Pont-Saint-Mard (Aisne).

Ce n'était pas fini, il fallait encore fusiller M. Odent, le maire, qui avait joué sa vie en disant que les troupes françaises s'étaient retirées. Il avait perdu. Il ne s'émut guère. Il se laissa mener entre douze soldats allemands avec six autres otages. Il avait, à temps, renvoyé sa femme, ses enfants. On le jugea sous un bouquet de chênes, à la lisière d'un bois, près du village de Saint-Chamant. Un bouquet de chênes pour prétoire, comme celui de saint-Louis ! Il fut condamné à mourir; une longue sentence lui fut lue. Il revint vers ses six amis : les otages. Il s'adressa à l'un d'eux, Benoit Decreys. Il lui dit : « Adieu, mon pauvre Benoît. Nous ne nous reverrons pas en ce monde, ils vont me fusiller ». Il tira de sa poche son crucifix, son portefeuille, sa montre « pour sa femme », pressa les mains tremblantes d'affection et d'émotion qui se tendaient vers lui et retourna vers les juges qui attendaient sous le bouquet de chênes.

Deux soldats, placés à dix pas devant lui, le fusillèrent. Son père, maire de Senlis, avait été ainsi fusillé par les Prussiens en 1870.

Tragique et glorieuse tradition d'une famille !...

Avec nos amis Américains, nous avons écouté ce récit fait par l'un des six otages qui assistèrent à cette scène. « Tandis que le corps de notre ami, enterré devant nous, disparaissait sous un pied de terre, dit-il, nous voyions les flammes de l'incendie se propager dans la nuit ».

Voici, rencontré dans la Cathédrale, le vieux curé. Il nous a conté, lui aussi, comment un officier allemand, lui mettant un pistolet sur la tempe, hurlait qu'il lui fallait la clé du beffroi car des mitrailleuses, disait-il, étaient installées sur la tour.

Le prêtre donna la clé, et mena lui-même les Allemands jusqu'en haut du beffroi. Ils n'y virent, sous leurs auvents, que les cloches qui depuis des siècles sonnent pour les fils, les filles de ce sol de France, la naissance, la prière, l'amour, la mort.

Huit jours plus tard, une auto-mitrailleuse entrait à toute vitesse par la route de Paris. M. Odent n'était plus là pour dire : « Les troupes allemandes se sont retirées ». Mais sous la mince couche de terre, sa dépouille dut frémir de contentement. Des coups de feu éclataient sur la place. L'auto, à toute vitesse, repartit dans la direction de Paris et ceux qu'elle portait, debout dans la voiture, criaient :

« Courage, nous revenons ! »

Senlis, dans l'histoire de la guerre, c'est une vieille histoire, et presque une simple histoire ; mais Senlis, Chantilly, c'est ici l'extrême bord de l'invasion. Le long de ces champs où sous notre soleil de mai, des prisonniers allemands mettent aujourd'hui les premiers foins en meule, l'invasion s'est arrêtée, les hymnes religieux se sont tus et le cri « Nach Paris » est rentré dans la gorge des armées allemandes.

Puis, nous avons passé à Compiègne, rapidement, et, ce matin, traversé la forêt d'Ourscamp. Les muguets, droits entre leurs feuilles lamées, embaumaient l'air. La feuillée neuve, épaisse et lustrée des hêtres, des chênes, des bouleaux, couvait sur les floraisons blanches leurs mystères d'amour. Et, en pleine futaie, voici pour ainsi dire, la frontière : la ligne, les lignes de tranchées où les Allemands ont gîté deux ans, où le sort, qu'ils tenaient, a commencé encore une fois de leur tourner dans la main.

Nous sommes descendus dans leurs trous, fourmilière vide où les allées s'enchevêtrent : labyrinthes de chemins profondément creusés dans la terre et tournant autour des habitacles où résidait la pensée meurtrière qui ruminait et ordonnait l'action; le poste de commandement où l'officier allemand travaillait, buvait, mangeait, dormait, enterré sous nos hêtres. Au-dessus de l'abri qui lui servait de chambre il a fait dessiner sur une planche de noyer lisse une horloge. Et un calligraphe soigneux, sous les signes des heures, a écrit ces mots :

« *Im Gleichmas die Stunde in scharfen Wacht bis in Frauen Armen uns in Friede lacht.* »

« Les heures de la guerre s'écoulent égales, jusqu'à ce que dans les bras des femmes la paix nous sourie ».

« Pendant la paix, ils ne rêvaient que la guerre, a remarqué Hoover; et pendant la guerre, ils rêvent de la paix ».

Ainsi, voilà la bordure, la ligne fatale derrière laquelle la France envahie a souffert et attendu. C'est bien une ligne, un mince chenal, un fossé : des ouvriers y récupèrent du matériel, roulent en boules les fils de fer barbelés.

Nous allons vite... on nous attendait à Noyon; ou, pour être exact, on attendait M. Hoover et ses compagnons. Ils n'ont quitté les pays envahis que pour venir sur l'autre lisière participer à la guerre. A peine si, en passant, nous voyons les premiers villages ruinés... Carlepont... Cuts... Comme à Senlis, ce qui emplit le regard, c'est le vide béant des fenêtres; la lumière crue du jour sous ces chambranles où nos yeux sont accoutumés à deviner l'ombre douce, le mystère où s'abrite le secret des

vies. Plus rien de caché, ni de vivant : les murs démantelés portent déjà dans leurs grands trous des herbes; des chats squelettiques, aux prunelles luisantes, rodent dans les décombres. Mais on voit bien le dessin de la petite commune, comment se croisaient les rues. Ces maisons avec leurs rectangles vides où la lumière s'engouffre pour ne plus éclairer la vie, font penser à des mortes dont les paupières n'auraient pas été abaissées par des mains pieuses. Il n'y a ni paix ni oubli dans ces ruines.

Dans les rues de Noyon, délivrée d'hier, tout est calme : on travaille, on répare. Nos soldats chargent sur des camions les poutres avec lesquelles d'autres soldats refont sur l'Oise un pont de fortune. D'un camp de nègres nous viennent, en passant, les lourds chants d'Afrique, scandés de quelque élémentaire grattement de guitare. Nous passons ; les noirs nous rient et la raie de lumière est curieuse sur leurs dents blanches. Sur la place, l'Eglise, avec ses vieilles voussures sous lesquelles s'abritent les apôtres et les saints, un peu affaisée, comme une vieille mère sous le poids des années, est intacte ; elle jette sur le recommencement de la vie française les saintes effluves du passé.

Je n'ai pu m'empêcher de dire à mon compagnon de route : « Vous êtes ici sur un vieux centre d'histoire de France ». Ils le savent bien, ces amis, venus du nouveau monde, et ils les sentent, avec un goût que nous ignorions, ces effluves d'autrefois. Ils sont sensibles à la vivante poésie de la vieille France comme si, nous, au lieu d'hypogées et de temples vides sur les belles terres d'antiquité classique, nous retrouvions la vie, les mœurs,

les pensées, les êtres d'autrefois. Ils disent même : « Pourquoi certains d'entre vous mettent-ils une ligne de démarcation presque hostile entre le présent et le passé. Vous dites quelquefois, le passé, comme s'il ne faisait pas partie du présent. Pour nous, à travers les siècles, la France « est » comme un Verbe du monde. »

La France « est ». Comme ce mot prononcé par un étranger me plaît ; la trace des anciens demeure en chacune de nos heures, et de nos heures de guerre. Noyon ! C'est ici que Charles avant d'être Charlemagne a, rêvant de son empire, reçu la couronne ; c'est ici que Hugues a été proclamé *rex francorum ;* c'est près d'ici que Clovis le Franc a vaincu, et tout à l'heure, comme nous passions à Compiègne, nous pouvions voir la trace du fossé où, trébuchant, Jeanne a été prise. Tout est, en effet, présent dans l'heure que nous vivons. Un grand fleuve tourmenté charrie dans son lit le plus grand comme le petit ruisseau des eaux qui l'ont fait.

Reprendre possession des pavés de Noyon, y entendre les pas des jeunes officiers qui y installent leurs services, y amener un petit groupe des Américains qui y ont vu l'invasion et calculé pour nous garder les nôtres la ration de vie, c'est une sensation de joie grave. Elle s'exalte de la pensée que nous faisons un pas, mais un seul, dans la France envahie, et que la surhumaine tâche, presque entière, reste à accomplir.

Guidés par un officier, nous sommes entrés à la Sous-Préfecture. Le commandant B... nous y attendait. M. Hoover est entré le premier. J'ai mieux vu alors l'expression de singulière douceur que

porte ce visage ferme, obstiné. Le commandant B... lui dit quelques mots à voix basse, et je vis Hoover s'arrêter, soudain, et presque reculer, comme s'il était surpris, ému, d'une émotion qu'il voulait dominer avant d'entrer. Il était découvert ; ses cheveux drus, lisses, faisaient un encadrement ferme à ce front têtu, mais lumineux.

Il s'avança alors rapidement dans la salle ouverte. Un groupe nombreux et singulier nous attendait, l'attendait. Tous civils. Paysans pour la plupart, des vieux de chez nous. Hoover semblait très bien comprendre, et comme le plus âgé de ces civils s'avançait vers lui, les deux mains tendues, avec l'air de porter un message au nom de tous les autres, le président des imperturbables eut un court frémissement sur les lèvres : il réprimait, mal, les larmes qui lui jaillirent des yeux.

Ces vieux civils (il n'y avait pas de jeunesse en pays envahi) tout de suite, Simpson et Green les avaient reconnus. Ils ont vécu avec eux ou ceux qui leur ressemblaient. C'étaient les maires des quatre-vingt-dix communes délivrées. La visite de Hoover, annoncée la veille, tous avaient voulu venir, en carriole, à pied ; sur les routes encore défoncées et barrées, ils avaient passé. Cela leur satisfaisait le cœur à ces vieux Français, après la délivrance, de dire leur merci au Président de la C. R. B.

Et ils savent le dire. Nous avions entendu les récits de Harder, de Morton, de Mrs Vernon. Mais avions-nous bien vu ? Nous étions-nous bien représenté ce qu'a été l'intime, quotidienne collaboration de ces Américains, enfermés dans la geôle avec les nôtres, voués ensemble à la production, à la

répartition de cette chose humble : le pain quotidien ?

Ces hommes, venus de tous les villages libérés, se souviennent, eux ; la gratitude déborde de leurs yeux ; l'affection, la confiance. Ils sont comme des blessés qui, l'heure du salut ayant sonné, tendent leurs mains aux mains qui les ont portés, pansés, nourris.

Hoover, Morton, Rivards, ont serré l'une après l'autre, fortement ces mains, quelques-unes bien vieilles et noueuses de MM. les maires, les adjoints. Et pour nous qui n'avions pas vu s'établir le lien, c'était étrange. C'était nouveau de surprendre cette cordialité pour ainsi dire « de famille » qui unit ces étrangers aux ruraux de notre vieux sol.

— Avouez, dit Morton en riant à l'un d'eux, que lorsque l'on vous a dit d'abord « les Américains » vous pensiez que vous alliez nous voir avec des colliers de verre au cou et des plumes sur la tête.

— Oh ! fit le vieux, c'est surtout les femmes qui ne savaient pas !

L'heure est à la détente ; on se souvient... le pain, le riz, le bacon, les pois, les haricots, les petits billets fiduciaires. L'un des Français résume les impressions de tous quand il dit :

Le pain des Américains, c'était quasiment le pain français. — Et si nous ne l'avions pas eu, dit un autre, on n'aurait trouvé ici que nos os. Il ajoute : Les Américains ont été avec nous comme la Providence qui reste quand même dans la maison du Malheur.

— La France a donné l'argent pour le pain français, dit Morton.

— Oui, dit le Français, mais sans vous l'argent ne serait pas devenu pain.

Ils connaissent bien tout le mécanisme compliqué du ravitaillement, et ensemble les jeunes Américains et les vieux Français font des allusions à des affaires, à des histoires, qu'ils connaissent très bien, comme les gens d'une même famille se comprennent à demi-mot. Pour un peu, c'est nous, les Français, nouveaux venus sur le sol libéré, qui serions là des étrangers. On reparle des derniers comptes, du sort fait aux derniers sacs de farine, aux dernières boîtes de conserve. « Surtout, pas de fer-blanc aux mains des Allemands, pas un couvercle de boîte de sardines ». Suffit. On a compris, toutes les précautions ont été prises jusqu'à la dernière minute. Ils n'auront pas trouvé ça... et le geste familier... le pouce éraflant les dents.

Puis la pensée va aux absents. Si MM. les Maires sont presque tous ici vieux et « près de la terre » comme nous disons, c'est que dans maintes communes, au moment du repli, les Allemands ont emmené, avec eux leurs proies : les hommes plus jeunes, les notables, propriétaires de châteaux et d'usines. Le maire de Folembray, le maire de Candor emmenés, otages. Le jour de la délivrance se levait pour la terre, mais eux, entre les officiers allemands, ils faisaient partie du repli : le maire d'Ognolles emmené otage en 1914 est revenu, après deux ans. Rapatrié, il nous dit ce que sont les camps d'Allemagne...

On a déjeuné rapidement ; un banquet de guerre, et comme le repas finissait, le plus âgé des Français se lève ; il porte dans sa main hâlée son verre plein du beau vin rouge de France. Ses sourcils

épais, broussailleux, des buissons presque blancs s'avancent sur ses yeux un peu déteints, mais clairs pourtant ; des yeux où il y a plus de lucidité que de rêve ; la face est large bien que des privations y aient laissé des poches ; les sillons de la vie y descendent en rides profondes, comme celles des champs qu'il a labourés ; le paysan ressemble à la terre. La bouche mince s'étire en une expression qui a dû être gaie... autrefois... Debout, il est un peu voûté, les épaules maigres et comme tombées sous une veste de velours taillée pour un coffre plus large... Il regardait Hoover droit dans les yeux, et, au nom de tous les autres, au nom des communes libérées, il remerciait ; oh, en peu de mots : on a trop souffert, on a été trop longtemps muet, et la langue dorée de France n'est pas déliée encore. Des cordes sur le cou amaigri du vieillard se gonflaient d'émotion, car il rappelait les longs jours d'épreuve, et les noms de quelque-uns qui devraient être là... et que les fusils allemands ont abattus... Puis il fit comme l'autre soir Mrs Vernon, ce fut le même geste : il prit dans ses doigts un morceau de pain comme il aurait fait avec du pain bénit, et d'une voix un peu coupée il dit : « Celui-ci, c'est le pain de France, mais grâce à vous, messieurs les Américains, nous n'avons jamais payé de nos sueurs le pain du servage. Nous, nos enfants, nos femmes, nous avons eu le pain français ».

Hoover a répondu, oh ! brièvement, et rien n'est plus beau que d'avoir vu ce paysan français de l'Ile-de-France et ce grand citoyen des Etats-Unis se parler ainsi, presque solennellement, religieusement, les yeux dans les yeux et d'égal à égal.

« Nous avons quitté la France envahie, mais c'est

que nous apportons à la France libre nos armes », disait en substance Hoover. Le temps n'est plus du simple blé ; c'est celui des cœurs, des volontés, des vies américaines qui s'offrent et viennent en légions. Hoover semblait, en parlant à ce fils de la terre, prêter le serment de l'Amérique à la terre française elle-même, envahie et suppliciée. Instinctivement, nous nous étions levés tous, comme les anciens, quand, ensemble, ils mangeaient la Pâque.

Nous pensons au prodigieux travail de là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique. Pendant que nous passons ce premier seuil libéré de l'invasion, là-bas les jeunes hommes qui n'ont jamais foulé le sol d'Europe, jamais senti l'odeur des champs de France, se pressent dans les bureaux de recrutement, signent leurs noms sur les registres, se lient à nous, à la vie, à la mort. Je pense à nos doutes d'il y a quelques semaines quand nous disions : « Est-ce qu'une armée va sortir en un jour comme une Minerve casquée, de la tête du Président Wilson, comme un message. »

Mais oui, et la prodigieuse croisade est commencée là-bas, d'un bord à l'autre de l'Atlantique les souffles ardents vont courir... les messages d'espoir, d'action, de vie... et de mort ! . . . . . .

. . . . . .

Hoover est reparti en hâte. Il court à travers les villages libérés ; il veut voir. Après lui, nous avons passé dans les mêmes villages. Libérés, oui... mais comme des prisonniers que l'ennemi a dû abandonner et qu'il aurait mutilés avant de les rendre.

*
* *

Amour, pitié, réparation : ce sont les mots, s'il y

a des mots pour une telle vision, qui montent au cœur.

*
* *

Comment écrire : ce que nous dirons, ce sera comme sur des tombes bien-aimées, des discours qui ne finiraient pas.

*
* *

Respirons l'arome presque trop fin d'un rameau de feuilles, d'une grappe cueillie aux lilas qui fleurissent en gerbes triomphantes sur les ruines, aux arbres coupés au bas de leurs troncs, saignants de sève et couchés comme des morts sur la route : la nature est en fête, les oiseaux chantent, les alouettes font leur ascension et trillent leur joie éperdue. La terre est en deuil : la beauté intacte et frêle des fleurs, les survivantes, nous émeut comme l'ignorant sourire d'un petit enfant trouvé seul au foyer mort d'où son père, sa mère ont été enlevés ou massacrés.

*
* *

Cette grappe de fleurs a été cueillie à Margnies. Nous avions suivi avec nos amis la route qui vient de Noyon. Ils la connaissaient mieux que moi. Morton menait l'auto. Il était quatre heures. Tout de suite, en quittant Noyon, nous avions passé dans les premières files d'arbres couchés sur les routes.

Nous avions cru, à Margnies-les-Cerises (ce joli nom !) entrer dans un lieu abandonné et qui n'appartient plus qu'à la mort. Les maisonnettes, si

petites, écroulées en débris faisaient penser à une petite cité de fourmis sur laquelle une bête énorme et méchante a mis le pied.

Dans le silence mortel de la campagne, nous avons, plusieurs fois, fait sonner la trompe de notre auto.

Alors d'un trou creusé profondément dans la terre, sur le côté de l'église, tout près des tombes, nous avons vu sortir deux vieillards.

Ils avaient l'air si tranquilles, avec leurs visages d'adversité ! Etonnés d'entendre notre appel, de nous voir, ils semblent nous demander ce que nous voulions : tout comme autrefois, dans le village prospère, quand, sur la foi du nom, au temps des cueillettes, des touristes venaient peut-être se régaler de cerises.

Ils virent nos yeux fixés sur une grande potence qui se dressait comme un autre dieu en face de l'église : elle était faite de deux troncs d'arbres, lisses, fraîchement coupés et décortiqués, reliés entre eux par une travée renforcée de liens de fer. Une chaîne pendait au centre, soutenant un autre tronc énorme, celui qui, secoué, lancé contre les frêles murailles a cogné, cogné férocement.

C'est le bélier, dit l'un des deux revenants.

Oui, c'est le bélier antique. Il a cogné non comme la mort, discrète et furtive, mais à grands coups, s'y reprenant à maintes fois : le bélier allemand encornait nos maisons.

Sombre besogne ! cachée. Ainsi pas de flammes rouges dans la nuit, pas de fumées tournoyantes le jour : de nos lignes, on n'a rien vu, rien entendu ; le bruit sourd des coups s'est perdu. C'est comme si on avait assommé des corps vivants à coups de

bottes : les maisons tombaient en petites miettes ! leurs débris jonchent le sol.

Les deux vieillards nous ont dit leurs noms. Je n'ai retenu que le nom de baptême : Eustache, Julien. Ils ne sont pas seuls ici ; par d'autres trous, d'autres revenants surgissent. Il y en a même qui montrent leur tête, comme des spectres, dans l'ouverture brisée d'une pierre tombale. C'est que les Allemands, dans les champs où dormaient les morts, ont violé et dispersé les tombes pour s'abriter eux-mêmes dans les fosses.

Les spectres nous rejoignent ; tous vieux, délabrés, des vêtements incroyables. Ils reprennent, expliquent-ils, dans les fosses, ce que les Allemands y ont laissé : débris de mobiliers pris par eux au village, matelas, lits ; nids de corbeaux allemands, dans nos tombes. Avec ces miettes, nos vieilles gens se font pour eux-mêmes, dans d'autres abris moins funèbres et moins souillés, des couchettes.

Sur le mur troué, labouré de trous d'obus du cimetière, nous nous sommes assis : Eustache et Julien se tenaient devant nous, fumant avec un air de satisfaction leur pipe. Les soldats, disent-ils, donnent du tabac. L'adversité est dans les creux du visage ; mais il y a de la clarté tranquille dans les yeux, et ces regards s'éclairent et sourient quand nos amis américains tendent leurs mains. Et Morton le sait bien, le subit et bienveillant sourire d'un paysan français est rare pour l'étranger ; on dirait, comme à Noyon, que de vieux amis se retrouvent :

Ces deux ans et demi, c'est une vie de souffrances passée ensemble.

« Messieurs les Américains trouvent du changement ici », dit laconiquement Eustache, en crachant

violemment de côté et en secouant sa vieille tête du côté du bélier.

Au reste, peu de mots pour l'instant. Nous regardons ensemble cette créature, cette fille d'Astaroth, cette Invention du démon, le Bélier! Oh! nous avons bien compris : le bélier a cogné à toutes les portes : ne pouvant emporter le petit village français : l'otage, les Allemands l'ont assommé.

Ainsi, peu de mots, les pipes se consument, et les bouffées de fumée s'exhalent en silence : quelques travailleurs épars çà et là dans ce qu'on nommait les champs, nous rejoignent. Ils sont ainsi vingt-trois, vieux habitants de Margnies, encore gîtés la nuit sous la terre, et, le jour, récupérant leur bien dans les fosses ou absorbés hors du village à la culture de leurs petits jardins maraîchers.

Et voici ce que, par bribes, secouant mille fois sa pipe, le vieil Eustache nous conta des derniers jours du village envahi.

RECIT DU VIEIL EUSTACHE

Le 6 février, voici deux mois passés, nous ne savions rien depuis deux ans de ce qui se passait hors de notre village. Les matins, à la Kommandantur (c'est curieux ce mot allemand dans une bouche française), les Allemands nous affichaient leurs ordres. Ce jour-là, ils nous prévenaient qu'ils emmèneraient l'après-midi à 4 heures ce qu'il y avait encore chez nous d' « hommes valides » ; il n'y en avait plus guère. Nous avions déjà vu des déportations ; ils étaient six, on affichait leurs noms.

A 4 heures, entre dix soldats, les six sont par-

tis, ils portaient leurs effets sur le dos dans un baluchon. On n'avait plus que de mauvaises chaussures ! çà inquiétait beaucoup. Nous n'avons pas su où on les menait, on a seulement vu qu'ils partaient vers le nord, la route là, qui monte derrière l'église.

Le lendemain, il y avait une autre affiche à la porte de la Kommandantur.

C'était un ordre à toutes les femmes de Margnies qui étaient entre les âges de dix-sept et soixante ans, et qui n'avaient pas d'enfants au-dessous de quinze ans, de se tenir le même soir à 7 heures sur le pas de leur porte ouverte, et prêtes à partir aussi.

On leur commandait d'avoir, dans un paquet, une paire de souliers de rechange, une couverture; pas d'autre bagage.

Chez nous, il n'y avait pas encore eu de déportations de femmes, et comme on ne savait pas ce qui se passait ailleurs, çà a été un coup. Dans les pays comme ici, où on cultive la terre, ils avaient besoin des femmes. Ils les avaient employées à briser en hiver la glace qu'ils mettaient dans des caves, à ébourgeonner les arbres au printemps, en été à la cueillette des cerises et aux moissons.

On travaillait toujours pour eux et sur leurs ordres, mais d'une certaine manière, notre travail nous revenait, puisque messieurs les Américains, avec leurs arrangements, nous rendaient nos pommes de terre, et, en pain, le fruit de notre moisson.

Ainsi, c'était la première fois que chez nous on emmenait des femmes ; ils nous gardaient ça pour le dernier jour. Ils ne voulaient laisser ici que des restes, comme nous, et des gravats. C'était le dernier jour de l'occupation, mais nous ne savions pas.

Tenez, dit le vieillard en montrant tout près, de

l'autre côté du cimetière, un monceau de pierrailles qu'abritait une toiture disloquée ou des briques déchirées pendaient comme des feuilles rouges d'automne sur un treillis, voilà ma maison, et, montrant une pierre longue, voilà le seuil, je l'ai remis en place.

C'est sur cette pierre-là que ma fille, et la fille de ma fille se sont tenues sous la porte, attendant l'heure fixée : quatre heures. Nous ne pouvions pas parler, on entendait dans la salle l'horloge qui battait les secondes ; ça faisait battre le cœur. Nous attendions que les quatre heures sonnent à l'église. Je suis veuf, ma fille a quarante-trois ans, son mari avait été emmené la veille et la fille de ma fille a vingt-cinq ans. Il y avait ici vingt-deux femmes qu'ils ont emmenées comme des baudets qu'on achète à la foire. Voilà le chemin par où elles sont parties, nos arbres étaient encore debout : la veille, elles avaient encore travaillé à l'ébourgeonnement des cerisiers.

Il y avait un jeune lieutenant qui commandait le départ ; il ne nous regardait pas trop dans les yeux, il sifflait un air de chez eux et frappait toujours dans ses bottes avec le bout de sa cravache.

C'était moi le plus vieux ; je lui ai demandé la permission de mettre sur un baudet les paquets de hardes, les couvertures, les souliers.

Il a grogné un « verboten » en frappant plus fort dans ses bottes.

Alors, elles s'en sont allées, comme des brigandes, entre les soldats allemands. Ils avaient des baïonnettes au bout de leurs fusils. On ne peut pas dire ce qu'on sentait.

Mais pour le marquer, le vieil Eustache ôta sa

Bélier allemand pour enfoncer les maisons, retrouvé à Margnies-aux-Cerises (Oise).

pipe de sa bouche, regarda ses compagnons, cracha par terre et se tut...

Alors, poursuivit-il, je suis allé aux champs avec les amis. Il y avait sur ma cerisaie un coin d'où on voyait bien le tournant de la route. Quelques compagnons, de ceux qui sont ici, ils se souviennent bien (et il les regarda) m'ont rejoint. On s'était dit : on les verra encore une fois, bien que le jour baisse, au tournant de la route. Nous étions là à les guetter, pas trop près les uns des autres, car c'était défendu de se rassembler, quand tout à coup — on croyait rêver — nous les avons entendues qui chantaient. C'était déjà loin, et doux comme un cantique à l'église.

Savez-vous ce qu'elles chantaient, encadrées dans les baïonnettes allemandes, nos femmes ? Elles chantaient la *Marseillaise*. Et le vieux rit, avec ses dents jaunies où la pipe avait fait une ébréchure ; il rit de fierté, de plaisir, comme font les parents en racontant de leurs enfants un trait dont ils se glorifient.

Et il résuma ses impressions en disant : « Ah ! nous avons eu un beau départ » ..

Ce n'était pas fini, reprit-il après un temps. Le soir, un autre ordre a été affiché : on nous commandait de mettre en paquets tout ce qui nous restait de linge et d'habits et de le porter à l'église. Un drôle d'ordre, mais il y avait deux ans et demi qu'ils nous mettaient tous les jours, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, leurs pancartes.

Le linge, les habits à l'église, ça va bien ; ça leur simplifiait la besogne, ils n'avaient pas la peine de venir les chercher chez nous. Et puis, un autre ordre ; à notre tour on nous emmenait tous. On

vidait le village. Ils nous ont ordonné de charger sur un baudet tout ce qui nous restait de provisions de bouche. Nous touchions les denrées au Comité Américain chaque quinzaine. Vous savez comment ça se passait : ceux qui pouvaient payer payaient ; et les trop pauvres recevaient la même chose que les autres contre des bons de la Commune. Tout le monde avait quelque chose. A ce moment-là, nous avions encore des provisions pour huit jours.

Alors, ils nous ont menés à dix kilomètres d'ici, dans une ferme. Ils nous ont laissés là. Nous étions soixante-six personnes, avec les enfants. Nous avons compris au roulement du canon que les Français approchaient ; les Allemands vidaient les lieux. Français, allemands, les obus se croisaient en voyage au-dessus de nos têtes. Nous vivions là sur nos provisions de bouche, entre les deux feux. On ne savait pas combien de temps ça durerait ; on se comptait les grains de riz et de café. On dormait, si on pouvait, tous tassés dans la grange sur la paille. Un soir, un obus, un français — nous l'avons entendu qui roulait dans l'air comme une locomotive — est tombé sur une femme couchée et lui a broyé les jambes. Nous n'avions ni linge, ni rien, on a lavé des chemises à la fontaine, on les a déchirées pour lui faire des pansements. Elle criait, et son vieux près d'elle lui disait : « Ne crie pas si fort, tu vas donner la peur aux autres ».

Le jeudi, c'était le huitième jour, nous étions là comme un radeau après un naufrage. Le riz s'épuisait, le pain était mangé, mais nous sentions que les Français se rapprochaient. A midi, ils étaient si près devant nous que nous reconnaissions les

uniformes. Mais cette couleur bleue nous étonnait... et les casques. Nous avons pris une grande perche et tendu un linge blanc au bout. On n'avait rien de tricolore... alors, nous avons vu courir à nous un, deux, puis trois soldats, ils couraient vite, car les Allemands derrière nous tiraient encore. Quelquefois, nous croyions les voir tomber, c'est quand ils s'abritaient dans les trous, et puis, on voyait leurs casques et leur têtes reparaître encore. Nous agitions toujours nos perches et ils comprenaient.

Alors... c'est toi, Julien, et il regarda son compagnon, qui as dit : « Si nous faisions comme les femmes, si on chantait la *Marseillaise* ».

Nous étions fous. Oh oui, il avait bien compris le petit soldat qui se tenait en avant, et il agitait son fusil comme nous notre perche. Quand il est arrivé, et ses deux camarades derrière lui, ils avaient perdu l'haleine. Les femmes leur chauffaient un café, quand un dernier obus français est encore tombé près de la ferme.

Alors, le premier arrivé — c'était un tirailleur, il fallait le voir, — a crié : « Ah non, alors... », et il a couru encore une fois sous les obus pour dire à ceux qui avançaient : « C'est des Français qui sont là, ne tirez plus ».

La troupe est arrivée après une heure, nous étions délivrés... on était fou.

Alors, continua-t-il, nous avons voulu revenir au village. De la ferme où nous avions été conduits, nous avions pu voir qu'il n'y avait pas eu au-dessus de chez nous ni feu, ni fumée ; donc pas d'incendie. Nous étions contents. Nous sommes arrivés le vendredi, soixante-cinq, la femme aux jambes broyées était morte. Voici ce

que nous avons trouvé, dit-il, en montrant les ruines. Le bélier était là, comme il est encore aujourd'hui ; c'est une curiosité, fit le vieil homme. Les arbres étaient coupés sur les routes, comme vous les avez vus. Pas un toit. Nous avons renvoyé à Noyon les femmes et les enfants. Nous, les hommes, nous ravaudons comme nous pouvons, l'armée nous ravitaille.

Vous pourrez aller dans toute la région, l'histoire ne changera guère !

L'homme est calme ! Il rentre dans son silence, il rumine dans sa barbe.

Sur la route, dans les vergers, dans le cimetière, autour de l'église, voici les cerisiers coupés, tombés tous du même côté, montrant leurs fraîches et blanches blessures. Ils portent les gerbes blanches de mai. Avant le meurtre, la sève avait monté, elle circulait dans les ramures neuves, elle vernissait les bourgeons, elle a couronné la mort. Ce que le printemps a de plus délicat et de plus vivace fleurit au-dessus des ruines, au-dessus des tombes ouvertes en bouillonnements blancs, roses, embaumés.

Nous avons vu la grêle, les bourrasques, déchiqueter et massacrer les floraisons de mai, parure et promesse de la vie ; elles jonchaient le sol, et les ramures qui les avaient portées, dénudées, gardaient à toutes leurs pointes des gouttes d'eau qui ressemblaient à des larmes. Mais l'arbre abattu au ras du sol à coups de hache et qui porte dans toute leur triomphale jeunesse ces bouquets blancs, c'est triste et c'est extraordinaire comme une tête d'enfant coupée qui sourirait encore.

« On n'aurait pas pensé à ça », fit encore le

vieux avec une grimace qui remontait ses lèvres sur l'ébréchure de ses dents. Et de son pied, étrangement chaussé d'un soulier délabré, il touchait avec délicatesse une branche où les boutons étaient encore roulés en boules roses sous l'étui des feuilles, brillants comme une laque. Un parfum de miel emplissait l'air. Des grappes pendaient dans les tombeaux ouverts. La mort n'était plus la mort ; la vie n'était plus la vie.

Ces hommes, ces vingt-trois, étaient là comme chavirés sur l'océan du malheur. Les érudits de la dévastation ont bien lâché les écluses.

* * *

Mais, sur le pourtour du cimetière, des croix, des croix de bois, respectées celles-là, s'alignent, et par une des brèches dans le mur bas, elles débordent, vont vers la campagne, comme dans les villes anciennes, ceintes de leurs murs dorés, où la vie moderne a dû faire des brèches pour le faubourg. La vie s'écoule alors hors des murs. Mais ici, c'est la mort, ce sont les morts.

Les morts, mais seulement les soldats de 1914, ceux que nous avons vu courir aux frontières dans les trains chantants. Les trains se suivaient, comme se suivent à l'automne les chars fleuris débordant des grappes qui vont au pressoir.

Les croix portent les képis rouges, délavés à la pluie, décolorés au soleil, de ceux qui furent recueillis près d'ici, sur la route, dans les champs où leurs pantalons rouges aussi, hélas ! faisaient cible. Au centre de la croix, le « Souvenir français » a déjà déposé son emblème et, sur la même

ligne, les cocardes neuves, aux saintes couleurs, brillent comme des croix d'honneur. Les croix se touchent par l'extrémité de leurs bras : elles gardent l'alignement comme des soldats inébranlables.

O tombes de nos soldats, croix de bois, *crux lignis*, quand nous vous toucherons de nos mains, dans ces villages libérés, quand nous vous embrasserons dans la France encore envahie, quel autre mot nous vient, nous viendra aux lèvres que celui dont nous saluons la croix du Sauveur.

O Crux Ave... Spes unica.

Le culte, c'est-à-dire l'amour, la prière, le don immédiat, en un seul élan, du peu que nous sommes à la France, nous sauveront seuls de la vanité des mots et de la faiblesse des larmes. Mères de France, amenez ici vos fils, vos filles et dites-leur ces seuls mots « à genoux ».

O Crux Ave... Spes unica.

L'espoir est-il donc dans les morts ? Oui, car il y a des morts qui sont les plus vivants des vivants. Celui qui perd la vie la gagnera, disait le Sauveur. Comme les anciens du Vieux Testament, les « nouveaux », ceux qui sont couchés là ont aussi écrit un testament qui est une Figure.

Crux lignes. bois humble et magnifique, taillé dans les chênes, les hêtres, les bouleaux de nos bois, nous te verrons, aux jours de commémoration de la Passion, quand le prêtre exaltera aussi haut que son bras peut atteindre le signe de notre Rédemption : la Croix. Nous verrons la chair et le sang de nos morts, tels que nous les aimions, tels qu'ils se sont donnés, chaque fois qu'au Canon de la messe, dans le solennel silence, au-dessus des

têtes courbées s'élèvera l'hostie sans tache qui renouvelle son offrande.

***

Il avait raison le vieux, vous vous souvenez, n'est-ce pas, Morton ? l'histoire ne changeait guère. Nous continuions notre course, notre tournée de dévastation. Sur les routes on ne rencontrait guère de vivants, mais quelquefois sur la lisière de la route, ou bien, brillant tout seul comme un coquelicot fané dans les champs, un képi rouge..., une croix, une tombe.

Ici c'est Candor, puis Champieu où nous trouvons, tout bien compté, neufs revenants revenus. Ognolles, Beaulieu, les Fontaines, le gros bourg : derniers villages envahis, premiers villages libérés ; lisière battue du feu et qui ne nous est rendue que pour faire en arrière une autre lisière. La France libérée, ce n'est qu'une parcelle de la France envahie. La route, refaite avec les morceaux des briques arrachées aux toits est rouge, les arbres coupés jalonnent les chemins. Ici, dans ce verger, le curé a été fusillé, accusé d'avoir communiqué avec les nôtres par une machinerie cachée dans sa cave. Partout, ils ont accusé nos prêtres de cette magie : communiquer par les clochers, par les beffrois, par les caves sous la terre. A l'angle d'une maisonnette, une tombe porte cette inscription toute fraîche : « A mon Papa chéri, fusillé par les lâches », et une autre : « A mon fils, fusillé chez sa mère ». Nous voyons encore le petit perron, les quatre marches de pierre où l'enfant, le jour de l'entrée des Allemands au village, a défié de son

poing les nouveaux maîtres, et a feint de leur jeter des pierres. Là même, sur le seuil de la maison où il est né, sur ce perron où, encore écolier, un mois auparavant il jouait aux billes, les soldats allemands en calot gris l'ont lié à la petite rampe de fer: les balles ont laissé leur trace sur le mur. Ainsi, en Lorraine, il y a deux mois, j'ai vu sur un mur les mêmes traces, les mêmes balles qui ont abattu des femmes abritées dans des caves et traînées au jour.

La tombe de l'enfant est parée de muguets, petits lys de la vallée pareils à lui : pure petite victime ! Aux jours de l'occupation, les Allemands disputaient et cachaient sa tombe ; eux aussi y avaient « mis des gardes » mais on savait... et la voici refaite, blanche, fleurie, donnée au culte.

Mais l'invasion n'est pas tout à fait refoulée. Voici les tombes allemandes, pompeuses, les stèles de marbre couvertes d'inscriptions grandiloquentes. *Tapferer Held*, « héros valeureux » c'est la formule la plus usitée, c'est celle que sur nul tombeau de France, fût-il le plus illustre, on ne trouvera. *Tapferer Held*, c'est la langue du Walhalla.

Combien notre simple et véridique hommage : « Tué à l'ennemi » est plus beau !

Dans les mêmes cimetières, croix allemandes, croix françaises... en lignes pressées se dressent les unes devant les autres, comme pour le combat... J'ai entendu des pas derrière moi, c'étaient Morton et Rivards. Ils s'étaient tenus à l'écart, suivant eux-mêmes leurs réflexions. Ces tombes des soldats français sont pour eux, Américains, nouveaux venus dans la guerre, pleines de présages.

Ils s'assirent tous deux sur un tronc d'arbre

abattu. L'air était doux... Nous pensions ensemble aux mêmes choses.

« Un jour prochain, dit Morton de son ton sérieux et simple, nous viendrons nous aussi dans des cimetières de France pour visiter nos morts... les nôtres qui ne sont même pas encore des soldats... qui ont grandi, et qui sont devenus hommes sans avoir seulement rêvé de la guerre.... et il murmurait tout bas, comme pour lui même : ils seront dans un champ comme cela, un champ de France... et dans les pommiers coupés, on taillera pour eux des croix... c'est extraordinaire. »

— « Oui, dit Rivards, c'est extraordinaire... mais c'est logique. La guerre que fait l'Allemagne est une agression contre notre idéal. Elle broie des peuples, comme elle a broyé ces villages. Ce qui est extraordinaire, c'est l'agression. Voilà ce que dans notre état de civilisation, nous n'avions pas rêvé : cette régression voulue, commandée, méditée d'un peuple, vers ses âges barbares... Ce qui est logique, c'est que nous nous levions tous contre elle, et qu'ensuite, dit-il, nous soyions couchés là, avec ceux-ci, pour défendre des idées qui sont nos dogmes.

— « Vous rappelez-vous, fit Morton, la doctrine politique qui s'enseignait dans nos Universités, c'est celle de Washington, de Jefferson. Nous devions nous garder d'entrer dans les vieilles querelles qui ont fatigué les siècles et dont résonnent aux pays d'Europe les échos du passé. Nous étions, pour ainsi dire, exempts du péché originel des peuples : la guerre qui engendre la guerre. Nous étions nés sans tache : pas de barbarie ignorante et primitive derrière notre histoire, pas de dette de

sang, pas de talion séculaire. Notre nouveau monde n'avait pas eu d'enfance. Il s'était érigé comme une création réfléchie qu'on voulait parfaite, en pleine conscience des principes du droit, et ce mot « le droit », s'exprime chez nous par le même mot qui s'oppose au mal : *right*... On nous enseignait la beauté morale d'une paix qui laisse à chaque être et à chaque groupe d'êtres sa part de liberté... en même temps qu'en Allemagne s'enseignait la beauté morale de la guerre, où s'exalte la force qui broiera le monde. Il y avait là, vraiment, deux principes au nom desquels se développaient des forces immenses et contraires ; tôt ou tard, ils devaient s'affronter. Nous avons cru que nous échapperions à la guerre comme des alchimistes d'autrefois voués à la recherche de la pierre philosophale ont cru qu'ils échapperaient à la mort.

Mais, poursuivit-il, si celui qui conçoit et veut la guerre renonce aux bienfaits de la paix, celui qui conçoit et veut la paix ne se refuse pas aux souffrances de la guerre. Nous sommes fidèles à notre esprit, à notre culte des libertés, en prenant les armes contre les Allemands épandus sur toute la terre au nom de leur orgueil et des barbaries anciennes, pour exterminer ce que des siècles de pensée et d'amour avaient créé. C'est l'ombre de Washington qui ménera sur la mer les premières légions. »

— « Je reprends votre mot, dit Morton : au nom des barbaries anciennes. Ils mettent une ostentation intolérable dans leurs violences. Ils font sortir des *in-pace* les spectres qui ont été l'horreur et l'épouvante du monde. L'histoire pour eux n'est qu'une série de représailles.

Que de fois ils nous l'ont dit, n'est-ce pas Rivards? Combien de fois ils ont invoqué cette guerre de Trente Ans qui a fait, disent-ils, chez eux le désert. Mais ce désert, c'est eux qui le faisaient : les fourmilières allemandes se dévoraient entre elles férocement... et si la France a pris parti, c'est pour l'Allemagne avec Gustave-Adolphe. La guerre de Trente Ans, c'est encore un mot cabalistique. Ce sont des bandes allemandes achetées et vendues dans toutes leurs foires à soldats qui ont pillé, tué, ravagé, incendié. La guerre de Trente Ans, mais c'est leur énorme guerre intestine. Ils l'ignorent. Je vois encore à Charleroi un grand diable d'officier au visage rouge, couturé de balafres ; nous dînions ensemble après une tournée dans la région où les usines françaises avaient été vidées de leurs machines. Nous avions vu les trains qui roulaient vers l'Allemagne et qui emportaient l'outillage. Nous discutions... Il me regarda dans les yeux et me dit (les balafres sur son visage devenaient violettes à mesure qu'il s'animait) : « Mais vous ne savez pas ce que l'Allemagne a souffert pendant que vous chantiez vos hymnes puritains au bord des nouveaux fleuves, et que vous élaboriez vos constitutions idéales. »

Et, reprenant un mot sinistre du Kaiser, je le voir encore passant rapidement sa main épaisse sur le bois de la table, il dit avec une étonnante grimace : « Nous la rendrons, la France envahie, mais nous la rendrons rase ». Et une seconde fois, sa main fit le geste de faucher sur la table.

Puis revenant sur notre éternelle querelle, il ajouta : « Voyons, Morton, nous ne sommes pas plus cruels envers la France en y prenant ce qui nous manque, que vous ne l'êtes envers l'Allemagne en

envoyant des munitions à l'Angleterre et à la France. Il faut vivre, mon cher, et nous n'avons pas toujours vécu. Il nous faut des machines nouvelles pour nos nouvelles usines ; il nous faut des hommes valides et des femmes et des jeunes filles pour travailler ; il nous faut des bras comme il nous faut des machines. L'Allemagne est un dieu et les dieux veulent des sacrifices. »

Et je me souviens de quel ton singulier il ajouta : « Vous n'êtes pas humains, vous, les Américains, vous n'avez pas été enfantés, vous êtes nés d'une constitution », Et il rit en vidant son verre; ses veines se gonflaient aux tempes : « La guerre, fit-il encore, ce n'est pas à la caserne, ni aux écoles, ni aux universités qu'elle nous a été enseignée ; c'est dans le sein de nos mères. »

Morton se tut. Le soir tombait. Ensemble, nous regardions en silence ces ruines, nous pensions aux « hommes valides », aux femmes, aux jeunes filles qui, à la veille de la délivrance après le long supplice, avaient dû entre les gardes allemands prendre en files captives les chemins d'Allemagne. Les bestiaux, les chars, tout était parti. Les charrues brisées avec les faux gisaient en décombres. Devant l'église, le bélier, avec ses crocs de fer, dressait sa potence. Mais par-dessus le mur démantelé du cimetière des chevaux passaient la tête, secouaient leurs crinières, nous regardaient de leurs beaux yeux ignorants et pleins de feu. Le soleil lustrait leur poil, y mettaient des reflets de métal ; les mouches bourdonnantes les harcelaient, et nous entendions leurs sabots qui frappaient les pierres. Les licous qui les retenaient étaient engagés dans les branches des arbres abattus ; deux enfants

jouaient autour d'eux ; la lumière aussi dorait leurs yeux et leurs cheveux ; des abeilles bourdonnantes traçaient leurs cercles d'or autour des rameaux fleuris, se posaient, buvaient le pollen, et s'envolaient, ivres de leur conquête. Posé sur la traverse de la potence, un rouge-gorge, sautillant, chantait à sa mie.

*
* *

Nous avons longé ce qui fut la rue du village pour regagner notre auto. Etrange impression, dans ces ruines sans nom, que de retrouver des vivants. De vieux hommes, de vieilles femmes, de vieux hommes surtout sont au travail ; on entend la saccade des marteaux. Déjà ces revenants ne sont plus étonnés, ils ont le calme et presque l'indifférence que, devant ses plus grands désastres, a la nature. Et, comme elle, déjà ils réparent. Avec des briques demeurées entières, l'un se hâte de refaire sur un appentis un toit... Demain, dit-il, sa vieille femme demeurée à Noyon va revenir ; il y aura un abri. Il ramasse les briques, les choisit, et, comme il se courbe et se relève, son geste rythmé, obstiné, a la régularité de la pulsation que la mort seule arrête. Un autre, sur un établi de fortune, rabote des planches ; les copeaux blonds sifflent et s'enroulent ; c'est une porte pour l'ouverture béante sur le seuil. C'est la mort, et c'est déjà une renaissance ; dans le désordre des petits jardins où gisent en boules hérissées les fils de fer qu'y laissèrent les envahisseurs, les ramées sont déjà plantées en files régulières ; à leurs pieds, les touffes de pois, de haricots s'enlacent autour des gaules. Leurs premiers anneaux tendent au soleil leurs fines pointes.

Nous sommes entrés dans un de ces logis de fortune pour lesquels s'improvisent des fermetures : toits, portes ou croisées : une vieille femme gît sur une paillasse; les soldats allemands cantonnés dans sa maison l'ont fait lever de son lit qu'ils ont emporté, avec l'armoire, la vaisselle, le linge, les coffres, les escabeaux, tout le cher et modeste matériel d'une humble vie. Sur le mur s'accroche encore une photographie. C'est le groupe de ce que fut la famille : un beau groupe campagnard. Le doigt décharné de l'octogénaire désigne en tremblant chaque visage. « Mon fils ». Ils l'ont emmené comme otage, et encore une fois sur un autre visage, « mon fils ». Il est mort pendant l'occupation. « Ma bru », emmenée avec ses deux filles et le doigt tremblant montre deux jeunes visages qui se ressemblent, les cheveux enroulés en tresses autour des fronts limpides. Et par l'ouverture déchiquetée de la fenêtre, le vieux doigt montre à son tour le chemin par où elles sont parties.

* * *

Le même soir, nous avons dîné avec nos amis dans un abri souterrain creusé par les Allemands dans ce qui fut le parc d'un château de France. Du parc, il ne reste que le désordre des arbres mutilés et renversés; du château, il ne reste que des pans de mur et des décombres. Ceux qui l'ont occupé deux ans l'ont fait sauter à la mine.

Nous sommes arrivés sur le soir par cette douce nuit de mai où s'annonçait pourtant l'orage. Les nuages alourdis se sont rougis et dorés, des vapeurs noires, rapides, couraient sur la pourpre; une

légère ondée a traversé le ciel qui s'est fermé, abaissé sur la terre. L'ondée passée, l'espace s'est ouvert de nouveau, des architectures mouvantes vermeilles et or se formaient dans les nuages et passaient sur la campagne muette, dévastée. La terre était humble, de l'humilité de la mort; la pourpre du ciel n'illuminait que des débris.

Sur la route, où les trous et les ornières comblés de briques concassées font d'étranges taches purpurines, des soldats ont passé. Nous avons d'abord perçu, puis entendu le chant qui scandait leur marche. Nous ne les voyions pas; le vent dans la campagne muette portait leurs voix. Puis, au tournant de la route, soudain, la tête de la colonne a débouché; les raies obliques du soleil jetaient leur éblouissement sur les casques. La première impression était singulière; d'abord seulement la couleur, le bleu, le bleu des horizons français fait hommes, et qui se mettait à couler entre la pourpre divine du ciel et le triste cailloutis rouge du sol.

C'était une vision : elle n'a duré qu'un instant. Ils ont passé. La terre est humiliée, mais eux, les soldats, étaient allègres et fiers. Ils chantaient. Tous, au bout de leurs fusils, ils avaient des fleurs de nos champs, car les Allemands avaient labouré et semé notre terre; ils n'ont pu emporter nos trèfles et nos sainfoins.

Les soldats français passent ; tous du même âge, tous jeunes, avec leurs figures pareilles, ensauvagées par la guerre, leurs yeux creux, brillants. Le sac lourd leur pesait aux épaules, mais le pas était élastique et rapide. Nous leur tendions des cigarettes, nous les lancions plutôt, car à peine pouvaient-ils les saisir au passage. Ils ne pouvaient

pas rompre le pas. Leurs clairons les menaient, comme un esprit, d'un rythme impérieux.

Où allez-vous ? avons-nous crié. Un geste vague vers l'Est, ce fut la réponse... vers la lisière des boqueteaux. Leur tâche est terminée ici; la terre est délivrée; ils vont plus loin vers la nouvelle frontière de la France envahie. La gloire pourpre du ciel chasse ses nuées au-dessus de leurs têtes et semble les suivre. Le flot bleu s'éloigne; la terre résonne encore de la cadence forte des pas, et l'air de celle des chants. Et puis tout s'éteint et se tait. Les ors et le rouge pâlissent sur la campagne où la colonne se fond dans le gris encore bleuté de l'horizon.

Aux bords des seuils dévastés quelques femmes étaient debout, les yeux vagues, perdus vers la file bleue qui s'apetisse. Elles ne disaient rien, et lorsque les soldats furent passés, elles rentrèrent, tranquilles, dans leurs étranges logis. Dans la cendre du soir qui couvrait maintenant le désastre, les maisons détruites étaient comme des coquilles brisées sur une grève qu'une vague méchante a labourée.

En courant vers notre étape, nous disions avec Morton :

Nous avons vu le vieux dieu. C'était cette créature dressée sur la place du village devant l'église, la potence, le bélier, hérissé de crocs de cuivre, qui a cogné et abattu les joyeux foyers français, Mais tout de suite après nous, nous avons vu, comme l'avait dit l'autre soir Mrs Vernon, le jeune dieu qui passait.

* * *

Il faisait presque nuit quand nous sommes arrivés à B.,.

Je n'ai pas reconnu les lieux : la terre française a changé, je veux dire celle que les Allemands ont envahie. Les points de repère n'y sont plus, la ligne de l'horizon s'est modifiée. Je savais que le château était détruit; et pourtant, de voir le quadrilatère vide là où il était posé sur ses fortes assises, a été un étonnement. Je croyais voir ce qu'on appelle des ruines; des arcades vides où s'encadrerait encore le paysage familier : le bois de bouleaux, la rivière qui filait sous la berge jalonnée de rosiers du Bengale; les beaux prés où les vaches couchées ruminaient leur paix obscure. A droite, il y avait l'usine avec ses grandes cheminées qui vomissaient inlassablement leurs volutes noires.....

Je n'ai reconnu que la courbe de la rivière, terne entre ses berges crevassées et dénudées. Avec le vieux garde et sa femme qui sont demeurés là pendant le temps de l'invasion, nous avons marché dans les décombres. Il nous a conté comment à la veille du repli, un matin, comme on sentait avec une joie muette les Allemands préparer leur départ, vider les lieux, ils ont vu la vieille demeure qui sembla se soulever un instant, et retomber affaissée sur elle-même; des grondements sourds et souterrains accompagnaient le phénomène; dans les âcres fumées qui tournoyèrent longtemps en nuages noirs sur les décombres, ils virent ce vide qui m'étonne moi-même.

Ici, comme ailleurs, c'est la monotonie de ces choses qui est terrifiante : hommes valides, femmes, jeunes filles ont été emportés avec les bestiaux et les machines. Hommes et choses tout est proie et fait partie du butin. Voici sous les hauts tilleuls embaumés la grille ancienne et de travail français

déchiquetée, où notre ami, le comte de B.., le maître de ces lieux, nous accueillait en ces jours de la vie antérieure que nous appellions la paix. Il est resté dans sa demeure qu'occupait l'Etat-Major du prince E... Il était maire du village. Avec les Américains, nos amis se le rappellent, il présidait au ravitaillement.

Emmené, lui aussi, otage, tandis que sa maison se soulevait de terre et s'écroulait sur ses vieilles assises. Il a fait partie des bagages de l'Etat-Major. Ainsi les fauves chassés de leurs tanières emportent leur proie. Où est-il? Nul ne le sait. Les quelques vieux demeurés là parlent de ce disparu avec une sorte d'effroi. « Ils l'ont emmené », disent-ils, et toujours le même geste : ils montrent le chemin. On croit qu'ils vont se signer comme si, muets, ils avaient vu l'enfer et les démons.

Rien de monotone dans la nature et dans la vie comme ce qui est excessif : le cœur et la pensée s'y épuisent avant d'avoir seulement effleuré l'abîme. Ici, point de jeu multiple et complexe de la pensée, point de nuances à discerner. C'est partout la même monotone et funèbre grimace de la destruction, là où les vieillards, les hommes, les enfants ont aimé et bu la vie et cru en elle, les mots se lassent de la répétition stérile. Avec effroi on sent monter au cœur et dans l'esprit un ébahissement bête ; la pensée confondue s'arrête et désespère de l'humanité.

« Nicht aergern nur wundern », ont-ils écrit ; ils ont raison car un instant la notion de notre destin divin, la notion d'une justice, d'une Providence, s'éloigne derrière les voiles où Dieu se cache.

Voici, hors du parc, dans le sentier près du lavoir,

l'arbre auquel le curé d'ici s'est adossé et où, les yeux sur son bréviaire ouvert, il a, d'un front calme, attendu les balles qui ont percé son cœur : ses lèvres murmuraient sa prière.

Encore une fois, voici la route qui file entre les peupliers tombés, et par où les femmes, les jeunes filles ont été poussées, nouveau bétail, vers les étables allemandes. Partis le même jour, au même signal, les cortèges des captives ont pu de village à village se rencontrer, se reconnaître, comme autrefois aux jours de fête, à la Saint-Jean, par exemple, quand les gens des hameaux s'en allaient, jasant et riant, aux bourgs, pour chanter aux vêpres et danser le soir les bourrées. Ce n'est pas seulement la France ici, c'est la plus vieille France, l'Ile de la France où s'est célébrée la plus spirituelle et fine joie de vivre ; de vivre, c'est-à-dire d'aimer et de travailler. Nulle part, la terre n'a été plus douce et plus fidèle, nulle part on n'a chanté, tourné les villanelles, rimé les tercets et les sonnets limpides, enjoyauté la beauté de la vie française, comme en ce cœur de la vieille vie de chez nous. Les pierres aux églises étaient des dentelles tendues entre les saphirs et les émeraudes des vitraux. Les siècles, les plus cruelles guerres ne les avaient pas touchées. Chaque demeure, chaque maisonnette avait son air, sa tenue, sa durée ; ici pignon sur rue, et là fenêtres à meneaux, croisillons ou colonnettes, et là encore, rien du tout, pas de parure : un petit crépi, un vieux nid, sur la venelle, sur la vieille terre, abrité sous le vieux toit ; vestiges des distinctions fines qu'établissaient entre eux les vieux pères soucieux des moindres nuances.

Dans notre promenade, sous la lune que ne voilent plus les arbres bruissants et qui montre sa face hagarde dans un désert, nos pieds ont heurté des débris sculptés où nos artisans dessinaient la vigne, les liserons, la coquille des boutons d'or, le gland, et l'antique dentelure du chêne. En ramassant une pierre brisée, je pouvais encore, sous la lumière froide, suivre ce cher contour qu'un doigt ancien avait tracé.

Nous avons dîné sous terre, dans l'abri où le prince allemand avait aménagé un confort. Des fauteuils de vieux bois doré, une table d'ébène sont encore là. Quand le canon français grondait, le prince et l'État-Major se réfugiaient ici à huit mètres sous terre. Des rondins de bouleaux tapissent le sol et la terre des murs ; des inscriptions bibliques s'étalent en caractères gothiques sur ce revêtement de bois. Une frise de toile bise porte le paysage classique allemand : un fleuve, un large fleuve entre des collines, et sur les points des collines, les burgs aux fortes tourelles couronnées de poivrières. Voilà le gîte où se terrait la bête, où elle ruminait ses destructions.

La soirée fut triste, nos amis Américains, Morton et Rivards, étaient venus ici voici trois mois pour les distributions de vivres. Le canal qui réunit non loin d'ici deux boucles de l'Oise portait pour le peuple opprimé les chalands. Au magasin communal, les femmes se pressaient, patientes, cheminaient ensemble au retour, portant les petits sacs de riz, de café, les minces boîtes de lard et de saindoux. C'était la geôle, mais le rais d'espérance y entrait. Ces femmes ne parlaient pas des lèvres aux jeunes Américains qui venaient contrôler la

distribution des vivres, mais les visages creusés par la disette et l'attente parlaient quand le roulement du canon français passait par-dessus la clôture. On pouvait tout arrêter mais non cela, ce foudroiement proche des bouches des canons ; on pouvait sceller les lèvres, mais non les paupières : et les yeux parlaient, espéraient.

« Quelle ignoble idée, dit Morton, que celle de ces enlèvements de femmes ! Dans quelle tête allemande a-t-elle germé ?... C'est une profanation de l'humanité, ajouta-t-il d'un ton sombre.

— « C'est la furie de joueurs qui ont engagé leur « fortune », en des calculs qu'ils croyaient sûrs, et qui perdent, dit Rivards.

— « Oui, poursuivit-il, ils jouaient pour la « Zukunft », cette formule chère. La « Zukunft », l'avenir, ils avaient fait un pacte avec elle, comme avec le démon ! Ils lui ont vendu leur âme avec les vies de leur peuple, de ces 1.500.000 Allemands qui sont pourtant couchés, eux aussi, sur la lisière et dans l'intérieur de la France, et dont les os se mêleront aux pierres de la France envahie. Ils ont ainsi créé des mots d'ordre cabalistique, des mots fétiches, et ils les offrent au fétichisme du peuple. Demandez à un Allemand de moyenne culture pourquoi cette guerre, il vous redira la formule « die Zukunft », l'avenir, comme le soldat ignorant et tournant son calot gris vous dira « der Kaiser ».

Il y a ainsi des mots, des mots auxquels ils ont donné une force dynamique. Ils les parent d'un prestige religieux, ils disent : « C'est le mot de Rédemption, le *Lösungs Wort* ». Ah ! Ils ont beau nous dire « Les théories sont grises et la vie est un arbre vert », ils se sont repus de théories

grises. Et l'arbre vert, c'est ici qu'il sera planté.

Ils ont beaucoup d'idées, mais leurs idées sont fausses. Ils ont beaucoup de religion et ils s'en vantent, mais leur religion est dénaturée. Jamais on n'a tant raisonné pour mettre plus de fumées autour de l'arbre vert. jamais on n'a tant calculé pour arriver à brouiller les nombres, jamais on n'a tant dogmatisé pour faire plus de sophismes. Ils l'avouent eux-mêmes quand ils parlent de ces « mensonges de la vie que l'on ne peut ravir aux hommes sans leur ravir la vie ». Et moi-même, je leur ai entendu dire : « La vérité n'est pas dans la lumière qui éclaire, mais dans l'œil qui voit. » Et alors ils mettent un verre déformant devant l'œil qui voit ; ils ont leurs polisseurs de lunettes qui fabriquent ces verres que vous voyez sur le nez des soldats allemands. Excelsior Gedanke ;... Ils invoquent la pensée surhumaine de leur *Uebermensch* qui les appelle à croître comme un monstre qui grossirait toujours. Et pour « croître », ils faisaient, ils pondaient des soldats au million, tous pareils, comme des soldats de plomb. Ils leur enseignaient ces mensonges « utiles à la vie » et ils disaient : « Nous avons reconstitué les forces aveugles de la nature ; nous commanderons au monde ses convulsions. »

* * *

Nous sommes entrés tard à Compiègne. La lune éclaira tard le paysage des ruines. Nuit tiède... scintillements d'étoiles. La voiture allait doucement, de crainte de se heurter aux arbres couchés ; encore une fois la forêt d'Ourscamp, toute vivante avec le

bruissement du vent dans les hêtres et les chênes, les senteurs qui montent de la terre humide, et la foule des troncs encore discernables dans l'ombre, droits, debout, rangés et nombreux comme des armées. Armées... ce mot hante l'esprit.

* * *

Deux jours plus tard, nous étions au Havre sur le pont d'un paquebot, l'*Espagne*. Hoover partait pour les Etats-Unis. Roi des épis dans sa grande République, il allait gouverner son royaume, en répartir les fruits. Deux de ses jeunes délégués partaient avec lui, d'autres commençaient d'organiser les services de la Croix-Rouge américaine. D'autres enfin, déjà se préparaient à s'incorporer au premier petit noyau d'officiers et de soldats autour duquel allait s'agréger l'armée américaine. Les ouvriers de la première heure seraient parmi les soldats de la première heure.

Depuis plusieurs semaines, Mrs Vernon nous avait quittés et déjà ses premières lettres nous parvenaient. Quel apôtre ! Nous-mêmes, les Français, les Françaises, elle nous stimulait. « La France est l'âme du monde, disait-elle. Écrivez-nous, parlez-nous vous-mêmes avec vos voix, nous sommes les Saint-Thomas ; nous voulons croire, voir et toucher. Envoyez-nous quelque chose de cette âme, la vraie, celle dont une étincelle est en vos soldats, en vos paysans, et cachée dans l'âtre de vos foyers. C'est à votre flambeau que la grande flamme ici s'allume et se propage. »

Ainsi, le petit groupe était dispersé dans de nouvelles tâches. C'étaient nos adieux. Arpentant le pont

du navire, Hoover nous ouvrait de grandes perspectives sur ce qu'allait être l'effort des États-Unis.

Et devant la vision de ce moderne Moïse qui a demandé, obtenu et distribué la manne pour un peuple au temps de l'insigne épreuve, nous étions pourtant encore un peu endurcis d'incrédulité comme autrefois les Hébreux.

« Mais non, disait Hoover : et pour marquer sa foi et son impatience, son pas se faisait plus rapide ; mais non, ce ne sera pas si long. C'est un phénomène d'ordre moral, d'ordre religieux qui se produit, et ceux-là, vous le savez, sont instantanés. En d'autres temps, oui, il nous eût fallu, comment dire.. tout un changement de rotation avant de jeter des armées en Europe, faire le dressage de nos millions d'hommes, et surtout les arracher à leur paix — notre paix. Il y a un de vos anciens qui a dit cela : « La paix, comme elle emplit la bouche de miel ». Mais, à l'heure qu'il est, aux États-Unis l'alarme a été donnée à toutes les consciences. L'amour pour la France est entré dans des millions de braves et jeunes cœurs. Il se passe dans le monde quelque chose d'intolérable que nous ne supportons pas.

Ce ne seront pas des traditions, des habitudes qui ferons de nous un peuple militaire, c'est vrai ; nous n'aurons pas la guerre dans la chair et dans le sang, dit-il avec force, mais nous l'aurons dans l'esprit et la notion n'en sera que plus claire.

Nous n'avons pas de traditions ni d'habitudes, répéta-t-il, et il eut un rapide et grave sourire en disant : « Je sais que vous le pensez, mais nous n'avons pas non plus de vieilles roues qui tournent les routines. Nous profiterons des erreurs et des

enseignements de tous... oui... de tous. En tout, nous ferons du neuf, comme lorsque nous avons commencé d'être... du neuf sur des grandes méthodes. »

Et, revenant sur ce qu'il avait vu au cours de la guerre, sur ce qu'ils avaient su, nommant par leurs noms, avec respect, ceux qui, en Belgique, en France, ont disparu dans les bagnes, dans les camps, ceux qui sont tombés sous les balles comme « traîtres » pour avoir encore, dans leur agonie, servi leur patrie, il dit assez bas comme pour lui-même :

« Oui, la guerre est devenue une religion car elle a eu ses martyrs. »

Une cloche sonna ; c'était le signal, pour ceux qui ne partaient pas, de quitter le bord.

Deux heures plus tard, nous regardions le paquebot qui franchissait la passe, De la hauteur de Sainte-Adresse, nous regardions s'évanouir ses fumées.

TABLE DES PLANCHES

PLANCHE I. — L'enlèvement du matériel des usines par les Allemands, dans la France dévastée. (La salle des chaudières, dans l'usine de Chiry-Ourscamp) (Oise) . . Couverture.

PLANCHE II. — M. Hoover, président de la C. R. B. (Commission de ravitaillement pour la France et la Belgique envahies), aujourd'hui secrétaire d'État du Ravitaillement aux États-Unis 32

PLANCHE III. — Dans une ville de la France dévastée, la ration distribuée à la population civile 64

PLANCHE IV. — Un paquebot de la Commission Belgian Relief apportant d'Amérique les vivres destinées à la Belgique et à la France dévastées coulé à son voyage de retour (Steamship South Point, Carrying Cargo of Millers'Belgian Relief Movement, Crossing the North Sea, February 27, 1915) 80

PLANCHE V. — Les arbres coupés par les Allemands au carrefour d'une route à Champien (Oise) 112

PLANCHE VI. — Sapins coupés par les Allemands dans le parc du château de Pont-Saint-Mard (Aisne). 128

PLANCHE VII. — Bélier allemand pour enfoncer les maisons, retrouvé à Margny-aux-Cerises (Oise) 144

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — **La confession d'un ex-neutre.**

Avril 1917. — Un salon franco-américain : on y commente l'entrée en guerre des États-Unis ; films de guerre 1

Les délégués américains de la Commission de Ravitaillement. 16

Récit d'un délégué : sa traversée. — Capture par un patrouilleur français des huit cents Allemands que portait le bord 18

Berlin aux premiers jours de la guerre. — Théories allemandes ; rancunes historiques. — L'Idéal de domination. 20

Les derniers jours à Anvers : les fugitifs. — Entrée solennelle des armées allemandes. 24

La force : le nombre des Allemands. — Force spirituelle de la Belgique, de la France. — L'Art des Flandres. — L'esprit des Flandres. La Belgique, le roseau pensant de la guerre. 29

Témoignages d'écrivains français sur la pensée allemande. — L'idéalisme meurtrier. — Le panthéisme national. — L'Allemagne-dieu s'adore elle-même. 46

Contre ce culte dévorant, les États-Unis dressent leur idéal de justice. 51

Chapitre II. — **Les Américains de la première heure**. 57

Encore les Américains : leurs impressions à Paris ; paysage de soir ; souvenir du 8 septembre à Notre-Dame. 57

Histoire de la Commission de Ravitaillement. — La disette en Belgique, en France. — Premier appel à Londres. — M. Hoover. — Constitution de la Commission ; propagande. — Installation des délégués américains en Belgique, en France. — Leurs rapports avec les Belges, avec les Français, avec les Allemands. — Discussion sur le principe du ravitaillement. 71

Séjour des délégués américains en pays envahi. — Le travail forcé ; les déportations ; les « actions punitives ». 92

Derniers entretiens entre officiers allemands et délégués américains. 104

Les États-Unis déclarent la guerre. 120

Les délégués américains quittent le territoire envahi. 122

Chapitre III. — **Nos amis sur la terre libérée**. 125

M. Hoover après le repli allemand de 1917 visite Noyon. — Le passage à Senlis. — Souvenirs de l'occupation de 1917. — La mort de M. Odent. 125

Le déjeuner à Noyon : les maires des communes délivrées remercient la Commission. — Elle a

sauvé de la famine les peuples envahis. 131

Visite aux communes libérées. — Les arbres coupés. — Paysages de ruines. — Comment les Allemands se sont repliés. — Enlèvement des derniers hommes valides, des femmes, des jeunes filles. 139

Le bélier : destruction systématique des villages ; récit du vieil Eustache. 143

Le cimetière : Pensée des morts. — Visite au château détruit de B... — Impressions des Américains ; ils reviennent sur leurs dogmes de justice, de liberté, de paix ; ils les opposent à l'idée de domination par la violence. — Comment deux principes si contraires grandissaient chez deux grands peuples et devaient s'affronter 149

Retour à Noyon. — La forêt d'Ourscamp la nuit. 166

M. Hoover retourne aux États-Unis présider à la répartition des vivres ; les adieux au Havre. — M. Hoover annonce l'immédiat et formidable concours américain 167

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

LA RENAISSANCE DES FOYERS DÉVASTÉS PAR LA GUERRE [1]

46, rue de Vaugirard, Paris.

Qui l'a vu le reverra en esprit sa vie durant : l'exode des réfugiés. . . . . .

Parqués dans ce qui avait été six semaines auparavant un théâtre populaire, plein de rires, c'est là que je les vis pour la première fois, les Français, les Belges chassés par le fléau qui déferlait sur la France.

Visages de détresse : la douleur qui ne s'exprime plus ; vieillards devenus muets et dont les larmes coulaient ; femmes éperdues, tremblantes ; enfants collés aux jupes de leur mère : tous ils avaient entendu le tocsin aux beffrois... et puis le cri sinistre : les Allemands. Les incendies s'allumaient derrière eux... ils avaient fui. A la grâce de Dieu et de la France.

Depuis les plages de Bretagne, jusqu'aux chemins lumineux de Provence, partout, nous les avons retrouvés, les réfugiés : visages un peu fermés, tristes et qui n'étaient pas du cru. On disait, quelquefois avec une moue un peu lassée : « ce sont

1. Œuvre fondée le 1er décembre 1914.

les réfugiés ». Cela se voyait du reste : vêtements de charité, les femmes en robes de pilou, les jeunes filles dans le triste sarrau noir. Livrée de misère auprès des coiffes blanches, en ailes d'oiseaux, des robes à plis, de la tenue digne et traditionnelle de nos bretonnes, de nos provençales. Le soir venu. on les voyait, les réfugiés, se diriger vers des baraquements de fortune. Qui donc vivait dans ces cantonnements précaires ? Des nomades ?

Non, c'étaient les réfugiés.

Qui n'a rêvé alors de la Renaissance des foyers dévastés par la guerre ?

Une Œuvre s'est fondée : c'était en décembre 1914, elle a pour titre, ce programme : la Renaissance des foyers. Elle était alors toute petite, toute seule. Et pas à pas, grandissant derrière la Victoire, elle marchait et s'arrêtait avec elle.

D'abord la Marne 1914. Une mère vient avec ses enfants : « Mon village est libéré : je veux rentrer chez nous, dit-elle. Mon homme est soldat. Si, je ne retourne pas au pays, qui donc labourera la terre ? »

Oui, femme tu retourneras. Va et que Dieu te garde.

Elle retourne au pays, elle voit le foyer dévasté ; quelquefois, elle ne reconnaît plus la terre. Les « Amis » les bons Quakers lui font une maisonnette de bois : le « Bon gîte » lui donne les lits, le petit mobilier : « la Renaissance des foyers » entre avec elle sous le petit toit nouveau ; apporte les draps, les couvertures, les vêtements pour les enfants. Une dame de l'Œuvre s'installe au village et autour d'elle les nids se bâtissent : Un peu d'école, un peu d'église : pour un petit Français le pain du corps c'est bien, mais celui de l'esprit, c'est mieux encore.

Enfant, aime et crois, car aujourd'hui l'Amour et la Foi te sauvent.

Ainsi toujours : d'abord dix, puis cent familles, puis des villages entiers. De bonheur il n'y en a plus, mais, avec la première étincelle au foyer rebâti, renaissent le travail et l'espoir.

Dans la France hier envahie, s'élève un immense cri de délivrance : « Ils sont partis », lâchant leurs dernières fureurs.

Ils sont partis, la tête basse, la queue entre les jambes : le Nabuchodonosor changé en bête... tout de suite la France aspire à renaître. Après la longue, la patiente, l'usante attente, au même beffroi (s'il est encore debout) où voici quatre ans passés a retenti le tocsin, elle sonne aujourd'hui à grands coups l'heure de la Renaissance des foyers dévastés par la guerre !...

Mme Saint-René Taillandier.

Janvier 1919.

La **Collection « La France Dévastée »**
paraît sous le patronage du Comité France-Amérique et du Touring-Club de France.

TOURING-CLUB DE FRANCE

65, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Tout Français se doit de travailler à l'accroissement de la prospérité de notre pays *par le Tourisme.*

Tout Français doit s'inscrire comme membre du Touring-Club de France.

Nous étions 150.000 en 1914. Il faudra que nous soyons 500.000 en 1920.

Demain, T. C. F. voudra dire : Tout citoyen Français.

OFFICE NATIONAL DU TOURISME

17, rue de Surène, Paris.

L'Office national du Tourisme, rattaché au Ministère des Travaux publics, a pour mission de rechercher tous les moyens propres à développer le tourisme. Il provoque dans ce but toutes initiatives administratives et législatives et prend toutes mesures tendant à améliorer les conditions de transport, de circulation et de séjour des touristes. Il coordonne les efforts des groupements et industries touristiques. Il organise la propagande touristique à l'étranger.

COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE

82, avenue des Champs-Elysées, Paris.

Tout Français désireux de resserrer les liens qui unissent la France aux nations de l'Amérique du Nord et du Sud doit se faire inscrire comme souscripteur (6 fr.) ou comme adhérent (28 fr.) de *France-Amérique*, que préside M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

Les souscripteurs reçoivent la publication *l'Amérique* : les adhérents la revue mensuelle *France-Amérique.*

Le comité publie en outre une revue franco-anglaise illustrée qui paraît chaque mois sous le titre *France-États-Unis.*

NUMÉRO SPÉCIMEN SUR DEMANDE

BINDING DEPT. JAN 24 1967

193965
Mod Saint-René Taillandier, Madeleine Marie Louise
1514e En France et Belgique envahies.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket